



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

IRARIES



3721 1



450
Leverett

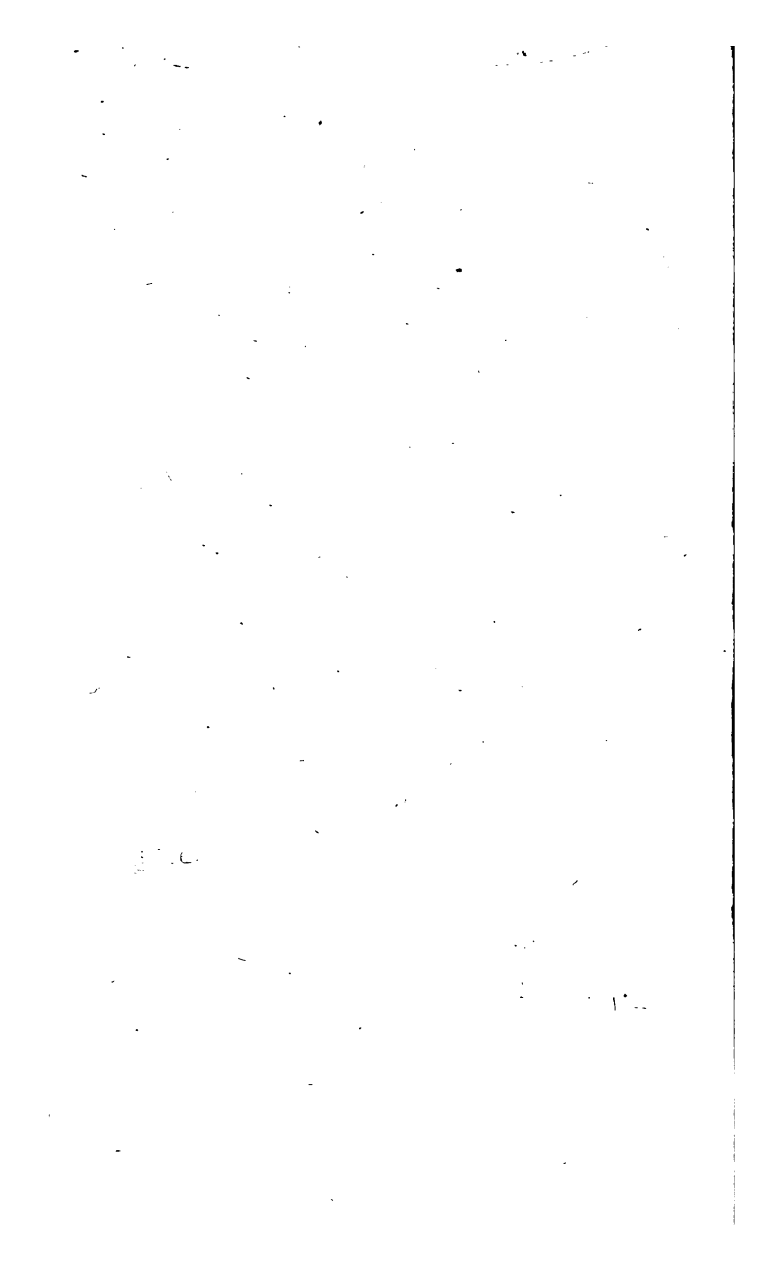




(Newspaper -)

YEO

~~1000~~



THÉORIE

DES

SENTIMENS

AGRÉABLES,

CINQUIÈME ÉDITION,

*Augmentée de l'Eloge historique de l'Auteur,
de deux Discours qu'il a prononcés à
Reims, & de l'explication qu'il a donnée
d'un Monument antique, découvert dans
la même Ville.*

Prix, 3 liv. 12 fols relié.



WOMAN
OLGA
WILSON





De Seve Inv. del.

J. Robert Sculps. 1774.

THÉORIE

DES

SENTIMENS

AGRÉABLES,

Où , après avoir indiqué les règles que la nature suit dans la distribution du plaisir , on établit les principes de la Théologie naturelle , & ceux de la Philosophie morale.

Levesque ? Rouilly (S. J.)



A PARIS,

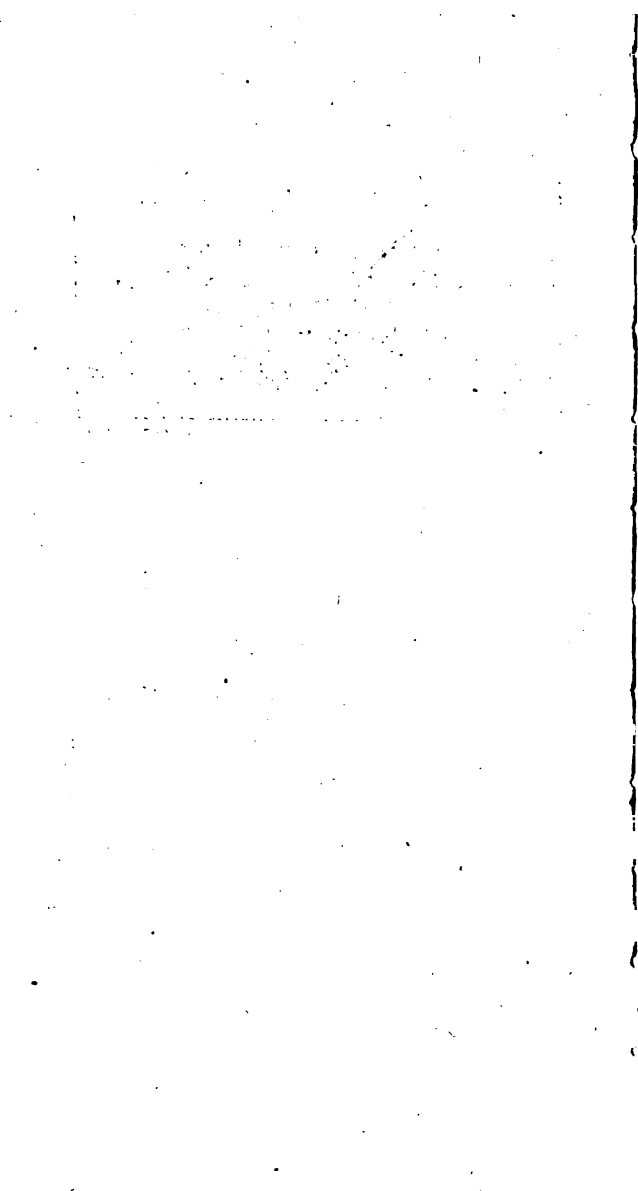
Chez DEBURE pere , Quai des Augustins , au
coin de la rue Gît-le-Cœur.

M DCC LXXIV.

Avec Approbation & Privilège du Roi,

R.A.H.

Copie





De Seve Inv. del.

J. Robert Sculp.

AU ROI.



IRE,

*LA Théorie des Sentimens
agréables n'est point une spéculation
frivole : elle nous découvre*
a iij

la route du véritable bonheur , &
nous fait connoître qu'il n'en est
point de plus grand , que de faire
des heureux. Agréer , SIRE ,
qu'une vérité si importante s'au-
torise de votre exemple : c'est la
prouver que de montrer VOTRE
MAJESTÉ dans le sein de la
victoire sacrifiant les conquêtes les
plus flatteuses à la foi de ses pro-
messes , & à son amour pour ses
peuples. Heureuse la France si ce
trait éclatant la persuade pour tou-
jours , qu'elle n'a rien à désirer ,
que de savoir jouir des biens qu'elle
possède ! Heureux le genre-hu-

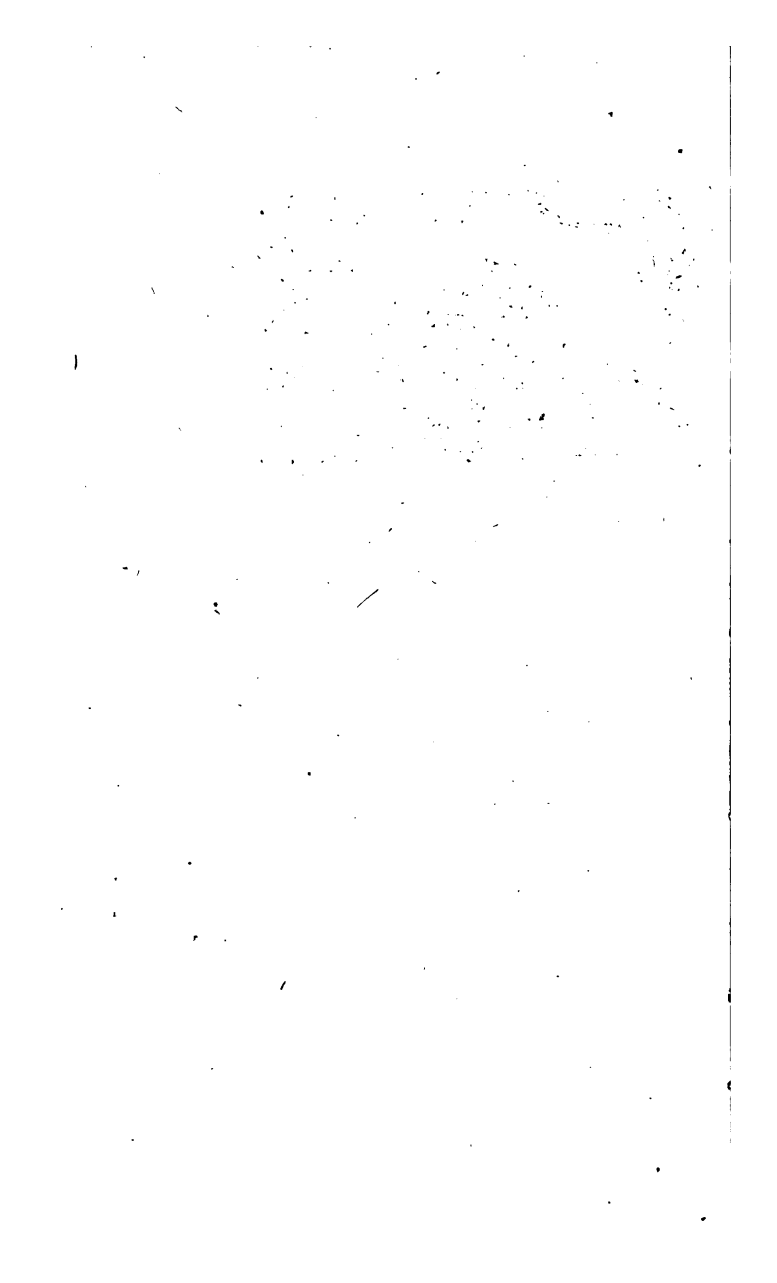
*main , si tous les Rois , devenus
vos imitateurs , n'aspirent à la
gloire , que par la félicité publi-
que ! Je suis avec le plus profond
respect ,*

SIRE ,

DE VOTRE MAJESTÉ ,

**Le très-humble & très-obéissant
serviteur , & fidèle sujet ;
LÉVESQUE DE POUILLX.**

a iv





AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

DEPUIS plus de quinze ans que la dernière édition de la *Théorie des Sentimens agréables* se trouve épuisée, le Public a toujours paru désirer avec empressement qu'on en fît une nouvelle. Ce livre en effet sera toujours considéré comme un

X AVERTISSEMENT.

ouvrage original de notre siècle : l'idée fondamentale en appartient toute entière à l'Auteur ; il ne l'a puisée ni dans les anciens , ni dans les modernes ; cette idée est neuve , & elle est vraie : elle est grande , quoique présentée sans faste ; & jamais la Philosophie n'a rendu la raison plus simple , la vertu plus douce , & ne nous a ouvert des routes plus faciles pour arriver au bonheur. La Théorie des Sentimens agréables contient un système complet de morale , établi sur une métaphysique également fine & profonde , & sur une connoissance presque universelle de ce

AVERTISSEMENT. xj

que les Sciences & les Arts nous offrent de vérités intéressantes. Nous n'avons aucun livre écrit avec plus de pureté, d'élégance & de goût ; & si on le considère du côté de l'ordre & de l'arrangement de ses différentes parties entre elles , il doit être regardé comme un chef-d'œuvre.

C'est ainsi , vraisemblablement , qu'en ont pensé les Auteurs de l'Encyclopédie , qui ont pris la peine de fondre entièrement cet ouvrage dans un des articles de leur Dictionnaire ; ils en ont même copié mot à mot une foule de phrases , qui véritablement ne déparent point

xij Avertissement.

leur travail (1). Ces Messieurs ont sans doute très-bien fait de répéter ce que d'autres avoient dit, lorsqu'ils pensoient qu'il n'y avoit rien de mieux à dire ; mais l'Encyclopédie n'en eût pas moins été un ouvrage immortel, & l'article dont nous parlons n'en eût pas été moins bon, quand l'Auteur qui l'a composé, auroit eu l'attention de citer le livre dont il a cru pouvoir s'aider.

La Théorie des Sentimens agréables ne formoit dans l'origine qu'une lettre, que M. de Pouilly avoit adressée à Milord

(1) Voyez Dictionn. Encyclop. au mot *Plaisir*.

AVERTISSEMENT. xiiij

Bolinbrok. Elle fut imprimée, sans que l'Auteur y eût part, dans un recueil de pièces choisies, qui furent données au Public à Paris en 1736. Quelque temps après, un homme de Lettres, qui avoit à sa campagne près de Genève une Imprimerie dont il faisoit son amusement, en donna une assez belle édition *in-8°.*, qu'il distribua entre ses amis. Jusqu'alors cet ouvrage n'ayant point été destiné à voir le jour, n'étoit qu'une ébauche fort imparfaite de ce qu'il pouvoit devenir : mais des amis de M. de Pouilly, qui lui avoient entendu déve-

xiv Avertissement.

lopper ses idées dans quelques conversations, le pressèrent d'y travailler de nouveau, d'éclaircir les principes, de traiter à fond sa matière. Il ne se refusa point à leurs désirs. L'ouvrage fut refondu, reçut une autre forme, devint plus considérable, & il en parut une édition à Genève en 1747, sous le même titre qu'il a aujourd'hui : il fut réimprimé à Paris en 1748. Le succès en fut complet : mais ce succès, loin de persuader à l'Auteur que son livre eût acquis toute la perfection dont il étoit susceptible, l'engagea au contraire à reconnoître la bien-

AVERTISSEMENT. xv
veillance publique, en faisant de nouveaux efforts pour la mériter davantage. Après avoir fait à son ouvrage un grand nombre de corrections, de retranchemens & d'additions, M. de Pouilly en donna l'édition qui a paru en 1749 à Paris chez David le jeune, & dont le Roi daigna accepter la dédicace : c'est celle sur laquelle nous donnons aujourd'hui la nôtre.

A la suite de cette édition de 1749, on trouve une Dissertation qui a pour titre, *Eclaircissement sur l'harmonie du style*. Nous la donnons aussi : elle contient des règles d'éloquence, puisées

xvj *AVERTISSEMENT.*

dans une profonde étude des meilleurs écrits anciens & modernes, & elles y font présentées avec autant d'élégance que de justesse & de précision.

Depuis 1749, on a encore imprimé la Théorie des Sentimens agréables dans un recueil de différens Traités sur le Bonheur, qui ont été donnés à Bouillon il y a quelques années. Mais l'Editeur de ce recueil n'ayant sous les yeux que l'édition de 1748, & n'étant pas sans doute instruit que l'Auteur en eût fait publier une autre très-différente, a suivi la première, fort inférieure en tout à celle de 1749. M.

AVERTISSEMENT. xvij

M. de Pouilly s'est proposé dans cet ouvrage de découvrir la source & la mesure de nos goûts , de nos plaisirs , & de nos devoirs ; ce qui donne la clé de tout le système de l'humanité. Dieu ayant doué l'homme de plusieurs facultés, tant corporelles, qu'intellectuelles, & cela pour tendre au bonheur ; il a voulu le conduire à son but, non-seulement par la voie du raisonnement, mais par celle de l'instinct & du sentiment, qui est un ressort plus efficace. Ainsi, la nature nous avertit tout d'un coup par un sentiment de douleur, de ce qui nous.

xviiij *AVERTISSEMENT.*

feroit nuisible ; & nous attire au contraire par un sentiment agréable , vers tout ce qui peut favoriser la conservation de notre être , la perfection ou le bon état de nos facultés , qui sont les deux points d'où notre bonheur dépend. Jusque-là , il n'y a rien qui n'ait déjà été observé par plusieurs Philosophes modernes. Mais voici comment notre Auteur suit & particularise cette observation. Nos facultés ne peuvent être d'usage , ni se développer , qu'autant qu'on les exerce : le mouvement ou l'action nous est donc nécessaire , sous peine de tomber

AVERTISSEMENT. XIX
dans l'engourdissement & la
langueur. D'un autre côté, bor-
nés & foibles comme nous le
sommes, toute action excessive
& violente useroit & détruiroit
nos organes ; il ne nous faut
donc qu'un mouvement ou un
exercice modéré : c'est ainsi que
l'usage ou la perfection de nos
facultés se concilie avec le pre-
mier intérêt, qui est celui de
notre conservation. Or, c'est
justement à ce milieu, je veux
dire à un exercice modéré de
nos facultés, que la nature,
ou pour mieux dire le Créa-
teur, a sagement attaché le
plaisir.

XX *AVERTISSEMENT.*

Notre Auteur, partant de ce principe, passe en revue les plaisirs des sens, ceux de l'esprit & ceux du cœur : il rend raison en détail de tout ce qui s'appelle beauté & agrément, dans les ouvrages de la nature & de l'art, dans les visages, dans les couleurs, dans les sons, dans la figure, la proportion, la symétrie, la variété & la nouveauté des objets, dans les goûts de chaque âge, dans les pensées, dans le langage & le style, dans les sciences, dans les passions, dans les mouvemens de l'âme ; en un mot, dans tout ce qui est de l'ordre

AVERTISSEMENT. xxj
moral ou physique, & qui s'accorde avec l'utilité réelle & générale de l'homme.

Par-là on remonte sans peine à une première cause intelligente & bienfaisante, qui a établi cette belle harmonie, & qui nous a donné précisément la mesure de sensibilité, qui, à tout prendre, convenoit le mieux à nos besoins, quoiqu'en ait pu dire M. Bayle, dont le système est ici réfuté.

Notre Philosophe, toujours animé par de bonnes vues, s'applique particulièrement à montrer comment l'homme trouve son bonheur dans la pratique de

xxij Avertissement.

ses devoirs, tant envers Dieu, qu'envers le prochain & envers lui-même ; après quoi, raisonnant sur les biens & les maux qui se trouvent attachés à chaque condition, il montre la prééminence des biens de l'âme, & les avantages que chacun peut tirer du bon usage de ses facultés, pour se rendre la vie douce, & pour contribuer au bien public, par une suite d'occupations raisonnables.

Cette courte analyse suffira pour faire comprendre au Lecteur, qu'on trouve ici les vrais principes de la Théologie naturelle, de la morale, de l'élo-

AVERTISSEMENT. xxiiij

quence, & du goût, soit par rapport aux beaux arts, soit par rapport aux ouvrages d'esprit. Sur-tout on y apprendra, ce qui est le principal but de la sagesse, le grand art de devenir heureux, autant que le permet la foiblesse de notre condition. Cette analyse est de M. Vernet, Auteur du Traité de la vérité de la Religion Chrétienne.

Comme M. de Pouilly mérite d'être connu par des qualités plus précieuses encore, que celles qui font un excellent Auteur, nous ferons précéder cette nouvelle édition, de son Eloge

xxiv Avertissement.

historique par M. l'Abbé de Saulx. A cet Eloge, qui a eu le succès le plus flatteur, nous joignons une Inscription que la Ville de Reims doit faire graver sur une Fontaine consacrée à la mémoire de M. de Pouilly, pour transmettre à la postérité le souvenir de sa Magistrature & de ses bienfaits.

On verra par ces deux pièces, que la même Philosophie qui éclairait M. de Pouilly dans ses recherches sur ce qui peut nous conduire au bonheur, le portoit en même temps avec force à toutes les actions par lesquelles

AVERTISSEMENT. XXV

il pouvoit contribuer à celui des autres hommes : qu'il ne faut pas s'imaginer que des citoyens, renfermés dans le sein d'une Province, ne puissent donner à leur âme un effor hardi, ni éprouver ces sentimens vifs & profonds de l'amour du bien public, qui font les grandes vertus : que les hommes de génie, en quelque lieu qu'ils se trouvent placés, savent s'élever un théâtre digne d'eux : que si les ressources de la fortune ont des bornes déterminées, celles du cœur & de l'esprit sont toujours inépuisables.

xxvj *AVERTISSEMENT.*

Après la Théorie des Sentimens agréables , nous donnerons les deux Discours qu'a prononcés M. de Pouilly dans deux assemblées publiques , telles qu'il s'en tient tous les ans dans la Ville de Reims pour l'élection de ses Magistrats municipaux. Dans le premier , l'Orateur , alors à la tête de ce Gouvernement , expose à ses Concitoyens le projet qu'il avoit formé d'établir des Ecoles gratuites de Mathématiques & de Dessin: projet qu'il a exécuté , & par lequel , en répandant de nouvelles lumières dans sa Patrie , il a ouvert à une foule de

AVERTISSEMENT. XXVIJ

sujets de nouvelles routes vers la fortune. Ces Ecoles ont acquis en très-peu de temps une assez grande célébrité, pour que le Gouvernement ait cru devoir leur accorder une protection particulière. Elles ont produit & produisent tous les jours des Elèves distingués, dont les uns sont placés dans le génie militaire, les autres dans le génie civil. Depuis cet établissement, on voit un grand nombre d'ouvriers porter dans les Manufactures & dans les Arts mécaniques, un goût & des talens jusqu'alors inconnus dans la Province. Le second Discours

xxviii Avertissement.

est un Eloge de M. l'Abbé Godinot , homme très-charitable , digne d'une haute estime , & célèbre dans la Champagne par les bienfaits dont il a comblé la Ville de Reims sa Patrie. Dans ces deux ouvrages on reconnoîtra aisément l'Auteur de la Théorie des Sentimens agréables : on y verra un Philosophe qui répand la lumière sur les objets qu'il traite , & un Orateur qui connoît l'art d'imprimer des sentimens profonds dans les cœurs. Ces Discours sont en quelque sorte des pièces justificatives de l'Eloge historique & de l'Inscription.

AVERTISSEMENT. XXIX

Enfin, le volume sera terminé par la Description qu'a faite notre Auteur d'un monument curieux, découvert dans la Ville de Reims en 1738. Ce petit morceau sert à montrer toute la variété de ses connoissances, & il est digne d'exciter l'attention des amateurs de l'antiquité.

Nous ne pouvons finir cet Avertissement sans y placer un trait qui ne se trouve point dans l'Eloge historique de M. l'Abbé de Saulx, & que nous tenons d'une source certaine. C'est que peu de temps avant sa mort,

XXX AVERTISSEMENT.

M. de Pouilly reçut de Milord Bolinbrock , avec qui il conserva toute sa vie les relations les plus intimes , une lettre , où étoient traitées plusieurs matières de Philosophie & de Morale ; elle finissoit en ces termes : *Enfin , mon cher Pouilly , dans cette foule d'hommes que j'ai pu connoître , & dont j'ai cherché à étudier l'esprit & le caractère , je n'en ai encore vu que trois qui m'aient paru dignes qu'on leur confiât le soin de gouverner des Nations. Notre amitié est trop étroite ; elle est , ainsi que le diroit Montagne , trop libre & trop*

AVERTISSEMENT. XXXj
franche dans ses allures, pour
que je m'enveloppe avec vous
de cette fausse modestie, dont il
faut quelquefois se faire un bou-
clier contre les traits de l'envie.
Je vous dirai donc hardiment que
ces trois hommes sont vous, Pope
& moi.

Ce coup de crayon nous a
paru trop fier & trop vigoureux
pour que nous ne nous fissions
pas un plaisir de l'exposer aux
regards du Public. Quand même
la main qui l'a dessiné seroit in-
connue, il auroit toujours de
quoi nous étonner : mais quand
on le voit tracer par celle de

xxxij Avertissement.

Milord Bolinbrock , au premier mouvement de surprise on sent bientôt succéder un sentiment d'admiration.



ÉLOGE



É L O G E
HISTORIQUE
DE M. DE POUILLY,
LIEUTENANT DES HABITANS
DE LA VILLE DE REIMS.

S I la vue des tableaux qui reproduisent les traits des grands Hommes, est capable d'élever l'âme à des sentimens d'émulation, quel pouvoir ne doit point exercer sur les cœurs le tribut d'éloge que la vérité va payer, sous les yeux de la reconnoissance, à la mémoire d'un Magistrat & d'un Sa-

vant qui a donné à sa Patrie le spectacle d'un Citoyen vertueux & d'un Philosophe digne de l'Ecole de Socrate.

M. Louis-Jean Levesque de Pouilly naquit à Reims au mois d'Août 1691. Sa famille est depuis long-tems dans cette Ville ce qu'étoient à Rome ces familles patriciennes, qui, moins par l'éclat de leur fortune, que par celui de leurs vertus, transmettoient à leurs enfans le droit de posséder les premieres places & l'estime de la République.

M. de Pouilly fit ses premieres études dans l'Université de Reims; il les commença avec ces dispositions distinguées, qui dès l'enfance présagent les hommes rares; & il les termina avec des succès, qui justifioient déjà ce premier augure.

Dévoré par la soif d'apprendre, & ne trouvant plus autour de lui de sources capables de la contenter, il forma le dessein d'aller à Paris, & bientôt il l'exécuta : la Province la plus heureuse ne peut réunir les avantages de cette grande Ville. Là mille objets brillans d'admiration ou de rivalité échauffent le génie en l'épurant : de vastes Bibliothèques, de savantes Académies sont autant de sanctuaires dans lesquels se conservent ou se rendent les oracles du savoir & du goût.

M. de Pouilly se proposa de ne rien ignorer de tout ce qui peut faire l'objet des connoissances humaines : la Théologie, la Philosophie, les Mathématiques, les Langues savantes, l'Histoire & les Belles-Lettres

I **É L O G E**

l'occuperent tout entier ; & chacune de ces Sciences vaincue , pour ainfi dire , par fa conftance , lui dévoila fans réfervedes myfteres & fes beautés , comme fi toute feule elle avoit fait l'objet de fon zèle & de fes recherches.

Trop fouvent il manque à la gloire & au progrès des talens des occafions qui les découvrent aux yeux du public ; le Savant alors trop long-tems inconnu , fe ralentit dans fa courfe ; content de fes acquifitions , il en jouit dans l'obfcurité , & ne s'emprefle plus de groffir des fonds dont on ignore l'abondance & la valeur.

Loin que M. *de Pouilly* fût expofé à ces dépits de l'amour propre , peut-être eut-il à fe défendre de fes fé-

DE M. DE POUILLY. 7
désespoir des Mathématiciens de
Paris (1).

Mais sa gloire lui devint funeste : sa santé s'épuisa par les travaux d'une étude qui , en mettant toutes les puissances de l'âme dans l'exercice le plus violent , étend sur le corps même la rigueur de ses contentions : moins souple que l'esprit , il ne peut égaler ses efforts ; & rival impuissant , il succombe enfin sous les secousses du génie qui le tyrannise. Pourquoi faut-il que lorsque celui-ci voit étendre ses forces , celui-là sente presque toujours diminuer les siennes ? M. de Pouilly éprouva les suites amères de cette contradiction : pour sauver des jours qui dépérissoient ,

(1) Voyez la Préface de la Défense de la Chronologie par M. Freret.

on le força de s'arracher , pendant quelques années , à l'usage de ses livres. Qu'il est dur , pour un homme de Lettres , de rompre des chaînes que le goût a formées , & que les regrets n'appesantissent jamais !

Le commerce des Savans est une forte d'étude : le convalescent alloit se dédommager avec eux de la privation de ses livres ; mais cette société , en fournissant des alimens à son imagination , rallumoit un feu qui le consommoit presque autant que ses premiers travaux : pour l'enlever à ces nouveaux dangers , on lui fit quitter Paris , & on l'envoya dans sa Patrie respirer , au sein du repos , cet air natal , plus fameux par la vertu qu'on lui suppose , qu'efficace par les guérisons qu'il opère.

M. *de Pouilly* en fit l'expérience ; sa santé ne tira aucun avantage de son séjour à Reims ; peut-être fut-ce l'effet de cet ennui qui suit presque toujours un jeune Savant arraché aux douceurs de ses connoissances , & qui se voit tout-à-coup réduit à la solitude de la Province : la différence qu'il trouve dans les mœurs , dans les manières & quelquefois dans les génies , répand sans cesse autour de lui ces dégoûts qui amènent bientôt la mélancolie , souvent aussi funeste que les fatigues de l'étude.

M. *de Pouilly* retourna donc où son goût & ses amis le rappeloient ; il rouvrit ses livres , & ferma plus souvent ceux de Mathématiques , toujours dangereux pour lui , & que ses progrès dans cette science lui

avoient rendus presque inutiles. Les Belles-Lettres firent ses principales délices ; mais il fut ne pas se laisser entraîner par le torrent de ces brochures , de ces livres superficiels qui grossissent tous les jours le troupeau des demi-Savans : c'est de cette multitude d'ouvrages modernes , échos éternels d'Auteurs surannés qu'on rhabille au goût du tems , que naît dans les beaux Arts cette stérile langue , qui n'enfante plus que de froides compilations , que des ouvrages maigres & décharnés , au lieu de ces productions solides & nerveuses qui ont fait les beaux jours de notre Littérature.

Ce fut dans les sources pures , chez les Auteurs de Rome & d'Athènes , que M. *de Pouilly* voulut aller puiser

DE M. DE POUILLY. II
ses connoissances, & acquérir ce fond immense d'érudition, qui, dans tous les genres, en a fait un des Savans de France les plus riches & les plus profonds. Aucuns ouvrages de la saine antiquité, grecque & latine, sacrée ou profane, n'échappèrent à l'avidité de ses recherches.

Quoique sa mémoire fût prodigieuse, il n'étoit pas possible qu'elle pût lui conserver fidèlement le dépôt des moissons abondantes qu'il fesoit de toutes parts ; aussi pour ne rien perdre de ce qui lui paroissoit digne d'être mis en réserve, il confioit à des recueils les morceaux rares que ses lectures offroient à son bon goût.

L'âge qu'avoit alors l'Auteur de ces collections immenses les rendroit presque incroyables, si le fidèle

compagnon de ses lectures, M. *de Burigny* (1) son frere, n'en étoit encore le dépositaire : qui le croiroit, même parmi bien des Savans ? Douze volumes in-folio forment ces recœuils merveilleux (2). C'est à ce digne héritier d'un si rare trésor, que lui-même augmente tous les jours, sans cesser d'enrichir la Ré-

(1) M. *de Burigny* a eu beaucoup de part à un Journal en douze volumes, intitulé l'Europe savante, imprimé à la Haie, & qui avoit commencé à paroître en 1718. En 1720, il a donné quatre volumes sur l'autorité des Papes, & les principes des Libertés de l'Eglise Gallicane. En 1724, Goffe & de Hondt ont imprimé son Histoire de la Philosophie Païenne. L'Histoire de Sicile fut imprimée à la Haie en deux volumes, 1745. Depuis ce tems, cet Auteur a donné l'élégante traduction de Porphyre sur l'abstinence, & dernièrement les Révolutions de l'Empire de Constantinople. Les vies de Grotius, d'Erasme, de Bossuet & du Cardinal du Perron, ont suivi ces premiers ouvrages.

(2) Chacun de douze cens pages.

publique des Lettres du fruit de ses travaux, qu'il appartient de nous retracer la nature, l'ordre & l'excellence de cet amas précieux : quelle utilité pour les Sciences si leurs jeunes partisans avoient le courage d'imiter un semblable exemple ! mais celui-ci est une sorte de miracle, qui peut-être n'aura long-tems que des admirateurs.

Doit-on s'étonner si l'Académie des Inscriptions & des Belles-Lettres s'ouvrit d'elle-même pour recevoir *M. de Pouilly* ? Le choix qu'elle en fit étoit déjà justifié ; la renommée avoit brigué sa place, & le savoir l'avoit marquée.

Le nouvel Académicien ne s'imagina pas que le Temple où il venoit d'être admis fût celui du repos, ni

qu'il eût acquis le droit de partager dans l'indolence la gloire & les avantages de sa Société. Il se feroit cru indigne du nom glorieux qu'il portoit, s'il ne l'avoit décoré par la preuve de ses travaux : aussi dans ces assemblées régulières, où chaque Membre vient acquitter à son tour le tribut de sa place, M. *de Pouilly* offroit toujours à ses Confreres quelque morceau rare d'érudition ; tantôt il leur annonçoit quelque plan de Littérature, tantôt il leur proposoit quelque nouveau système de critique ; il en présenta un sur l'incertitude de l'Histoire des six premiers siècles de Rome, qui lui attira des adversaires dignes de lui. L'Académie conserve encore dans ses fastes les monumens de cette dispute fameuse, dont l'ardeur

DE M. DE POUILLY. 15
tourna toute au profit de la vérité
& à l'honneur des rivaux qui combattirent.

Telles sont ces guerres académiques ; l'amour du vrai les déclare , le savoir les soutient , la politesse en bannit l'aigreur , l'évidence les termine , & toujours la gloire les couronne.

La renommée répandit celle de *M. de Pouilly* dans toutes les Académies & chez les Savans du premier ordre : tous voulurent être associés à ses talens ; & bientôt ce desir satisfait donna dans leurs cœurs naissance à des sentimens plus tendres , que l'admiration même ne put jamais affoiblir. Doué par la nature d'une de ces physionomies nobles & bienveillantes , où se confondent les

traits d'une belle âme & d'un beau génie , il inspiroit cette confiance heureuse qui précède l'amitié ; & un esprit aimable & liant , soutenu par des mœurs douces & polies , étoient les nœuds dont il retenoit ceux qu'avoient attirés près de lui l'éclat & l'étendue de ses connoissances.

Ce fut par cette espece de charme , si peu commun dans le commerce des hommes , qu'il se fit les liaisons les plus flatteuses & les plus honorables. M. le Chancelier d'Aguesseau , qu'on fait avoir tenu dans la République des Lettres un rang aussi distingué que dans l'Etat , l'honora d'une amitié particulière ; il le consultoit souvent dans ses doutes littéraires , & entretenoit avec lui un commerce de lettres , qui prouve
combien

combien cet illustre Magistrat estimoit les talens de son esprit, & chériffoit les qualités de son cœur.

Les relations & les amis d'un Savant sont presque toujours la preuve de son mérite : quels témoignages plus flatteurs pour celui de M. de Pouilly que les noms fameux des Fontenelles, des Voltaire, des Mal-lebranches, de Renaut, Hardouin, Tournemine, Dom Montfaucon, de la Motte, de Longuerue, Martianai, d'Olivet, Pluche, Racine le fils ! Ces Hommes célèbres, qui ont fait ou font encore l'honneur de leur siècle & la lumière des Sciences, le chériffoient, le consultoient ; & ses réponses étoient pour eux celles de la sagesse & du goût.

Les attentions & les devoirs de

retour qu'imposent toutes ces liaisons font une sorte de travail, qui, joint aux fatigues d'une étude constante & journalière, détruisit une seconde fois la santé de *M. de Pouilly* : pour la rétablir, les Médecins lui conseillèrent de voyager ; ce remède étoit d'accord avec son goût : les monumens, les curiosités naturelles, la différence des mœurs, la nature des climats, tout ce qui s'offre aux regards d'un voyageur qui veut apprendre, devient pour lui un livre où il s'instruit à chaque pas.

Parmi les différentes parties de l'Europe qui piquoient la curiosité de *M. de Pouilly*, l'Angleterre fut celle qui le flatta le plus, soit à cause d'une certaine conformité de son génie avec la profondeur An-

DE M. DE POUILLY. 19
gloire, soit par le désir de mieux
connoître cette île, dont on fait des
portraits si différens : les invitations
de Mylord Bolinbroek ne l'attiroient
pas moins puissamment ; cet homme
célèbre avoit remporté dans sa Pa-
trie l'étr étroite amitié qui s'étoit formée
à Paris entre lui & M. de Pouilly ;
devenu son hôte, il le reçut avec
cet accueil que le discernement seul
fait faire au vrai mérite. Le voya-
geur avoit été précédé de sa répu-
tation, & par l'art qu'il eut d'assortir
les mœurs Françaises avec celles du
pays où il étoit, il s'attira dans peu
l'estime des premiers personnages
d'une Nation qui, comme l'on sait,
se pique de la lenteur de ses ju-
gemens, parce qu'elle la regarde
comme le sceau de la réflexion qui
les rend.

L'oracle même de l'île prononça en sa faveur ; l'illustre Newton lui parla la première fois, pour lui dire qu'il étoit son ami. *M. de Pouilly*, en contemplant cet homme unique, avoit le plaisir de toucher, pour ainsi dire, à la source de sa propre gloire ; & le Philosophe Anglois voyoit avec complaisance le premier Ministre des nouveaux honneurs que Paris lui décernoit : ces deux grandes âmes, qui de loin s'étoient pénétrées, sentirent, en présence l'une de l'autre, qu'elles ne fesoient que se réunir.

La voix de *M. Newton* fut le signal qui rassembla autour de son nouvel ami tous les Savans & les Philosophes d'Angleterre ; & ils semblerent jaloux de lui prouver, contre

un préjugé trop commun parmi nous, qu'ils ne croyoient pas que la haute estime fût un sentiment réservé pour leurs seuls Insulaires.

Après un an entier de séjour à Londres, M. de Pouilly, de retour dans sa Patrie, avec les avantages d'une meilleure santé, & content de ses acquisitions littéraires, avoit formé le dessein d'en goûter paisiblement les douceurs dans une terre voisine de Reims, & d'y jouir des plaisirs tranquiles que renouvelle sans cesse le spectacle de la nature. Tout s'arrangeoit pour cette retraite philosophique, quand le cœur de ce Sage devint sensible aux vertus & aux grâces d'une de ses parentes : leur union mérita les vœux & les applaudissemens de tout le Public. Il est dans

les Villes des alliances qui intéressent le Corps des Citoyens; ils sont flattés de voir, par un assortiment avoué de l'honneur & de la raison, se perpétuer des familles chez qui la probité, la vertu, la noblesse des sentimens sont héréditaires. Les époux apportent entre eux toutes ces qualités, & l'événement répondit aux présages & aux souhaits de toute la Ville, qui sembloit, par une reconnoissance anticipée, s'intéresser à la félicité de son bienfaiteur.

La tendresse d'une épouse chérie, un fruit digne de leurs desirs, le commerce des livres, faisoient couler à M. de Pouilly ces jours délicieux qu'on goûte dans le sein du repos, de la science & du bonheur, lorsque ses Concitoyens, frappés de

Ses vertus & de la supériorité de son génie, l'engagèrent de prendre le timon du Gouvernement municipal, à la tête d'un Conseil de Ville dont il connoissoit déjà le zèle & le désintéressement. Le Sage sentit tout ce qu'il en alloit coûter au Savant ; mais né pour faire des heureux, il triompha de ses répugnances ; il savoit que nous sommes redevables à la société des talens que le ciel nous a confiés pour elle, & que ces biens ne nous appartiennent plus, aussi-tôt qu'elle les réclame.

M. de Pouilly ne put empêcher que Reims, dans le transport de sa joie, ne se rappelât l'idée flatteuse de ces beaux jours où Rome vit dans son Consul l'Orateur le plus célèbre, le Philosophe le plus su-

blime & le Citoyen le plus vertueux ; mais il comprit tout ce que sa nouvelle dignité lui imposoit d'obligations , & son cœur , naturellement bienfaisant , lui fit sentir d'avance la satisfaction qu'il trouveroit à les remplir. Il crut alors que former des projets pour le bonheur des siens , devoit être pour son esprit un plaisir plus touchant encore que celui d'approfondir les mystères de la plus abstraite Philosophie. La santé & la tranquillité des Citoyens , l'abondance publique , des établissemens utiles aux progrès du génie , de nouveaux embellissemens pour la Ville , furent les grands objets qui consacrerent les premiers desseins de sa Magistrature.

Mais pour parvenir à l'exécution ,

que de préjugés à combattre chez la multitude aveugle & toujours prompte à censurer ! que d'obstacles à surmonter ! que de ressorts à mouvoir ! quelle adresse ne falloit-il pas pour se concilier tous les esprits ! *M. de Pouilly* prévint ces difficultés ; il les rencontra, il sçut en triompher. Pourquoi faut-il que les hommes, naturellement si ardens pour leurs intérêts, s'opposent souvent aux vues de ceux qui s'occupent de leur bonheur ! N'accusons de cette bisarerie que la vanité ou cette prévention déraisonnable, qui ne fait s'appuyer que sur des usages dont elle pèse l'ancienneté, & jamais la valeur : l'une s'offense de la gloire qui doit couvrir l'auteur d'un projet qu'elle n'auroit pas eu la force d'imaginer ; les yeux de l'autre trop

foibles, n'aperçoivent que des difficultés; celle-ci, par l'opiniâtreté de ses objections, étonne, intimide le zèle; celle-là, par l'amertume de ses critiques, le ralentit & le dégoûte; & souvent toutes deux réunies font tomber les entreprises les plus belles & les plus utiles.

Mais l'amour-propre se laisse quelquefois désarmer par les complaisances de la modestie, & les préjugés sont contraints de céder à la vérité, qui s'exprime par la voix de l'éloquence. Personne ne possédoit comme *M. de Pouilly* ces deux moyens de captiver les esprits; la façon avec laquelle il annonçoit un dessein sembloit laisser à ceux qui l'écoutoient, le mérite de l'invention; & la force persuasive qu'il

donnoit à ses raisons , fesoit taire la prévention la plus opiniâtre : un sourire , un regard , cet air de bienveillance qui parloit dans toute sa personne , lui concilioient à l'instant les cœurs les moins disposés. Ce fut par ces talens enchanteurs qu'il eut enfin la satisfaction de voir un applaudissement universel suivre ses vœux & ceux du Conseil de Ville , & autoriser des projets qu'on avoit regardés d'abord comme les beaux songes d'un homme qui a sommeillé dans les bras de la Philosophie.

Il ne suffisoit pas cependant d'avoir imaginé , il falloit exécuter ; & si le premier pas parut avoir été celui du génie , il sembloit que le second fût réservé à la puissance des Rois. Mais ce n'est qu'aux Sages , ces âmes

privilégiées , qu'il appartient , si on peut le dire , d'être , dans l'exécution de leurs entreprises , les images de l'Etre Suprême , qui se joue dans les miracles de la création. Une imagination élevée , qu'échauffe l'amour du bien public , dispose , arrange tout au gré de leurs désirs , &c. , quand il le faut , sa chaleur féconde fait , pour le bonheur des hommes , germer , sous leurs savantes mains , cet or & ces richesses dont ils dédaignent la possession pour eux-mêmes. Tels furent les prodiges qu'opéra *M. de Pouilly*.

Reims possédoit depuis long-tems un autre Citoyen , non moins précieux peut-être , quoique dans une sphère différente. Homme rare , qui , par les ressources de son industrie &c

DE M. DE POUILLY 29

de sa frugalité, avoit su convertir en un riche trésor les fonds d'un patrimoine médiocre : parvenu à cette haute vieillesse, où communément les hommes semblent vouloir, par l'amour excessif du bien, se dédommager de la vitesse du tems qui en abrège la jouissance, on voyoit le célèbre *M. Godinot*, prodigue de ses richesses, décorer un Temple fameux, construire des asyles à la misère & à l'infirmité de ses Concitoyens, & mériter déjà les titres glorieux d'ami & de bienfaiteur de sa Patrie (1).

(1) Les sommes consacrées par *M. Godinot* pour les différentes décorations de l'Eglise de Reims, dont il étoit Chanoine, montent à plus de quarante mille écus. Il a donné à l'Hôtel-Dieu quarante-deux mille livres, tant pour la fondation de l'Hospice destiné aux personnes atteintes de cancers, que pour d'autres bonnes œuvres ; pour des

Tel fut l'homme que M. de Pouilly regarda comme un autre Moïse, & c'étoit en effet de lui que Reims pouvoit tenir le bienfait d'une eau salulaire (1) qui la délivrât des maladies cruelles dont le principe couloit au milieu de ses murs mêmes. Mais si le bonheur & la durée des jours des Citoyens étoient les premiers objets qui inspiraient le zélé Magistrat, ses vues, aussi étendues que généreuses,

aqueducs, embellissemens de promenades publiques, bâtimens ajoutés aux Hôpitaux, vingt mille livres; pour les Ecoles gratuites, vingt-sept mille livres.

(1) L'eau des puits de Reims est imprégnée d'un limon crétaffé, qui, causant nécessairement des obstructions dans les glandes & l'épaississement des liqueurs, devient le principe des humeurs froides & des cancers, jusqu'alors si communs dans Reims. Cette eau, par sa mauvaise qualité, n'étoit pas moins contraire aux opérations de la Manufacture, ne pouvant dissoudre aisément le savon, ni faire prendre aux étoffes le vrai ton des couleurs.

lui découvroient encore, dans ce seul projet, d'autres avantages & de nouveaux succès : il prévoyoit que des mêmes sources où se puiseroit la santé, devoient sortir des secours favorables aux opérations des Manufactures & aux progrès du Commerce ; & il vouloit que la Vesle, jaillissant un jour au sein de sa Patrie, y répandît aussi, comme un autre Pactole, la richesse & l'abondance, en rendant plus heureux les efforts & les travaux de l'industrie.

Plein de ces grandes idées, M. de Pouilly attaque le cœur du respectable vieillard (1), & entreprend de fixer sa bienfaisance à l'objet des fontaines que souhaitoit depuis si long-tems un peuple gémissant.

(1) M. Gadinot étoit alors âgé de quatre-vingt-deux ans.

Mais, dira peut-être quelqu'un, montrer à la générosité qui s'est déjà signalée une carrière nouvelle où elle puisse encore s'exercer, est-ce donc là une action si mémorable ? La réponse ici ne peut être faite que par ceux qui ont connu M. *Godinot* : ce même homme si opulent, si libéral, si charitable, n'étoit point exempt de payer à l'humanité son tribut d'imperfection : attaché avec roideur à ses vues & à ses desseins, il sembloit avoir médité le nombre & la nature de ses bienfaits en même temps que sa fortune : tout objet qui n'étoit point entré dans ce plan avoit près de lui l'exclusion ; insensible à tous les traits de la critique ou de la censure ; inaccessible au pouvoir séducteur de la louange & de la flatterie, il apportoit aux objections ou
aux

aux nouvelles propositions une tranquille inflexibilité que rien ne pouvoit vaincre , & que son âge rendoit presque respectable : prévenant , pressant même dans ses bienfaits , il vouloit cependant que son goût en dirigeât seul l'exécution ; & plutôt que de renoncer à cette espèce d'empire , il mettoit à prix son triomphe , & étouffoit la contradiction (1) sous le poids de ses nouvelles largesses : enfin , magnifique & tout à la fois économe dans ses dons , il croyoit trouver , dans le détail qu'il

(1) Le Chapitre de Reims sembloit vouloir prendre la résolution de convertir en ornemens de bronze l'or de son ancien autel , afin de hâter & d'étendre la décoration du nouveau qu'avoit fait construire M. *Godinot* ; mais , pour empêcher cette transmutation , & conserver à l'Eglise une matière qui annonce sa magnificence , M. *Godinot* donna vingt mille livres au-delà de ses premières largesses.

s'en étoit réservé, le moyen de les étendre & de les multiplier encore ; ce qui acheva de faire de lui un de ces hommes uniques, nés autant pour l'étonnement que pour le bonheur de leur Patrie.

Sur ce portrait, peint d'après nature, on peut juger quelle fut l'entreprise de *M. de Pouilly*, lorsqu'il voulut faire goûter, adopter & exécuter par *M. Godinot* un projet qu'il n'avoit point conçu, qu'il n'avoit pas même prévu, & qu'il ne pouvoit espérer de conduire lui seul : le Philosophe devenu, pour ainsi dire, courtisan, commença à s'ouvrir le chemin de la persuasion par ces attentions, ces soins & ces prévenances, qui presque toujours gagnent sûrement le cœur : bientôt le savoir

& la sagesse se firent admirer ; la charité parla ensuite ; (sur ses lèvres pouvoit-elle n'être pas écoutée ?) insensiblement la politesse enlevoit un consentement qu'elle laissoit en liberté ; quelquefois la patience cédoit avec courage : enfin , par une heureuse dextérité inspirée par la vertu autant que par le génie, *M. de Pouilly* fut vaincre & charmer le généreux mais difficile Citoyen , & conquit si pleinement sa confiance avec son estime , qu'il demeura le maître & le dispensateur de ses trésors. Mais loin de se parer de son nouveau pouvoir , il voulut que le bienfaiteur parût toujours à la tête de l'exécution , comme donnant le mouvement à tout ; & ils eurent l'un & l'autre le plaisir touchant de voir , au milieu des acclamations d'un Peuple qui

croyoit renaître , entrer dans leur Patrie cette eau (1) si long-tems appelée par les défirs de la Médecine & les soupirs de tant de malheureux. Solliciter fans ostentation , supplier avec constance pour obtenir des bienfaits à la société, ou soi-même en être l'auteur , est au moins d'un poids égal dans la balance de la générosité.

Un projet exécuté n'étoit pour *M. de Pouilly* que le passage à une autre entreprise. A peine les eaux de

(1) Le R. P. *Féry*, Minime, est l'inventeur de la machine hydraulique placée sur la rivière neuve ; c'est de ce bras de la Vesle que coule dans Reims l'eau qui l'arrose : par l'analyse qui en a été faite à Paris, elle est au moins aussi légère que celle de la Seine. La dépense des fontaines amenées dans la Ville monte à cent mille livres ; & pour continuer cet ouvrage si utile, *M. Godinot* a donné le reste de ses biens.

la Velle venoient-elles d'apporter la santé aux Citoyens , qu'il s'occupa des moyens d'enrichir les esprits : une heureuse expérience lui avoit appris que l'étude des Mathématiques & du Dessin y jette un goût de réflexion , de justesse & de régularité , qui nous rend plus capables de penser solidement & de juger sainement de tout ; il songea à répandre dans tous les états cette intelligence qui honore la fortune la plus brillante , & qui souvent fait éclore , au sein de la misère même , ces Artistes fameux qu'on voit devenir le soutien de leur famille , & la gloire de leur Patrie.

Pour persuader efficacement ces vérités , M. de Pouilly eut recours aux charmes de son éloquence ; &

dans une de ces assemblées où Reims voit réuni ce que tous les Ordres de la Ville ont de plus distingué & de plus respectable, il prononça un discours, où la solidité des raisons, la noblesse des images, l'élégance des expressions, jointes aux grâces énergiques de l'action, enlevèrent à la fois les suffrages & les cœurs : alors plus que jamais le nom du Magistrat Orateur fut mêlé avec celui du fameux Consul de Rome : tout s'ennoblissoit, tout devenoit, pour ainsi dire, Romain, & cette heureuse imposture se renouvelle encore en lisant ce discours, qui méritoit si justement que l'impression le fît passer à la postérité (1).

Cependant les fonds manquoient

(1) On le trouvera ici après la Théorie des Sentimens, &c.

DE M. DE POUILLY. 39
pour l'établissement des différentes
Ecoles qui devenoient nécessaires ;
par quels moyens attirer des Maîtres
savans, & leur fournir un revenu in-
dépendant de la reconnoissance des
Elèves ? L'auteur d'un projet si utile
n'aura-t-il donc que la gloire de l'a-
voir conçu ? Non : vrai Alchy-
miste (1), il fait tirer de l'or de la
fange même qui couvre le pavé des
rues, & c'est par cette espèce de
magie que Reims voit tout à coup
s'ouvrir dans ses murs un temple (2)

(1) M. de Pouilly trouva les fonds nécessaires pour l'honoraire des Professeurs, en imaginant la location des boues ; c'est ainsi qu'il s'explique lui-même dans son discours de 1748 : *par-là nous imiterons en quelque sorte la Chymie, qui des matieres les plus viles fait sortir les phosphores les plus brillans.*

(2) Ce fut en 1749 que ces Ecoles furent ouvertes dans l'Hôtel de Ville sous la protection de Messieurs de l'Académie des Sciences.

pour les beaux Arts, où maintenant des Maîtres habiles remplissent les vues de leur fondateur, en honorant tout à la fois & leurs talens & la Ville qui les possède.

L'exécution de ces entreprises ne laissa ni ne put rassasier le zèle de *M. de Pouilly*. Une âme bienfaisante imite cet élément qui, par son activité, s'attache à tout, & pour qui tout devient un aliment ; bientôt il s'occupa de l'embellissement des promenades publiques : il crut que cet objet, sans être de la noblesse des autres, méritoit aussi ses attentions, & que les arbres, comme au tems d'Auguste, n'étoient pas indignes d'un Consul : il savoit que ces jardins, favorables au bien de la société, fournissent un délassement à

DE M. DE POUILLY. 41
l'esprit , & procurent au corps cette douce fatigue qui devient utile à la santé : les suites de ces réflexions furent de nouveaux ornemens ajoutés par le bon goût à une promenade que l'on peut compter aujourd'hui parmi les plus belles du Royaume.

Tant d'objets différens , capables d'occuper le Magistrat tout entier , ne coûtoient cependant rien aux devoirs particuliers & détaillés de sa place. Il est des hommes qui semblent avoir plus d'une âme par la facilité qu'ils ont de suffire à tout : *M. de Pouilly* maîtrisoit en quelque sorte le tems. Législateur , Juge , Pere , Conciliateur , Politique & Citoyen , (car telles sont les diverses formes que doit prendre un Magistrat municipal) il remplissoit la mesure de

tous ces grands titres d'une manière qui eut fait juger qu'il n'avoit qu'un personnage à soutenir.

Aussi sage, aussi équitable que le Censeur de Rome, mais sans en avoir l'austérité, il savoit empêcher que les clameurs du Peuple ne s'élevassent contre les Patriciens : on étoit introduit près de lui par la confiance, accueilli par la douceur, & toujours écouté par la justice : ses vues & ses secours s'étendoient à toutes les espèces de misères ; & s'il eut pu exécuter les systèmes imaginés par son ingénieuse charité, aucune ne seroit restée sans soulagement, même dans l'avenir le plus reculé : industrieux à renouer entre les Citoyens les liens que la division avoit rompus, il savoit, par égard

pour les foibleſſes de l'amour propre , faire tous les frais de la réconciliation & ſe charger de la reconnoiſſance.

Les grands , dont la faveur & la protection ſont ſouvent le ſoutien ou la gloire des Villes, trouvoient & chériſſoient en lui l'homme qui joint par habitude aux grâces du naturel l'élégance des manières & la délicateſſe de l'eſprit : M. le Marquis de *Puiſieulx* , l'ange tutélaire de cette Province , ce Miniſtre honoré de toute la confiance de ſon Roi , lui accordoit une eſtime auſſi flatteuſe pour lui , qu'avantageuſe au bien de ſa Patrie.

De ce cabinet tranquile , où les Muſes l'environnoient , on le voyoit paſſer tous les jours à ces aſſemblées

où s'exposent , se traitent & se discutent les affaires publiques : ordinairement la présence de celui qui a le droit d'y présider opere , pour l'union des sentimens , ce que fait , pour l'unisson des accords , celui qui donne le mouvement à toutes les parties d'un concert. Quelle devoit être , pour arrêter les entreprises de l'amour propre , l'autorité d'un premier Magistrat & d'un Savant , qui portoit toujours dans ces sortes de conseils l'exemple de la modération & de la modestie ! Aussi eut-il le plaisir de voir une heureuse harmonie terminer presque toutes les délibérations.

Quelquefois pourtant ses desirs ne firent pas les décisions ; ceux qui lui refusoient leur aveu n'en étoient pas

moins amis du bien : mais tous les yeux ne fauroient apercevoir des points de vue éloignés, que faisoit & rapproche un discernement sûr & perçant : dans ces occasions, il fa-voit tirer un avantage de la victoire même qu'il sembloit céder ; il y applaudissoit : par cette condescendance qui flattoit les esprits, il piquoit leur générosité, il excitoit leur reconnoissance ; & en leur enlevant, pour ainsi dire, le droit & la volonté de contester une seconde fois, il assuroit l'unanimité des suffrages à ces grands desseins qui méritoient d'être les objets favoris de son zèle.

A tous ces devoirs, M. de Pouilly en ajouta un autre ; ce furent ensemble le Savant & le Citoyen qui l'imposèrent ; il voulut être l'inspi-

rateur & l'ami de toute espèce de mérite ; & ces qualités , qui multiplioient encore les rapports de sa place , il les soutint toujours avec une ardeur infatigable.

Partisan & protecteur déclaré de tous ceux en qui d'heureuses dispositions manifestoient des talens pour la science ou pour les arts , sa maison leur étoit ouverte à toute heure ; il les dirigeoit par ses conseils , les encourageoit par ses promesses , les échauffoit par ses présages , & fesoit éclore des germes que le manque de secours auroit étouffés.

Ces Ecoles publiques (1), où avoient autrefois éclaté les premiers rayons de son génie , le revoyoient souvent amené par la reconnois-

(1) Le Collège de l'Université.

fance autant que par le zèle ; c'étoit-là qu'illuſtrant la fonction des Maîtres , il jetoit lui-même dans le cœur des Elèves cet aiguillon puiffant , cette émulation qui ne fait des rivaux qu'au profit du ſavoir & des mœurs : ſon amour pour les Lettres lui avoit fait imaginer des moyens d'adoucir les ſécheresses de l'inſtruction, & de hâter les fruits de l'étude : le plan qu'il auroit voulu faire exécuter (1) étoit un éloge anticipé du dernier ouvrage que vient de donner, ſous le titre de *Mécanique des Langues*, le ſage Auteur du Spectacle de la Nature : pour aſſurer les ſuccès de ce nouveau ſyſtème, développé

(1) On a encore écrit de ſa main un plan relatif à celui de M. Pluche. Ces deux grands Hommes avoient été rivaux dans le cours de leurs études à Reims.

avec tant de justesse & de goût , il ne faut , chez les Maîtres , que le courage d'entrer dans une route nouvelle. Comptera-t-on toujours les droits d'un préjugé par le nombre de ses années ?

La Physique , devenue de nos jours si attrayante & si utile , étoit privée , dans le Collège de Reims , des moyens de démontrer ses vérités par la certitude de ses expériences : M. de Pouilly , pour lui rendre sûrement cette espèce de vie , avertit M. l'Archevêque du bienfait qu'elle attendoit ; & ce Prince , aussi juste estimateur que protecteur généreux du mérite & des talens , l'a enrichie d'un Cabinet précieux , qui ne laisseroit plus rien à desirer au Collège , si le digne Magistrat avoit pu y faire
ajouter

DE M. DE POUILLY. 49
ajouter une Bibliothèque littéraire.

Mais que *M. de Pouilly* devoit paroître grand aux yeux d'un Citoyen , lorsque , quittant les exercices académiques , il passoit dans les retraites obscures des Artisans ! Aussi flatté de se voir entouré d'une troupe d'Ouvriers qu'il encourageoit , que satisfait d'être dans un cercle d'Académiciens , on eût dit qu'il partageoit la fortune de chaque Fabricant ; l'étonnement dont il les frappoit en parcourant des détails qu'il ennobliffoit , étoit pour lui un premier moyen de fixer leur attention ; c'étoit ensuite avec le ton persuasif de l'intérêt qu'il leur inspiroit l'ambition de rendre l'étranger tributaire de leur industrie : il ne s'applaudiffoit jamais plus de son éloquence,

D

que quand il les avoit convaincus de la dignité du commerce ; dans sa bouche , la gloire immortelle des Jacques Cœurs & des Fuggers étoit tout à la fois une maxime vivante , un exemple puissant & un préservatif contre cette vaine & funeste délicatesse , qui trop souvent semble rougir d'un titre dont doivent s'honorer l'intelligence , la probité , la prudence & même la fortune , parce qu'à son tour il doit être & leur preuve & leur éloge. A ces traits qui n'eût reconnu l'âme & le sang du grand *Colbert* (1) !

Comment l'ami du genre humain n'auroit-il pas été un époux tendre & le modèle des pères de familles ? Les égards polis , les complaisances , les attentions délicates de M. de

(1) Les aïeux de M. de Pouilly étoient proches parens de M. *Colbert*.

Pouilly répandoient sur toutes ses actions cette fleur de nouveauté si rare, qui seule peut faire durer le charme des unions les mieux assorties. Bien différent de ces pères qui remettent leurs droits & leurs obligations entre les mains d'un Précepteur, souvent incapable de les remplacer, il étoit lui-même le conducteur du Maître & du Disciple ; aussi vit-on son fils, déjà digne de lui, & tenant encore à cet âge (1) où à peine les jeunes gens savent bégayer leur propre langue, déployer, dans des exercices publics, qui fesoient de la maison paternelle l'Ecole des Muses, toutes les richesses

(1) *M. de Pouilly* le fils étoit alors âgé de treize ans. C'est lui qui, quelques années après, a donné au Public la vie du Chancelier de L'hôpital. Il est aujourd'hui de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

ses de la plus belle Littérature grecque , latine & françoise , & mériter par-là d'être placé dans le rang des enfans célèbres par leur savoir.

Le pere attentif s'étoit proposé de lui faire exécuter un de ces plans rares & réfléchis qui annoncent la supériorité de celui qui les trace , & font présager quel sera celui qui peut les remplir. Les ouvrages philosophiques de Cicéron , ses harangues choisies , les livres de morale de Platon devoient être la base de ce systême littéraire : le fils , puisant à ces sources du bon goût & des sentimens , auroit fait des analyses raisonnées des plus beaux traits de ces grands modèles ; & cette composition , dont lui seul auroit eu le mérite , devoit être traitée de façon

DE M. DE POUILLY. 33

qu'elle eût pu passer sous les yeux du public ; ainsi il se seroit vu au nombre des Auteurs , dans un tems de la vie où il est glorieux de commencer à les connoître.

S'il est vrai que c'est dans la vie privée des Hommes illustres & en les séparant du bruit & de l'éclat de leurs actions , qu'on peut mieux apprécier leur vrai mérite & leur vertu , quelle idée ne doit-on pas avoir de M. de Pouilly !

L'égalité constante de ses mœurs étoit la preuve de leur vérité. Jamais l'amitié ne forma un cœur plus droit , plus fidèle , plus ardent à obliger ; mais , non moins délicat qu'éclairé dans son choix , il pensoit que les personnes qui , à la beauté de l'âme , joignent les grâces de l'esprit ,

méritoient des distinctions, & il leur rendoit des devoirs privilégiés. C'étoit à ces amis particuliers qu'il laissoit voir tout le fond de son cœur : ce seroit une perte pour la vertu que les grands Hommes ne fussent pas aperçus tout entier ; & le devoir de ceux qui les ont connus , est de les montrer dans de fidèles peintures. Que ne pouvons-nous au moins le représenter tel qu'il paroissoit dans le monde dont il faisoit les délices ! Là il favoit répandre sur les sujets les moins graves je ne fais quelle teinture de science qui les rendoit toujours intéressans ; mais il étoit bien opposé à ces Savans sombres & redoutables qui portent partout le poids de leur érudition , & semblent vouloir en accabler les compagnons de leur société : aussi

DE M. DE POUILLY. 55

différent de ces petits-mâtres, (car la Littérature a les siens) qui, enflés de leurs prétendus talens, s'imaginent être les seuls favoris de l'esprit, & prononcent, avec le ton de la suffisance, les arrêts que leur dicte la vanité, *M. de Pouilly* ne montrait que l'homme aimable & poli; & si quelquefois on apercevoit ses richesses, c'étoit une espèce de trahison que lui fesoit son penchant à faire paroître les talens des autres.

Ingénieux à se proportionner à tous les esprits, étoit-il contredit? Il cédoit sans peine, mais d'une façon qui cachoit sa complaisance même : sans cette adresse, elle eût perdu son mérite auprès de l'amour-propre. Souvent il animoit les conversations par cette gaieté fine qui en est,

pour ainsi dire , la fleur ; mais bien-
 faisant jusqué dans l'enjouement ,
 jamais il ne se déshonora par les
 reffources de la médifance ; & tous
 ses discours , comme sa personne , ex-
 primoient cette politesse vraie , &
 ces égards touchans qu'inspire un
 cœur ami des hommes , & qui veut
 en être aimé.

Sorti de ces cercles , dont il rem-
 portoit toujours l'estime , le respect
 & même la tendresse , M. de Pouilly ,
 comme Cicéron (1) , retournoit au
 commerce de ses livres : ce fut dans
 ces momens de retraite délicieuse ,
 les seuls qui fissent son loisir , qu'il re-
 toucha sa *Théorie des sentimens* (2)

(1) *Cum salutationi nos dedimus amicorum , abdo-
 me in Bibliothecam. Epist. Fam. 7, 28.*

(2) La première édition parut en 1736 à Paris.

DE M. DE POUILLY. 57
agréables ; livre qui feroit, si ses
maximes étoient fidèlement suivies,
le bonheur des humains & la gloire
de la vertu. En mettant la dernière
main à ce Traité précieux, il mit
aussi, sans le vouloir, le comble à
sa réputation.

Cet ouvrage, dans sa première
ébauche, avoit déjà mérité les éloges
de tous les Savans ; mais traité
depuis avec plus d'étendue, & avec
cette clarté faite pour tous les yeux,
son utilité a augmenté avec les ap-
plaudissemens.

La Métaphysique, en élevant l'es-
prit de l'Auteur, ne l'a point égaré :
l'art de raisonner, si souvent dange-
reux à ceux qui ont une imagination

la seconde en 1748, & enfin la troisième en 1759.
Cette dernière fut dédiée à Sa Majesté.

féconde ou trop subtile, est toujours affujetti chez lui à la sévérité de la démonstration ; il nous découvre les sources de nos goûts & de nos plaisirs ; il nous prouve qu'ils sont mesurés par cet instinct même que l'Auteur de la nature a voulu nous donner avec la raison : guidé par cette double lumière , il explique tout ce qui est dans l'ordre moral & physique de son sujet ; & , en nous élevant , par une gradation aussi nécessaire que juste , jusqu'à la première cause *intelligente & bienfaisante* , qui a établi cette heureuse harmonie , il nous laisse convaincus que l'homme ne peut trouver son bonheur que dans la pratique de ses devoirs envers Dieu , envers le prochain & envers soi-même.

Sur ce fond si intéressant, si lumineux, il a versé l'élégance & l'urbanité des anciens, l'ordre & la précision du siècle de Louis XIV, & toutes les beautés de détail qui caractérisent le nôtre ; & peut-être est-ce la première fois que l'esprit géométrique s'est vu couronné de tant de fleurs ; enfin, si dans ce livre immortel l'esprit apprend au cœur la route de la félicité, lui-même sent, par le plaisir qu'il éprouve, que la vérité de ses préceptes est justifiée. Qu'on est heureux quand, pour faire un ouvrage cher à la vertu, on n'a qu'à peindre son âme ! C'est ce qu'a pensé de M. de Pouilly un homme de qualité (1), qui joint à la science des

(1) M. le Comte de Treffen, Lieutenant Général des Armées du Roi, Commandant pour Sa

Belles-Lettres une connoissance profonde de la Physique : en passant à Reims il fit sur-le-champ ces vers inspirés par le plaisir & l'admiration que lui causa la lecture de la Théorie des Sentimens.

Sublime & toujours agréable ,
Profond , tendre , élégant , plus Citoyen qu'Auteur ,
Pouilly , pour nous tracer la route du bonheur ,
Pour peindre la vertu , pour nous la rendre aimable ,
Consulta la nature , & nous peignit son cœur.

Avant même que l'Auteur de la Théorie fût connu , les Journalistes de Trévoux (1), si éclairés & si at-

Majesté dans le Toulousain , &c. de l'Académie Royale des Sciences , Associé à celles de Londres & de Berlin , & Honoraire de la Société Littéraire de Nanci.

(1) En Mai 1748 ; disent ces Auteurs , nous donnions l'extrait de ce livre dont nous ne connoissions pas alors l'Auteur ; il se nomme dans cette nouvelle édition ; c'est M. *Lévesque de Pouilly*. Nous avons relu son ouvrage avec un plaisir dont

rentifs sur tous ces ouvrages de Métaphysique qui ont rapport à la Morale , avoient porté de celui-ci un jugement , qui paroîtroit ne pouvoir être plus avantageux , si on

nous ne voudrions pas que le témoignage public fût pris pour un compliment , encore moins pour un discours de flatterie , espèce de langage que nous détestons. Cette Théorie est dans la sphère de la beauté de l'esprit , sujet si bien manié par l'Auteur : elle produit les sentimens dont elle développe les principes & montre les routes. Si toutes les matières de Philosophie étoient traitées selon cette méthode , tout le monde deviendrait Philosophe , parce que tout le monde voudrait éprouver les plaisirs inséparables de la raison. Novembre 1749.

Tel est le jugement du mois de Mai 1748. Est-il un plan d'ouvrage plus intéressant pour le cœur & la raison ? Nous obliger à raisonner sur nos plaisirs , c'est les étendre & les multiplier ; en développer les causes & les rapports , c'est démontrer l'intelligence & la bonté du Créateur ; nous persuader qu'ils sont les effets naturels de la vertu , c'est faire aimer ce qu'elle a de plus austère. Tel est le dessein de l'Auteur.

ignoroit les applaudissemens qu'ils ont donnés à la dernière édition.

M. de Pouilly cependant eut des Censeurs ; sa Théorie des sentimens agréables le fit mettre , sans balancer , par ces fameux critiques , au rang des Disciples d'Epicure. Le Pere Mallebranche (1) avoit été accusé d'être le protecteur des plaisirs , pour avoir dit que *le plaisir nous rend heureux*. Ainsi que ce Philosophe si sublime & si chrétien , il sourit de cette amere décision , & ce fut toute sa réponse. Ce seroit en effet s'estimer trop peu soi-même que de prétendre à toutes sortes d'estimes.

Il est peu de Villes où il ne se trouve de ces audacieux arbitres du

(1) Voyez l'Eloge du Pere Mallebranche par M. de Fontenelle.

DE M. DE POUILLY. 63
mérite, du savoir & de la réputation ; aussi peu instruits que fermement décidés à n'estimer rien , pour se faire croire capables de tout , ils soumettent à leur tribunal les productions de la science & du génie , les actions des grands Hommes , la politique des Rois , les œuvres même de la Divinité : tout est de leur ressort , & presque toujours un coup de tête négatif , un rire prétendu malin , quelque mot frivole aiguïsé en épigramme , le brusque jargon de l'humeur , ou enfin le ton pesant d'une sentence déplacée , sont les formes convaincantes de leurs arrêts suprêmes : ces Zoïles sont dans la Littérature ce que sont les Goujats dans une armée ; ils jettent quelquefois l'épouvante , même parmi les braves ; & trop souvent on voit,

à la honte de l'esprit humain, des gens sensés plier, par habitude ou par timidité, sous l'espèce d'empire qu'usurpe la hardiesse de ces ignorans détracteurs.

Ils n'étoient sans doute ni faits pour étonner *M. de Pouilly*, ni dignes qu'il les repoussât ; il ne vouloit qu'être utile à la société ; & elle n'eût pas connu son bienfaiteur, s'il lui avoit été possible de se cacher : mais le but même où il tendoit ne lui en laissoit pas la liberté ; dans la crainte de le manquer, il se défioit de lui-même : toujours mécontent de ses productions, il consultoit, il choisissoit pour juges ces amis sincères en qui il reconnoissoit un goût naturel ou cultivé par les bonnes choses ; & supérieur à eux, il soumettoit

mettoit ses lumières à leurs réflexions : cette docilité le rendoit infatigable ; il reprenoit vingt fois la plume avec autant de tranquillité que s'il n'avoit pas encore ébauché la matière ; & il se vantoit de ce courage , parce qu'il se fesoit honneur de lui devoir le mérite dont le louoient ses admirateurs (1).

Un mausolée découvert à Reims sous le portique de l'Eglise de Saint Martin fut une nouvelle matière à

(1) La modestie , si peu commune aux Savans , étoit la vertu favorite de M. de Pouilly , & toutes ses actions justifioient ce qu'il a dit dans le chapitre XII de sa Théorie : *que la nature nous apprend , par la voix secrète du sentiment , que la considération publique est une sorte de récompense de la vertu ; mais qu'elle n'en doit pas être le motif.* Il rattachoit sur ce sentiment dans l'éloge de M. Godinot. Il entre dans le caractère du grand Homme ; *que la vanité ne soit point le mobile de sa conduite ,*

son érudition : ce caveau , où tout respire un air d'antiquité , lui fit naître l'idée d'une dissertation ; & celle qu'il a donnée , aussi curieuse dans ses recherches que judicieuse dans les conséquences qui établissent l'époque & indiquent les auteurs de ce monument , est digne des Mabillons & des Montfaucons (1).

Ce fut dans ce tems-là que la mort de M. *Godinot* excita dans Reims des regrets universels : étoit-ce un augure qui dût faire pressentir de plus grands malheurs ?

M. *de Pouilly* , qui regardoit la gratitude comme la mere des ver-

& qu'il ne cherche pas à faire un trafic ignoble de ses actions vertueuses contre de frivoles adulations.

(1) On la trouvera à la fin de ce volume.

tus (1), se chargea de la reconnoissance publique, & prononça un discours (2), qui fut le plus beau tableau qu'un cœur tendre & un génie brillant pussent faire du bienfaiteur qui venoit de disparoître : chacun de ses traits se réfléchissoit, pour ainsi dire, sur les visages & dans les âmes des auditeurs ; & peut-être que l'expression si vive de la perte qu'ils venoient de faire leur auroit enlevé l'espérance de la réparer, s'ils n'avoient aperçu dans l'Orateur même leur dédommagement & leurs ressources. Personne n'ignoroit les nouveaux desseins que M. de Pouilly avoit conçus pour mettre,

(1) *Est enim hac una virtus non solum maxima, sed etiam mater virtutum omnium. Cicer. pro Planco.*

(2) Nous le donnerons dans ce volume.

s'il étoit possible, le comble au bonheur & à la gloire de sa Patrie ; ils étoient, osons le dire, plus grands encore que ce qu'il avoit fait.

Des casernes devoient s'élever, où le Soldat, assuré d'un asile, & éclairé de plus près par la discipline militaire, n'auroit plus fait craindre au paisible Citoyen de trouver la licence & souvent la dureté d'un ennemi dans celui qui doit être son défenseur.

Un manège se feroit établi, qui, secondant les Ecoles de Mathématiques & de Dessin, & à son tour soutenu par elles, auroit attiré la richesse & la célébrité en étendant le progrès des talens & les fruits de l'éducation.

De vastes magasins (1), des greniers d'abondance auroient un jour rendu inutiles la prévoyance & les ruses de cette avarice inhumaine qui invoque les calamités publiques ; & par eux le tranquille Habitant se seroit vu , en quelque sorte , affranchi même de l'empire inconstant des saisons.

Enfin , Reims , dont le privilège

(1) *M. de Pouilly* avoit écrit à Genève & à Lyon pour former , sur le modèle de ces Villes , ces utiles magasins , dont les Grecs & les Romains nous ont donné l'exemple , déjà imité dans plusieurs Villes du Royaume. *M. de Pouilly* se seroit surtout servi de la forme cubique de ces coffres qu'a imaginés le savant *M. du Hamel*. Par cette invention , un coffre de douze pieds cubes contiendrait mille six cents vingt-huit pieds cubes de grains à l'abri de l'humidité , des insectes & des animaux nuisibles ; au-lieu qu'on ne peut donner que dix-huit pouces de hauteur au tas de bled des greniers ordinaires.

est de voir ses augustes Maîtres monter, sous les auspices de la Religion, sur le trône de leurs Aïeux, auroit pu, dans une image fidelle & durable (1), contempler tous les jours le Monarque bienfaisant, dans qui l'Europe reconnoît le Héros de la guerre & de la paix.

Tels étoient les derniers projets de *M. de Pouilly* : le récit en paroît à peine croyable ; mais ses Concitoyens ne connoissoient plus ni l'étonnement, ni l'incrédulité ; ils étoient, si nous pouvons le dire, accoutumés à ses prodiges, & il leur sembloit déjà voir l'exécution de ceux-ci. C'étoit sous cet aspect qu'ils le considéroient ; c'étoit dans cette attente qu'ils l'écoutoient, lorsqu'il

(1) La Statue du Roi en bronze.

DE M. DE POUILLY. 71
rendit à M. Godinot ces honneurs
funèbres dont l'éloquence prépare
le souvenir à la postérité : il étoit
l'Orateur sincère de la reconnois-
sance ; & , sans le savoir , il l'enle-
voit , en quelque manière , à celui
même à qui il vouloit l'assurer.

Ce fut sur ce théâtre de sa gloire ,
sous les yeux de l'admiration , dans
les bras même de l'amour & du res-
pect , que la mort voulut abattre ce
grand Homme.

Attaqué soudain d'une de ces ma-
ladies qui font les suites du travail &
de l'étude , son sang s'allume dans
ses veines ; tout l'art de la Méde-
cine , rendu plus ingénieux par l'a-
mitié , s'épuise en efforts infructueux :
M. de Pouilly touche aux derniers
momens ; abattu sur un lit de dou-

leur, déjà saisi par le trépas, il voit autour de lui ce fils si cher, sa plus douce espérance, encore à la fleur de ses années, une épouse aimée & vertueuse, toute une famille en pleurs, des amis consternés, la Patrie éperdue : que de nœuds puissans à rompre ! Il voit tous ces desfeins, qui firent la gloire & les délices de son cœur, se dissiper, se perdre dans la nuit qui l'enveloppe lui-même : sa grande âme entend le cri de la nature & de l'humanité ; elle s'acquitte par un soupir, & cet instant est celui même où toute sa vertu s'épure : tranquile, il console, il veut communiquer sa constance ; il instruit (1), il exhorte, il

(1) M. de Pouilly, pendant toute sa Magistrature, avoit semblé, par la confiance entière qu'il avoit en M. Rogier, Conseiller en la Cour des

laisse des préceptes : le Philosophe éclairé est un Chrétien sublime ; il écarte enfin toutes les images fugitives ; & seul dans les bras de la Religion , il médite & prépare son sacrifice. Sans intrépidité , sans terreur , il s'adresse à l'Etre bienfaisant dont il a toujours respecté les lois & ressenti les bontés : soumis à tous les oracles de la foi , & (1) porté sur ses ailes jusques dans le sein de Dieu même , il y voit un torrent éternel de délices ; & quand de cette hauteur immense il jette les yeux sur les biens &

Monnoies , & aujourd'hui Lieutenant des Habitans , former & désigner en lui son successeur. En mourant , ce Magistrat , toujours occupé du bien public , le fit , en quelque sorte , dépositaire de tous ses grands desseins , & voulut annoncer à sa Patrie qu'elle n'en pouvoit remettre l'exécution en de plus dignes mains.

(1) Théorie des sentimens agréables , chapitre premier.

vie de lui transmettre un modèle aussi précieux que rare , a fait entreprendre cette esquisse : si la vérité , le zèle & l'amitié qui l'ont tracée peuvent la préserver du naufrage des tems , nos neveux ne pourront , sans quelque profit pour la société , y voir un Savant profond & modeste , un honnête homme , un époux tendre , un père éclairé , un ami sincère & ardent , un Magistrat accompli , un Citoyen parfait & un Philosophe Chrétien ; & sans doute ils diront avec nous , que le ciel donne rarement à la terre des hommes en qui les vertus d'une aussi belle âme soient réunies avec les talens d'un aussi beau génie.

*APPROBATION de M. l'Abbé
DE VINAY, Docteur de Sorbonne,
Prévôt & Chanoine de l'Eglise de
Reims.*

AYANT eu pendant trente ans le bonheur de vivre & d'être lié d'une étroite amitié avec le Sage & le Savant dont on donne l'Eloge historique, il est bien flatteur pour moi de reconnoître & de pouvoir attester la fidélité d'un tableau qui rend tous les traits & le génie de ce grand Homme. J'essayerois de donner au pinceau qui l'a fait les louanges que méritent la force, la noblesse & l'élégance qui le caractérisent, s'il étoit possible d'ajouter à sa gloire, après l'applaudissement dont l'a honoré Monseigneur notre Archevêque ; le suffrage de ce Prince, aussi sûr dans ses jugemens que délicat dans son goût, ne me laisse que le soin d'annoncer qu'on ne peut trop se hâter d'imprimer un ouvrage qui a pour objet d'immortaliser la vertu & la reconnaissance.

Signé, L. PARCHAPPE DE VINAY.

*A FIN que tout le monde sache
que REIMS honore les gens de
bien & pendant leur vie & après
leur mort (1), il a été décidé
dans le Conseil de Ville, de faire
graver l'inscription suivante sur
la Fontaine que le Corps de
Ville fera élever à la Croisée de
la Couture en l'honneur de M.
de Pouilly, ancien Lieutenant
des Habitans.*

INSCRIPTION.

*REIMS, par ce monument, consacre
à la postérité le nom, les vertus & les*

(1) Allusion aux expressions d'un Décret du Sénat
d'Athènes, en décernant une couronne d'or au Phi-
losophe Zénon.

INSCRIPTION. 79

bienfaits de Louis-Jean Levesque de Pouilly, Ecuyer, Président, Trésorier de France au Bureau des Finances de Champagne, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

Philosophe vertueux, dans un ouvrage élégant & profond il a développé la cause des sentimens agréables que produisent en nous l'exercice & la beauté de la vertu ; il en avoit tous les caractères dans son cœur : son urbanité, sa bienfaisance, sa modestie lui méritèrent la confiance, l'estime & la vénération de ses Concitoyens : ils le proclamèrent Lieutenant des Habitans en 1746. L'amour actif du bien public, l'avancement des Arts, la gloire de la Patrie occupèrent tout entier le Citoyen, le Savant & le grand Homme.

80 *I N S C R I P T I O N.*

C'est à ses vues nobles & sublimes que Reims doit l'honneur de contempler sur le bronze l'image de Louis XV le Bien-aimé.

L'établissement des Ecoles de Dessin & de Mathématiques est le fruit des ressources de son génie.

L'agrément & l'utilité des Fontaines qui arrosent la Ville sont dus aux inspirations de son humanité & à ses persévérantes sollicitations : leur éloquence détermina le bienfaisant Gordinot à répandre dans ces murs ce bien salulaire désiré depuis long-tems par nos pères.

Que d'avantages nouveaux auroient été le fruit des méditations & des

INSCRIPTION. 81
des projets de cet infatigable Ma-
gistrat !

Une mort précipitée termina ses jours
à l'âge de cinquante-neuf ans , avant la
fin de son Consulat.

Il mérita les pleurs & les regrets de
toute la Ville.

Le feu de son zèle ne s'éteignit point
avec sa vie ; il passa dans l'âme de ses
successeurs , & il se soutient constam-
ment dans un fils digne de lui.

Habitans d'une Ville aujourd'hui si
florissante , célébrez à jamais le nom de
Pouilly son bienfaiteur ; qu'il soit en-
core mieux gravé dans le cœur de vos
neveux que sur ce marbre , dépositaire

82 *INSCRIPTION.*

*de la reconnoissance du Conseil &
du Peuple de Reims. L'an de grâce
1756.*

Par M. DESAULX, Chanoine
de l'Eglise de Reims.





De Sève Inv. del.

J. Robert Sculp.

THÉORIE

DES

SENTIMENS.

CHAPITRE PREMIER.

*Il y a une science des sentimens aussi
certaine & plus importante qu'aucune
science naturelle.*

Il y a eu des Philosophes qui,
par leurs observations, ont
appris de la nature quelques-
unes des règles qu'elle s'est prescrites

F ij

dans la distribution du mouvement ; & le développement de ces lois forme une science où brille la même évidence que dans la Géométrie. Ce qui se passe dans les corps seroit-il pour l'esprit un objet privilégié de ses connoissances ? Et d'épaisses ténèbres lui cacheroient-elles les changemens qu'il éprouve en lui-même ? Il est vrai que les différens degrés de mouvement ont l'avantage de pouvoir s'exprimer en nombres , & d'offrir une ample matière à des calculs géométriques ; mais quoique nos sentimens ne soient pas susceptibles d'une mesure précise , nous les discernons trop distinctement , pour ne pouvoir pas faire des observations sur ce qui précède leur naissance , ce qui l'accompagne ou ce qui la suit. Que dans la Théorie du mouvement

DES SENTIMENS. 85

l'on parcoure donc, le compas à la main, si l'on peut ainsi parler, l'immensité de l'espace & du tems; on ne doit pas, dans le cercle étroit des recherches sur les sentimens, aspirer à une marche si brillante; mais du moins sera-t-elle également sûre, si on a l'attention de ne s'appuyer que sur des faits incontestables & sur des idées distinctes.

La certitude de nos connoissances ne suffit pas pour les rendre précieuses; c'est leur importance qui en fait le prix. Or il n'en est aucune qui mérite plus de nous intéresser, que celles dont l'objet est l'objet même de nos desirs. Je sens bien qu'une recherche qui ne donnera que des idées abstraites, intéressera d'autant moins, qu'elle sembloit annoncer des sentimens agréables; mais ce n'est point à

l'imagination que je me propose de parler du plaisir. Content de le faire connoître, je n'aspire point à le faire sentir. Les lois qui en règlent la naissance, ressemblent assez à la source de ce fleuve bienfaisant qui enrichit l'Égypte. On peut les ignorer & jouir de leurs bienfaits. A-t-on la curiosité de les découvrir ? On ne le peut sans traverser des déserts. Il me semble cependant que ceux qui l'entreprendront, trouveront dans leurs réflexions mêmes une sorte de plaisir. N'est-ce pas jouir de la nature que d'en apercevoir la beauté ?

La Théorie des sentimens n'a pas seulement l'avantage de nous offrir un spectacle digne de notre attention; elle fournit encore des principes aux Arts qui nous intéressent le plus.

Ceux qui ont excellé parmi les

Poètes , les Orateurs , les Peintres , n'ont pas toujours agi par l'inspiration de l'instinct : ils ont souvent guidé leur travail par des réflexions fines & profondes sur ce qui pouvoit plaire à l'esprit ; ils les ont comme gravées dans leurs ouvrages ; & c'est en les y recueillant qu'on a formé les théories de la Poésie , de l'Eloquence & de la Peinture. Toutes ces spéculations particulières sont autant de démembrements que la Théorie des sentimens est en droit de revendiquer.

De tous les Arts , il n'en est point de plus important que celui de se rendre heureux ; & il n'en est aucun dont le principe fondamental ait donné lieu à tant d'opinions différentes. Varron en a compté jusqu'à près de trois cens. C'est cependant de ce principe que dépend toute la Philo-

sophie morale. Or, pour le connoître avec une parfaite évidence, il ne faut que remonter aux lois du sentiment, les rapprocher & se laisser conduire au fil des conséquences.

Dans le Dialogue de Platon *sur la République*, ou plutôt *sur la Justice intérieure*, quelques-uns des Interlocuteurs se plaignent que les Législateurs & les Philosophes, en exhortant à la vertu, n'offrent d'autre motif pour l'embrasser, que la considération des biens qui marchent à sa suite. Ils exigent de Socrate qu'il leur prouve, que par ses propres charmes elle fait le bonheur de ceux qui la possèdent ; & c'est ce qu'il exécute par un long parallèle des différentes sortes de gouvernement, avec la République intérieure que forment en nous la raison & les passions.

Ce dogme de l'Ecole Platonicienne peut, ce me semble, s'établir d'une façon directe par la Théorie des sentimens. Creusons-la; & nous en verrons sortir les principes d'une morale exacte. Nous reprocherons à Epicure de n'offrir à nos désirs qu'un bonheur imparfait, & de n'avoir pas assez senti le prix & l'étendue des plaisirs de l'esprit: nous reconnoîtrons que l'obéissance aux lois que notre auteur nous impose, est le moyen le plus sûr d'écarter le trouble & la douleur, & de rassembler les sentimens qui nous font les plus précieux.

Il y a des Chrétiens qui s'imaginent que l'Evangile condamne la vertu à être malheureuse en cette vie. La loi de Dieu, qui, suivant l'Ecriture Sainte, a tant d'attraits par elle-même, n'est pour eux qu'un joug in-

supportable. Ils se porteroient aux plus grands crimes , si la crainte qui les enchaîne les laissoit en liberté ; également malheureux par le vice qui les tyrannise & par le supplice qui les effraie. Il n'en est pas ainsi de ceux dans le cœur de qui (1) *la charité l'emporte sur la crainte* : ils n'aperçoivent dans l'Évangile & dans les Prophètes, suivant l'expression de JÉSUS-CHRIST, que l'obligation d'aimer Dieu & son prochain. Et qu'y a-t-il que notre raison n'avoue , & que notre cœur ne doive agréer , soit dans des mouvemens de bienveillance pour nos semblables , soit dans la soumission aux volontés d'un Etre souverainement sage ?

Dans l'ordre de la nature , un usage convenable de nos facultés , est tou-

(1) I. Jean IV, 18.

jours accompagné de sentimens agréables : cette source de plaisirs légitimes ne coule pas moins pour le Chrétien que pour l'Infidèle. Mais dans l'ordre de la grâce, le Chrétien est infiniment plus heureux par ce qu'il espère, que par ce qu'il possède. Porté sur les aîles de la foi jusques dans le sein de Dieu même, il y voit un torrent éternel de délices ; & quand, de cette hauteur immense, il jette les yeux sur les biens & sur les maux présens, il n'y aperçoit plus d'autre mérite que celui de faciliter l'acquisition du bonheur infini qui lui est offert.

La Théorie des sentimens ne s'élève pas si haut : ce n'est qu'une des branches de la Phÿsique ; mais c'est la branche la plus importante. Elle nous dévoile la sagesse & la bonté

de notre Auteur ; elle marque aux différentes espèces de biens le rang qui leur est dû ; elle appuie la plupart des maximes de l'Evangile , n'en contredit aucune , & nous invite à les pratiquer toutes , en démontrant qu'il y a , dès cette vie même , un plaisir réel attaché à l'accomplissement de nos devoirs envers Dieu , envers nous-mêmes , envers les autres hommes.

Plus cette matière est intéressante , & moins elle est susceptible de découvertes brillantes. Que dire de nouveau sur ce qui , depuis la naissance du genre humain , a été l'objet perpétuel des désirs du cœur , & des réflexions de l'esprit ? Il n'y aura ici rien de neuf que la réunion de quelques idées , éparées jusqu'à présent en différens ouvrages , & qui , rap-

prochées les unes des autres , se joindront peut-être comme d'elles-mêmes pour former un corps régulier.

CHAPITRE II.

Il y a un agrément attaché à ce qui exerce les organes du corps sans les affoiblir.

IL y a des êtres vivans qui semblent se suffire à eux-mêmes : ils trouvent , dans le lieu où ils sont fixés , tout ce qui est nécessaire pour leur conservation & pour leur accroissement. Il n'en est pas ainsi de l'homme : rien ne borne l'immensité de ses desirs. On pourroit lui appliquer ce que Platon a dit de l'Amour : La Déesse de l'indigence & le Dieu

des richesses semblent avoir également concouru à sa formation. Accablé de besoins, auxquels la nature entière paroît à peine pouvoir suffire, l'homme est enrichi d'une multitude d'organes qui le mettent en état de s'approcher des objets les plus éloignés, de les discerner, de les saisir & d'en faire usage. Tout ce qui exerce ces organes sans les affoiblir, est accompagné d'un sentiment agréable.

L'aversion des enfans pour le repos, marque assez combien le mouvement a de charmes pour eux. Dans la jeunesse, la danse & la chasse l'emportent sur tout autre amusement, & elles sont d'autant plus agréables, qu'elles sont plus vives. Les vieillards eux-mêmes, en qui l'âge a émoussé tout autre sen-

ment, se plaisent encore à un exercice modéré.

M. Pascal a cru que c'étoit du désir d'éviter la vue de soi-même que naissoit le goût des hommes pour toutes les sortes de divertissemens & d'occupations vives ; mais il me semble que la source en est dans le plaisir attaché à l'exercice de nos différentes facultés. Quelque peu sensible que soit l'impression de ce plaisir, elle n'en est pas moins réelle. Ne voit-on pas tous les jours des femmes se garantir de l'ennui par un léger travail, dont elles ne se proposent d'autre fruit qu'un simple amusement ?

C'est dans le jeu des organes de la transpiration qu'est le principe de ce plaisir. Les observations de Sanctorius le démontrent. Des vapeurs qui

échappent à nos yeux, sortent continuellement par les pores de la peau ; elles donneroient bientôt atteinte à la santé, si elles séjournoient davantage dans le sang. Or, le défaut d'exercice ou des exercices trop violens diminuent également cet écoulement invisible : au contraire, des mouvemens assortis à nos forces le favorisent.

C'est ce même jeu des organes de la transpiration qui donne des charmes à la chaleur du feu pendant l'hiver, à la fraîcheur de l'air pendant l'été, & à tout ce qui entretient & anime la circulation du sang.

Quand nous nous sommes mis à portée d'un objet, les couleurs le caractérisent à nos yeux. Quelques-unes sont tristes ; la plupart sont agréables. Les expériences de Newton
nous

nous ont instruits des raisons de cette différence. Les rayons qui ont le plus de force font l'impression la plus agréable ; mais bientôt leurs couleurs brillantes fatiguent la vue. Ceux qui forment la couleur verte ont, par leur mouvement modéré, le privilège de pouvoir toujours exercer les fibres de l'œil , sans jamais les affoiblir. Les couleurs brunes & noires portent l'image de la tristesse , parce qu'elles laissent les yeux dans une sorte d'inaction.

Ce qui a frappé agréablement la vue par ses couleurs acquiert un nouvel agrément par la grandeur de ses parties , ou par leur diversité. L'immense étendue de la mer , ces fleuves qui du haut des montagnes se précipitent dans des abîmes ; des campagnes qui présentent de toutes

parts de riches tableaux ; tous ces objets ont un agrément proportionné à la grandeur & à la variété des images qui se peignent dans le fond de nos yeux.

Il en est de l'ouïe comme de la vue. On fait , par les observations des modernes , que le fond de l'oreille est un instrument composé d'une infinité de cordes nerveuses qui ont chacune leur ressort particulier. Un son est d'autant plus agréable , qu'il imprime à un plus grand nombre de ces fibres , des mouvemens qui conspirent mieux ensemble & se réunissent plus souvent. Au contraire , un bruit devient importun , dès que ces fibres , par la dissonance de leurs mouvemens , se choquent & s'entre-heurtent.

La variété donne de l'agrément

aux sons. Les plus agréables cessent de l'être par la continuité fatigante de leur action sur les mêmes fibres.

M. de la Motte croyoit que les mots n'étoient agréables que par les idées qu'ils présentoient à l'esprit. Mais nous en rapporterons-nous plutôt à son autorité qu'à notre sentiment intérieur & à celui de tous les Peuples de la terre ? Non-seulement il y a des sons qui, par eux-mêmes, flattent les fibres de l'oreille, & d'autres qui les fatiguent ; mais encore les organes de la parole sont associés à ceux de l'ouïe, & des nerfs qui lient commerce entre eux rendent leurs intérêts communs : on n'entend qu'avec désagrément les sons qui se prononcent avec peine.

L'agrément des saveurs & des

odeurs n'est pas moins assorti à nos besoins, que celui des couleurs & des sons. Les sels âcres & piquans, qui, portés dans le corps par la respiration ou par la digestion, y jeteroient le trouble & le désordre, décèlent leur qualité mal-faisante par la violence de leur impression sur les mamelons nerveux, qui sont le siège de l'odorat & du goût. Au contraire, une impression douce est attachée aux odeurs & aux saveurs qui sont de nature à entretenir dans nos fluides & dans nos organes un mouvement favorable.

Les remèdes que la Médecine emploie pour nous guérir, nous font éprouver souvent des sentimens désagréables : n'en soyons point surpris. La santé consiste dans une juste harmonie des sels, des souffres &

DES SENTIMENS. 101

des autres principes qui entrent dans la composition de nos fluides. Si l'un d'eux vient à dominer ou à s'affoiblir , on tombe malade ; & pour rétablir l'équilibre , on est souvent contraint de recourir à ce qui , pour un homme sain , seroit un poison lent. Mais il y a une sorte de remèdes universels présentés par les mains de la nature , lesquels sont nécessaires dans toutes les maladies , & suffisent presque pour les guérir ; ce sont la diète & les liqueurs capables de délayer le sang , de le rafraîchir & de le renouveler. A-t-on besoin de ces remèdes , le goût leur donne la préférence sur des alimens qui fatigueroient les organes de la digestion , & qui , pour prix de leur travail , ne leur offriroient que des sucès pernicioeux.

La loi qui décide de l'agrément des

impressions sur les organes des sens, s'étend aux organes de la respiration. Si le ressort de l'air, dont ils empruntent leur force, vient à s'affoiblir par des chaleurs brûlantes, ils tombent dans un état de langueur dont le sentiment nous avertit; & un air frais, en leur rendant leur première activité, s'annonce par une impression de plaisir.

On voit, par ces observations, qu'il y a deux espèces de sentimens agréables; les uns, tels que le plaisir de la danse ou de la chasse, semblent être aux ordres de la volonté, & nous paroissent éclore du sein même de nos facultés; ils conservent particulièrement le nom de plaisirs: les autres, qu'on appelle agrémens, sont formés par l'impression ou par l'idée des êtres qui nous sont étrangers.

L'âme semble alors sortir hors d'elle-même pour reconnoître les qualités favorables de ce qui s'offre à elle. Ces différentes sortes de sentimens sont également attachées à ce qui exerce nos organes sans les fatiguer.

CHAPITRE III.

*Il y a un agrément attaché à ce qui exerce
l'esprit sans le fatiguer.*

LE mouvement de l'esprit n'est pas moins nécessaire que celui du corps pour assurer notre existence. Les sens des animaux, plus parfaits que les nôtres, les éclairent suffisamment sur ce qui leur est contraire ou favorable : mais l'esprit nous est donné pour suppléer au défaut de nos sens ; & le plaisir s'offre à lui pour l'animer

dans ses démarches , & le préserver d'une inaction fatale. Le plaisir , père des jeux & des amusemens, l'est aussi des Sciences & des Arts; & si l'univers entier est forcé , par notre industrie , de payer tribut à nos besoins & à nos desirs , nous en avons l'obligation à la loi , qui rend agréable tout ce qui exerce l'esprit sans le fatiguer.

Il y a eu des hommes qui ont porté le titre de Philosophes , & qui ont cru que l'exercice de l'esprit n'étoit agréable que par la réputation qu'on en espiroit. Mais le sentiment intérieur ne nous apprend-il point tous les jours, qu'on se livre à la lecture & à la réflexion sans aucune vue sur l'avenir , & sans autre dessein que de remplir le moment présent ?

Le charme de cet exercice enlève

quelquefois l'âme au point qu'il semble l'avoir détachée du corps. Personne n'ignore ce que l'histoire rapporte d'Archimède & de quelques autres Géometres anciens & modernes. Si nous doutons de ces faits, reconnoissons-en du moins la possibilité par des spectacles à peu près semblables, qui s'offrent à nous tous les jours. A voir un joueur d'échecs concentré en lui-même, & insensible à tout ce qui frappe ses yeux & ses oreilles, ne le croiroit-on pas intimement occupé du soin de sa fortune ou du salut de l'Etat? Ce recueillement si profond a pour objet le plaisir d'exercer l'esprit par la position d'une pièce d'ivoire.

C'est de cet exercice de l'esprit que naît l'agrément des satires qui louent, des louanges qui blâment,

des pensées délicates qui développent avec précision un sentiment caché dans les replis du cœur ; enfin de toutes les expressions brillantes qui forment un sens juste, malgré l'incompatibilité apparente des termes.

Le style ne peut être trop clair quand on se propose d'instruire : mais ne veut-on que plaire ? on peut alors procurer à l'esprit l'avantage flatteur d'exercer sa pénétration. L'idée qu'on lui présente acquerra pour lui un nouveau mérite, si, semblable, en quelque sorte, à la Bergère de Virgile, elle se cache autant qu'il le faut, pour qu'on ait le plaisir de la trouver.

L'ordre, la symétrie & les proportions sont agréables par la facilité qu'elles donnent à l'esprit de saisir, & de retenir différentes parties d'un objet.

Un de nos Poètes a essayé de proscrire dans notre Poésie la symétrie des sons, & de la reléguer dans la classe des acrostiches & de tous les ouvrages frivoles, qui n'ont d'autre mérite que celui de la difficulté. Il n'a pas fait attention que les vers sont destinés à être chantés ou déclamés; ils passent de la bouche d'un Acteur ou d'un Musicien dans celle de tout un peuple, & il leur est essentiel d'être formés de façon à pouvoir se graver aisément dans la mémoire. La versification des Grecs & des Latins, par un ordre réglé de syllabes breves & longues, donnoit à la mémoire une prise suffisante. Mais dans notre langue la longueur presque égale de toutes nos syllabes, semble imposer aux Poètes l'obligation de faire usage de la rime.

Si, par les lois de la nature, le retour des mêmes sons étoit agréable dans notre Poésie, par quelle biffarrie, dit M. de la Motte, déplairoit-il presque toujours dans la Mufique ? C'eft que l'objet principal du Muficien eft de charmer par les sons, & il ne peut mieux y réuffir qu'en les variant : au-lieu que le Poète ne fe borne pas à flatter l'oreille de celui qui l'écoute ; il veut encore imprimer dans fa mémoire une fuite d'idées & d'expreflions ; il n'eft aucun de fes vers qu'il ne voulût y graver avec des traits ineffaçables : & dans la plupart des langues vivantes il emploie la rime comme le fecours le plus favorable pour l'exécution de fon deffein.

Cependant ne nous aveuglons pas affez en faveur de notre verfification,

pour disconvenir , que par l'uniformité continuelle de sa marche, elle ne soit fort inférieure à la versification des Grecs & des Latins.

L'imitation par les couleurs , par les sons , par les gestes , par le discours , a le même avantage que la symétrie : elle nous présente des objets que l'imagination saisit aisément par la comparaison que nous en faisons avec d'autres objets déjà connus.

Si nous en croyons Aristote , la représentation d'un objet n'a d'agrément pour nous , que parce que l'esprit , en observant la fidélité du portrait , acquiert une connoissance. Mais ne fait-il pas une acquisition de même espèce , quand il observe les défauts d'une représentation infidèle ? Tous les ouvrages des Peintres , des Poètes , des Déclamateurs ,

des Musiciens , quelque différence qu'il y eût dans l'exécution , feroient donc toujours une égale impression de plaisir.

L'imitation , suivant d'autres Philosophes , ne plaît qu'à la faveur des passions ; & il est certain qu'elle leur doit ses charmes les plus puissans : mais convenons aussi que l'objet le moins intéressant fait , sur la surface de l'âme , une légère impression de plaisir , s'il est fidèlement exprimé , & si entre l'original & le portrait il y a une exacte ressemblance. Dès qu'un tout a ses parties formées & assorties de façon que l'âme peut aisément s'en former l'idée ou la retenir , il est revêtu de quelque agrément.

Le contraste ne donne pas moins de prise à l'imagination que la ressem-

DES SENTIMENS. III

blance ; il rapproche des objets contraires , & fait sortir les traits de l'un par la comparaison avec ceux de l'autre. C'est ainsi que les anciens Sculpteurs , pour ajouter une nouvelle beauté à une Vénus ou à une Grâce , la renfermoient dans la statue creuse d'un Satyre ; & par un semblable artifice , Virgile , pour peindre plus vivement l'agitation du cœur de Didon , en place le tableau dans celui d'une nuit qui répandoit un calme profond sur tout le reste de la nature.

Mais si le contraste & la ressemblance ont un pareil avantage , pourra-t-on les employer indifféremment ? Non sans doute : le contraste s'emploie avec succès dans les Poèmes , dans les tableaux & dans les autres ouvrages dont les parties sont destinées à être vues successive-

ment ; au-lieu que dans ceux qui sont destinés à être aperçus d'un coup-d'œil ; tels qu'une façade de bâtiment , la symétrie doit régner entre les parties correspondantes : les yeux feroient blessés d'une différence dont l'esprit chercheroit inutilement la raison.

Il y a des rapports , autres que ceux d'égalité ou d'opposition , qui sont faciles à saisir ; les beaux Arts en font souvent un usage heureux. Ainsi , la hauteur des portiques dans les édifices réguliers est double de la largeur ; la hauteur de l'entablement est le quart de la hauteur de la colonne ; & c'en est le tiers qui fait la hauteur du piédestal. Tous les grands Architectes , parmi les diverses proportions qui pouvoient se concilier avec la destination de leurs ouvrages ,
ont

ont toujours choisi celles que l'esprit pouvoit saisir sans effort.

Il en est du Musicien comme de l'Architecte : des nombres faciles à comparer, expriment les accords qu'il met en œuvre; & les consonances les plus agréables sont celles qui présentent à l'âme des rapports qui l'exercent davantage sans la fatiguer.

Il y a des compositions hardies & savantes qui ne plaisent qu'à de profonds Musiciens : la finesse de leur goût leur fait mesurer sans peine, entre des dissonances, un rapport qui échappe à des oreilles moins exercées.

De tous les différens rapports, il n'en est point que l'esprit considère avec plus de plaisir, que la parfaite convenance des parties d'un ouvrage avec la fin qu'on s'y est proposée.

C'est le principal de tous les agrémens ; c'est celui qui influe & domine sur tous les autres , & les déclare ou beautés ou défauts , suivant qu'il se concilie avec eux.

Il y a eu à Athènes & à Rome des Orateurs qui donnoient à leur Prose une harmonie presque égale à celle de la Poésie. Cicéron , l'un des plus illustres d'entre eux , nous a instruits du principal moyen qu'ils employoient pour y réussir. Dans toute phrase , dont les différentes parties pour être prononcées aisément & avec grâce , doivent être détachées par le repos de la voix , ils étoient attentifs à les former de façon qu'elles pussent être comme liées ensemble dans la mémoire de l'Auditeur , soit par des rapports symétriques , soit par une sorte de gradation mesurée (1). Le

(1) *Cic. cap. 3 , de Orat. num. 103.*

discours est destiné à être aisément saisi & retenu par ceux qui nous écoutent; & il devient agréable dès que, sans affectation, il a la forme la mieux assortie à sa destination.

Ce n'est pas assez, pour de grands Artistes, de rapporter à la même fin toutes les différentes parties de leurs ouvrages; ils ont encore l'attention qu'il y ait une de ces parties qui soit centre de réunion pour les autres.

Les Architectes Goths aimoient à placer aux deux côtés du corps de leurs édifices, des masses énormes de pierres qui partageoient la vue & la tenoient indécise.

Bramante &, à son exemple, la plupart des Architectes modernes, mieux instruits que leurs prédécesseurs dans l'art de frapper agréablement les yeux, placent dans le milieu

de l'édifice une partie éminente qui offre à la vue un point fixe, d'où elle peut se porter aisément dans toute l'étendue de l'ouvrage.

Les grands Peintres ont la même attention ; ils groupent & disposent leurs figures de façon qu'il y en ait une d'elles qui domine sur les autres, & les tient, en quelque sorte, sous sa dépendance.

Les Poètes en usent de même dans l'ordonnance de leurs tableaux.

Les uns & les autres ne subordonnent pas seulement leurs différens personnages à un héros principal ; ils rapportent encore d'ordinaire à une seule action les événemens qu'ils nous offrent. Quoi de plus satisfaisant pour l'esprit que de saisir, comme d'un coup-d'œil, une multitude de faits liés ensemble par leur rapport

commun à une action importante ?

On peut fans doute renfermer dans un poème différentes fables, & y rassembler, comme dans une galerie, une suite de portraits. C'est ainsi qu'en ont usé Ovide, Stace & plusieurs autres Poètes. Mais bien des siècles avant eux, & la Poésie n'étant encore qu'au berceau, Homère s'étoit aperçu que ce seroit offrir à l'esprit un spectacle bien plus agréable, de réunir dans un même tableau une multitude d'Acteurs, & de les y faire tous concourir à une même action. Il forma sur cette idée le plan du Poème épique.

Eschyle, long-tems après, forma sur le Poème épique le plan de la Tragédie, par la représentation d'un événement développé dans toutes ses circonstances. Cet illustre rival

d'Homère sentit qu'un Poème dramatique auroit d'autant plus de charmes pour l'esprit, qu'une action principale en lieroit toutes les scènes, & les tiendrait comme enchaînées dans la mémoire.

A l'unité d'action, Eschyle ajouta l'unité de jour & de lieu : il est vrai que dans ses Euménides la scène passe de Delphes à Athènes ; mais dans ses autres pièces elle demeure toujours la même.

M. de la Motte a essayé d'affranchir les Poètes Dramatiques de la loi que sembloit leur imposer l'exemple d'Eschyle & des anciens. Ce fameux partisan des modernes s'est conduit dans l'empire des Lettres à peu près comme les Sectaires se sont conduits, il y a deux cens ans, dans l'Europe. S'il se fût contenté de déclarer

la guerre à la superstition, tous les honnêtes gens se fussent bientôt rangés de son parti. Il a, dans l'ardeur de son zèle, brisé des tableaux qui méritoient nos respects, a combattu des dogmes consacrés, & en a fait revivre de flétris. Novateur d'autant plus dangereux, que la raison semble quelquefois s'armer en sa faveur. Heureusement l'Eglise ni l'Etat n'ont rien à craindre de cette prétendue réforme, & il n'en doit sortir que des guerres innocentes, qui souvent valent mieux que la paix.

Il est certain, par la Théorie des sentimens, que dans les Poèmes dramatiques l'observation des trois unités ne doit point son mérite à une institution arbitraire, puisqu'il y a un agrément attaché à tout ce qui met l'esprit en état de se for-

mer un tableau distinct de l'objet qu'on lui présente.

Reconnoissons cependant que, les plaisirs du cœur étant fort au-dessus de ceux de l'esprit, si le seul mérite des trois unités étoit de rendre la représentation plus facile à saisir, on pourroit souvent sacrifier cet avantage à celui de la rendre plus intéressante, par la multitude & par la variété des événemens : mais voici quelque chose de plus.

On doit qualifier de défaut réel, dans un Poème dramatique, tout ce qui est de nature à diminuer l'intérêt qu'on y prend ; comme au contraire il y a un agrément réel attaché à tout ce qui fortifie le charme de l'illusion. Qu'un vieillard joue le rôle d'un jeune homme, lorsqu'un jeune homme jouera le rôle d'un vieillard ;

que les décorations soient champêtres, quoique la scène soit dans un Palais ; que les habillemens ne répondent point à la dignité des personnages : toutes ces discordances nous blesseront. Et il en est de même de l'inobservation des trois unités. Multipliez dans une pièce de Théâtre les actions principales ; faites couler plusieurs siècles dans l'espace de quelques heures ; transportez en un moment le spectateur d'une partie du monde dans l'autre ; toutes ces absurdités nous rappellent la fausseté du spectacle , & il en sort comme une voix qui nous avertit de ne point donner à un malheur feint des larmes véritables.



120 T H É O R I E
mer un tableau distinct de l'objet
qu'on lui présente.

Reconnoissons cependant que, les
plaisirs du cœur étant fort au-dessus
de ceux de l'esprit, si le seul mérite
des trois unités étoit de rendre la
représentation plus facile à saisir, on
pourroit souvent sacrifier cet avan-
tage à celui de la rendre plus inté-
ressante, par la multitude & par la
variété des événemens : mais voici
quelque chose de plus.

On doit qualifier de défaut réel,
dans un Poème dramatique, tout ce
qui est contraire à l'intérêt
qu'on a à dire, & à voir, & à faire
il y a tout ce qui n'est que l'illu-
ce de le rôle
fièvre, vieil
l'omn
cilla

que les décorations soient champêtres, quoique la scène soit dans un Palais ; que les habillemens ne répondent point à la dignité des personnages : toutes ces discordances nous blesseront. Et il en est de même de l'inobservation des trois unités. Multipliez dans une pièce de Théâtre les actions principales ; faites couler plusieurs siècles dans l'espace de quelques heures ; transportez en un moment le spectateur d'une partie du monde dans l'autre ; toutes ces absurdités nous rappellent la fausseté du spectacle , & il en sort comme une voix qui nous avertit de ne point donner à un malheur feint des larmes véritables.



point de spectacle plus charmant que la chute de quiconque leur paroïsoit heureux. Un bonheur étranger rendoit leur misère plus vive, & ils applaudissent à tout ce qui anéantit des points de vue qui leur étoient odieux.

Toutes ces sortes de plaisirs mal-faisans décèlent un malheur secret, dont ils ne font qu'adoucir ou suspendre le sentiment. Aussi tout homme, né envieux ou méchant, est-il naturellement triste.

Les mouvemens du cœur, autres que ceux de la crainte & de la haine sont agréables. Tout sentiment de tendresse, d'amitié, de reconnoissance, de générosité, de bienveillance est un sentiment de plaisir. Que les damnés sont malheureux ! disoit Sainte Catherine de Sienne ; ils ne

sont plus capables d'aimer : aussi tout homme né bienfaissant est-il naturellement gai.

Telle est la puissance de l'amour ; il donne des charmes au chagrin même. La mort vient-elle d'enlever à quelqu'un l'objet d'une vive amitié ? Ne faites point diversion à sa tristesse, si vous vous intéressez à ses plaisirs : il repousseroit un consolateur importun , en s'écriant avec un de nos Poètes :

Mon deuil me plaît , & doit toujours me plaire ;
Il me tient lieu de celui que je pleurs.

L'âme alors se représente vivement la personne qu'elle a aimée ; elle la voit , elle en jouit ; & cette jouissance imaginaire devient un plaisir réel : l'amour-propre se joint à la tendresse pour rendre cette douleur précieuse ; on aime à se rappé-

ler tous les sentimens qui ont flatté,
& l'on s'applaudit d'avoir pu les
mériter:

Écoutez Montagne (1) qui nous
rend compte de l'affliction qu'il res-
sentoit à la mort de son intime ami
La-Boëtie : « Je fais, dit-il, par une
» trop certaine expérience, qu'il
» n'est aucune si douce consolation
» en la perte de nos amis, que le sou-
» venir d'avoir eu avec eux une par-
» faite communication. O mon ami !
» n'est-ce pas un pieux & charmant
» office de ma vie, de faire à jamais
» vos obsèques ; & est-il aucune jouis-
» sance qui vaille cette privation ».

Cicéron (2) observe qu'une dou-
ceur secrète tempéroit de même la
tristesse de Lélius à la mort de Sci-
pion.

(1) *Essais*, liv. 2, chap. 8.

(2) *In Lal.*

Il y a eu de pieux visionnaires qui ont essayé, par une abstraction de l'esprit, de désirer la durée de leur amour pour Dieu, & l'anéantissement du plaisir qu'ils sentoient à l'aimer. Mais retrancher l'idée du plaisir de celle de l'amour, c'est retrancher de l'idée du cercle celle de la rondeur. L'amour est parfaitement désintéressé lorsqu'on ne veut en recueillir d'autre fruit que celui d'aimer. Le désintéressement du Chrétien doit aller jusques-là, & ne peut pas aller plus loin. •

S'il y a eu des Théologiens qui ont cru l'âme capable d'un désintéressement total à l'égard du plaisir, il y a eu en revanche des Philosophes qui l'ont crue incapable de tout autre mouvement, que de ceux qui naissent de la vue d'un intérêt personnel.

Mais transportons-nous un moment sur nos théâtres. Les spectacles mêmes , où l'on essaie souvent de corrompre le cœur , nous apprendrons qu'il est fait pour la vertu. Que de pleurs sur des Héros malheureux ! avec quelle joie les arracherions-nous à l'infortune qui les poursuit ! Leur sommes-nous donc attachés par les liens du sang ou de l'amitié ? Non certainement ; mais ce sont des hommes qui nous paroissent vertueux , & nous portons en nous mêmes un germe de bienveillance toujours prêt à se développer en faveur de l'humanité & de la vertu , dès qu'une passion contraire n'y met point obstacle. L'histoire nous a conservé le souvenir d'un Tyran d'une Ville Grecque , qui , à la représentation de l'Hécube d'Euripide ,

ripide, sortit à la fin du premier acte, honteux d'être malgré lui tout en pleurs, & d'avoir pour les mânes des Troyens une sensibilité qu'il n'avoit pas pour ses compatriotes. Cruel par intérêt & humain par penchant, il payoit sur le théâtre à d'illustres malheureux de qui il n'avoit rien à craindre, le tribut de bienveillance qui leur étoit dû.

Puisque les mouvemens de l'âme sont agréables, quand la bienveillance y domine, & qu'ils ne sont douloureux que quand c'est la haine; les anciens n'ont dû regarder comme des Tragédies défectueuses, que celles où le malheur des hommes vertueux excite en nous de l'indignation, & non pas celles où notre inquiétude sur leur sort croissant jusqu'à la catastrophe, fait enfin

place à la joie de les voir heureux.

Convenons cependant avec Aristote & ses Commentateurs , que l'intérêt de notre conservation demandant qu'on soit plus sensible à la douleur qu'au plaisir , l'âme s'intéresse bien plus profondément à l'infortune d'un Héros vertueux qu'à sa prospérité. Son bonheur auroit fait notre joie , & , par le pouvoir enchanteur de la Tragédie , ses malheurs nous pénètrent d'une affliction plus délicate que cette joie même , parce qu'ils exercent plus vivement notre bienveillance , dont le charme secret est assez puissant pour changer la douleur même en plaisir , & rendre les larmes plus agréables que le rire.

Mais par quel prodige pouvons-nous être agréablement frappés sur

le théâtre de ce qui nous auroit pénétrés d'horreur, si nous en avions été les témoins ?

C'est la différente position de l'objet qui fait la différence de ces impressions. Plus les malheurs d'autrui sont à portée de se répandre sur nous, plus la crainte nous les rend personnels. Mais ceux que la Tragédie étale à nos yeux se montrent à nous dans un lointain, d'où, sans inquiéter l'amour que nous nous portons à nous-mêmes, ils intéressent celui que nous portons à tous les hommes vertueux.

L'amour conserve des charmes jusques dans l'indigence qui accompagne le désir. On jouit toujours de ce qu'on espère, & l'on ne jouit pas toujours de ce qu'on possède. Il est plus doux de se porter par ses desirs

vers le moindre objet, que de posséder les plus grands biens dans l'inaction du cœur.

L'espérance donne de l'agrément à la nouveauté des biens qui s'offrent à nous : avides de plaisirs, nous nous flattons d'en recevoir de tous les objets inconnus qui semblent nous en promettre.

La vérité doit à cet espoir secret une partie de son éclat : elle a souvent l'avantage de flatter, ou l'esprit par le succès d'une recherche difficile, ou le cœur par les biens qu'elle lui promet. Mais d'ordinaire son principal attrait s'efface, dès qu'elle nous est connue : ce qui nous invitoit à en faire l'acquisition, s'évanouit quand elle est acquise : son utilité réelle fait alors tout son mérite.

La nouveauté n'a plus les même

attraits pour les vieillards : ils ont appris à se défier des promesses qu'elle leur fait.

L'agrément de la variété tient à celui de la nouveauté. Dans une multitude d'objets différens qui se présentent à nous , il y en a toujours qui nous offrent quelque chose de nouveau.

Tel est le mérite de la variété : elle a souvent la préférence sur l'ordre & sur les proportions : ne fait-elle pas tous les jours quitter les jardins les plus réguliers , pour se promener dans les campagnes ?

Quelque agréable qu'elle soit , elle ne suffit pas pour donner aux ouvrages de l'art toute la perfection dont ils sont susceptibles , & que par conséquent des goûts délicats sont en droit d'exiger. Les Architectes Goths

partageoient leurs édifices en quantité de différentes portions: une multitude de petites statues chargeoit la façade de leurs plus beaux bâtimens. Cette manière parut mesquine aux grands Artistes du seizième siècle, comme Castelvetro nous apprend qu'il l'avoit ouï-dire à Michel-Ange; & ils rappelèrent dans les beaux arts cette grandeur qui brille dans les monumens des Grecs & des Romains.

Observons néanmoins avec l'Auteur des Réflexions sur la Peinture & sur la Poésie, qu'il y a des sujets qui semblent demander à être peints en petit. Cet Ecrivain célèbre ne croit pas qu'on puisse en marquer la raison. Mais il me semble que c'est le caractère des personnages qui en décide. Une taille majestueuse feroit mal à un Acteur grotesque. Quoi

qu'il en soit, si un ouvrage de l'art ne fait point sur les sens ou sur l'imagination une impression grande, forte & distincte, il n'excitera jamais dans l'âme des sentimens vifs, profonds & durables; & c'est à cette espèce de sentimens que la Poésie, l'Eloquence, la Peinture, la Musique, tous les beaux Arts doivent leurs charmes les plus puissans. En vain de grands Artistes flatteront-ils nos yeux ou nos oreilles par l'imitation la plus parfaite: s'ils ne nous présentent point d'objet intéressant, nous ne rendrons à toute leur industrie que le foible hommage d'une admiration momentanée, & nous leur reprocherons de n'avoir pas employé leurs talens à faire naître des sentimens dans le cœur, source unique des vrais plaisirs.

CHAPITRE V.

*De la beauté du corps , de l'esprit
& de l'âme.*

LA nature ne s'est pas bornée à nous éclairer par le sentiment sur ce qui se passe en nous mêmes. Il y a des qualités d'autrui qui forment pour nous un spectacle agréable ou affligeant, suivant qu'elles sont favorables ou contraires à l'existence de ceux qui les possèdent.

On ne peut, sans une secrète horreur, envisager dans les autres hommes des membres déchirés, des excrescences incommodes, des couleurs cadavéreuses : au contraire, une heureuse température dans le sang s'annonce par l'agrément des

couleurs ; & les organes , qui , sans avoir rien d'inutile , ont précisément tout ce qu'il faut pour exécuter parfaitement leurs fonctions , se caractérisent par l'agrément des traits.

Quelques parties du corps , telles que le front , sont susceptibles de diverses formes qui ne les rendent point incapables de remplir leur destination. La beauté en est alors arbitraire. C'est ainsi qu'en Egypte & en Syrie , une prévention favorable embellissoit des traits qui n'avoient d'autre mérite , que de donner quelque ressemblance avec Alexandre & Cléopâtre.

La beauté se différencie suivant les différentes places que la nature nous a assignées : elle brille dans l'Hercule Farnese de même que dans la Vénus de Médicis : elle se

montre jusques sur le front austère & dans les rides du Moïse de Michel-Ange. Il y a pour chaque âge & pour chaque sexe, une sorte de fleur attachée à toute conformation favorable.

Certains climats sont stériles en beautés régulières : on y place l'idée du beau, non sur ce qui l'est réellement, mais sur ce qui est le moins laid.

Les qualités de l'esprit fournissent un spectacle encore plus agréable que celles de la figure. Il n'y a que l'envie ou la haine qui puissent rendre insensible au plaisir d'apercevoir en autrui cette pénétration vive, qui, au premier coup-d'œil, saisit le vrai ; ou cette imagination heureuse, qui en fait des peintures si intéressantes.

Les grâces sont plus belles que la beauté du corps , parce qu'elles sont comme un voile transparent , à travers lequel l'esprit se montre : elles sont attachées au juste rapport des attitudes , des gestes , des mouvemens , des expressions , des pensées , avec la fin qu'on s'y propose ; & elles y jettent d'autant plus d'agrément , que les moyens les plus convenables paroissent avoir été saisis avec plus de facilité.

La beauté de l'esprit , quelque brillante qu'elle soit , est effacée par la beauté de l'âme ; & les faillies les plus ingénieuses n'ont point l'éclat des traits qui peignent vivement une âme courageuse , désintéressée , bienfaisante. Les échos de nos Théâtres applaudiront toujours à la magnanimité du Grand-Prêtre qui *crains*

Dieu, & n'a point d'autre crainte ; & le genre-humain applaudira dans tous les siècles au regret qu'avoit Titus d'avoir perdu le temps qu'il n'avoit point employé à faire des heureux.

Ces traits de l'âme nous inspirent quelquefois une vive passion pour des morts. Pourquoi Plutarque, dans ses parallèles, a-t-il, sur des Histo-riens supérieurs à lui, l'avantage de se faire telire, de façon qu'on croit toujours le lire pour la première fois ? C'est qu'il y fait en quelque sorte l'histoire de la noblesse des sentimens.

Des hommes célèbres par la con-noissance du cœur humain, paroissent avoir cru que le charme qu'avoit pour nous la beauté de l'âme, n'étoit que la joie secrète qu'avoit l'amour-propre d'envisager en autrui des

qualités favorables à ses intérêts particuliers. Mais un traître est infâme, même aux yeux de la nation qu'il sauve par sa perfidie. Un dissipateur est ridicule, même aux yeux de celui qu'il enrichit par sa ruine. Au contraire, un inconnu, un mort nous frappent agréablement par une action vertueuse, dont nous sommes sûrs de ne pouvoir jamais recueillir aucun fruit ; & il n'est pas même impossible que dans un ennemi la grandeur de courage ne nous charme en même tems qu'elle nous intimide.

Il en est de la beauté de l'âme comme de celle du corps : elle caractérise des qualités qui sont de nature à maintenir l'existence de ceux qui les possèdent. Quoi de plus favorable, dans l'état de foiblesse où nous sommes, que de mettre, par

notre bienveillance, les autres hommes dans nos intérêts, de pouvoir conserver toute sa présence d'esprit dans les plus grands périls, & de trouver dans le sein de ses propres facultés une richesse & une grandeur indépendante de la fortune !

Mais s'il est vrai que la beauté du corps, de l'esprit & de l'âme désigne des qualités avantageuses à ceux qui les possèdent, pourquoi ces qualités vont-elles porter le plaisir dans une âme à qui elles sont entièrement étrangères ?

Admironz ici la sagesse & la bonté de notre Auteur.

Si nous jetons les yeux sur la foiblesse de l'homme dans l'enfance, dans les infirmités, dans la solitude, dans la vieillesse ; sur ses talens pour les Arts & pour les Sciences ; sur

son goût pour l'estime, la louange, l'amitié, la compagnie: nous reconnoîtrons bientôt qu'il est né pour vivre en société, & que des nœuds secrets l'attachent intimement à ceux qui l'environnent. Or, dans cette situation, rien n'étoit plus important pour nous, que de discerner d'un coup-d'œil ceux dont le commerce peut nous être pernicieux ou utile. Apercevons-nous des couleurs cadavéreuses, des travers dans l'esprit, de la noirceur dans l'âme? Ces qualités, funestes à celui qui les a, & dangereuses pour ceux qui l'approchent, nous frappent par leur difformité; & c'est comme un cri de la nature qui nous avertit de nous précautionner contre un ennemi qui nous menace. Au contraire, une

heureuse conformation des organes, la finesse de l'esprit, la beauté de l'âme, en contribuant au bonheur de celui qui les possède, peuvent en même tems contribuer au bonheur de ceux qui sont en commerce avec lui. Des traits brillans embellissent à nos yeux ces qualités étrangères, & nous annoncent qu'elles peuvent nous être favorables, suivant les différentes circonstances où nous nous trouverons; & c'est apparemment cette attention bienfaisante de la nature qui a occasionné la méprise de ceux qui, au-lieu de reconnoître le doigt de Dieu dans la beauté de l'âme, ont cru qu'elle avoit sa source dans les réflexions de l'amour-propre sur ce qui pouvoit lui être avantageux; comme si la vive impression qu'elle

qu'elle fait sur nous , ne devoit pas toutes nos observations.

La beauté des mœurs, cette fleur précieuse de l'humanité, n'est autre chose que la beauté de l'âme , marquée par la conduite de la vie. Si, dans les ouvrages de l'art, le rapport des moyens à une fin suffit pour les embellir, quel spectacle plus agréable que le rapport de toutes les actions d'un homme vertueux, à une fin qui soit assortie à ses talens, à son état, au bonheur de ce qui l'environne, & par conséquent au sien propre ! Au contraire, quelle difformité plus choquante, que d'immoler à l'intérêt, l'amitié ou la justice ; que de se dégrader par les objets qu'on recherche, de se livrer aveuglément aux conseils d'une

présomption téméraire, ou de changer continuellement de principes !

Tournant au moindre vent , tombant au moindre choc ,

Aujourd'hui dans un casque & demain dans un froc.

Diotime , si célèbre par les éloges de Socrate , avoit donc grande raison de l'exhorter à n'envifager les beautés de la nature & de l'art (1) que comme des degrés qui l'élevassent à une beauté supérieure. Epurons , étendons & perfectionnons notre goût pour le beau : la sagesse en est une branche. C'est être vertueux que de rendre à la beauté des mœurs l'hommage d'amour & de respect qui lui est dû.

C'est la beauté de l'âme & celle de l'esprit qui forment , par leur réu-

(1) Plat. in *Sympos.*

nion, cette qualité si précieuse & si rare, qu'on ne désigne qu'imparfaitement par le terme d'*urbanité*, & qui brille avec tant d'éclat dans la plupart des ouvrages de Platon & de Cicéron : politesse noble qui fait approuver sans fadeur, louer sans jalousie, railler sans aigreur; qui fait les ridicules avec plus de gaieté que de malice; qui jette de l'agrément sur les choses les plus sérieuses, soit par le sel de l'ironie, soit par la finesse de l'expression; qui passe légèrement du grave à l'enjoué, fait se faire entendre en se faisant deviner, montre de l'esprit sans en chercher, & donne à des sentimens vertueux le ton & les couleurs d'une joie douce.

L'air du visage & de la personne rassemble quelquefois sous un même

point de vue toutes les différentes espèces de beautés. C'est un assortiment de la figure avec les mouvemens, qui caractérise les qualités du tempérament, de l'esprit & de l'âme.

L'heureuse conformation des organes s'annonce par un air de force ; celles des fluides , par un air de vivacité : un air fin est comme l'étincelle de l'esprit ; un air doux promet des égards flatteurs ; un air noble marque l'élévation des sentimens ; un air tendre semble être le garant d'un retour d'amitié.

Tous ces différens airs sont agréables, non-seulement par les qualités qu'ils expriment, mais encore par les sentimens qu'ils font naître dans celui qui les aperçoit ; & ils le font plus ou moins , suivant leurs rap-

DES SENTIMENS. 149
ports secrets avec nos dispositions particulières.

Les animaux qui nous frappent par leur beauté, la doivent sur-tout à l'éclat de leur couleur, aux grâces qu'ils nous paroissent avoir dans leurs mouvemens, & aux sentimens qu'ils nous semblent exprimer par leur air.

CHAPITRE VI.

De l'agrément attaché aux biens honnêtes, c'est-à-dire, à ceux qui nous prouvent notre perfection.

JUSQU'ICI j'ai considéré les objets qui sont agréables par eux-mêmes : il y en a d'autres qui ne le sont que par leur rapport avec ces premiers objets. Telle est la perfection.

De tous les biens qui nous flattent

par les promesses qu'ils nous font ; la perfection est le plus précieux. Elle est comme le gage du bonheur. Un charme secret accompagne tout ce qui nous persuade que nous la possédons. Mais cette idée si intéressante , nous la composons à notre gré des divers matériaux que nous fournissent l'éducation , le tempérament , la société , nos propres réflexions ; nous la formons d'ordinaire , d'un assemblage de qualités qui nous sont étrangères , & que le caprice de la fortune nous donne & nous enlève : erreur grossière dont la raison triomphe aisément , & qui triomphe presque toujours de l'homme le plus raisonnable !

Le principal objet de la Philosophie morale est d'éclaircir nos idées sur ce point.

Confucius & Zénon ont établi la perfection dans un usage de nos facultés convenable à la nature de notre être. Nous sommes nés intelligens, nous sommes destinés à vivre en société ; nous sommes donc parfaits , quand la vérité regne sur nos jugemens , & l'équité sur nos actions.

Pythagore , Socrate , & dans toutes les religions, les Théologiens ont jugé que la perfection de l'homme, de même que celle de tous les ouvrages des êtres intelligens , dépendoit du rapport de ses facultés aux intentions de son auteur.

Enfin , suivant Epicure , l'homme est parfait , quand sa façon de penser & d'agir est de nature à le conduire par la voie la plus courte & la plus sûre vers la fin qu'il se propose ; c'est-à-dire , vers sa félicité.

Ces trois différentes façons d'envisager la perfection , rentrent l'une dans l'autre , & doivent se réunir.

La perfection consiste dans la possession des qualités du corps , de l'esprit & de l'âme , lesquelles nous mettent à portée de nous procurer un solide bonheur , en conformité des intentions de notre Auteur , gravées dans la nature de notre être.

Nous sommes d'autant plus parfaits , que le corps a moins de principes de maladie , & qu'il est plus capable d'exécuter les mouvemens qui lui sont ordonnés ; que l'esprit a moins de principes d'erreur , & plus de facilité à saisir & à exposer le vrai ; enfin que l'âme a dans la nature de ses goûts moins de principes de regrets , de chagrin , d'inquiétude , & qu'elle est plus disposée à

réglèr toutes les volontés par des jugemens clairs & certains , qui aient pour objet un bonheur solide & durable.

Mais ce bonheur solide & durable, ne le bornons point à un petit nombre d'années. Le sentiment intérieur doit convaincre tout être pensant qu'il est indivisible , & par conséquent immortel. La perspective d'une félicité à venir doit donc toujours être pour nous la partie la plus intéressante de notre bonheur présent.

C'est d'une idée de perfection que l'amitié emprunte ses charmes. Epicure & d'autres Philosophes ont cru qu'elle avoit sa source dans l'impuissance où nous sommes de nous procurer, sans l'entremise d'autrui, les biens nécessaires à la vie. Mais s'il y a une liaison qui n'est qu'un trafic

d'intérêts, il en est une autre dont l'objet est plus noble : on y envisage moins des secours étrangers que des preuves de perfection. Les bienfaits de Claude, disoit Passiénus, me sont plus précieux que son amitié ; mais l'amitié d'Auguste m'étoit bien plus précieuse que ses bienfaits (1).

Le charme de la grandeur n'est pas, comme paroît l'avoir cru M. Pascal, d'empêcher les grands de penser à eux. C'est plutôt que tout ce qui les environne travaille continuellement à embellir l'idée qu'ils ont de leurs personnes.

La plupart des vices ne parviennent à nous dégrader, que parce qu'ils nous flattent. Nous nous bornons à recevoir d'une perfection apparente cette satisfaction intérieure,

(1) Senec. lib. 10, de Benef.

qui devoit être le fruit privilégié d'une perfection réelle. Frivoles que nous sommes, un fantôme suffit pour faire sur nous l'impression la plus vive : tout ce qui peut se couvrir d'une apparence de force, d'habileté ou de bonté, peut se montrer à nous avec des charmes enchanteurs.

C'est cette perfection chimérique qui donne du prix à la vengeance. Aristote a justifié par différens faits, que lorsqu'on est également animé contre plusieurs de ses ennemis, une vengeance éclatante prise de l'un d'eux, affoiblit le ressentiment contre les autres. On a signalé sa puissance, & l'on est moins ardent à en rechercher une seconde preuve.

Mais l'orgueil, pour nous flatter, n'a pas besoin d'étaler à nos yeux un appareil brillant de nos perfections.

Tout ce qui abaisse les autres hommes, nous élève, par la comparaison que nous faisons de leur état avec le nôtre : leurs fautes ou leurs disgrâces deviennent pour nous des objets de plaifanterie, à moins qu'elles ne soient des objets de compassion. La nature nous attendrit sur les maux d'autrui, lorsqu'ils nous paroissent considérables. Mais font-ils légers ? Nous aimons à jouir de cette sorte de supériorité que nous donne l'avantage de nous en croire exempts.

Ce seroit fans doute bannir l'enjouement de la société, que de proscrire cette raillerie innocente, qui exerce avec gaieté, sur de légers défauts, une justice qui semble leur être due. Mais malheur à ceux qui aiment à s'appesantir sur les imperfections d'autrui. Ce penchant malin

décèle une misère réelle. Est-ce être riche que de l'être par l'indigence d'autrui?

Il en est de notre perfection comme de tout ce qui est susceptible de preuve : elle se prouve à nous , non-seulement par la voix du sentiment , mais encore par celle de l'autorité.

Indépendamment de tout motif d'intérêt , nous souhaitons l'approbation de ceux avec qui nous vivons. A peine l'amour-propre ose-t-il s'approuver lui-même , quand un suffrage étranger ne se joint pas au sien. Cette ardeur pour l'estime est naturellement proportionnée à l'étendue des talens ; & une grande élévation dans l'esprit & dans le cœur , porte à rechercher des témoignages de son excellence dans le jugement des

hommes de tous les lieux & de tous les siècles. Il est vrai qu'on peut dire du sage, s'il est quelqu'un qui mérite ce nom, ce que le plus ancien des Tragiques a dit d'un de ses héros : *Content d'être estimable, il n'aspire point à le paroître* (1); mais il ne se guérit du désir de la gloire, qu'en le portant bien plus loin que le reste des hommes : il veut être approuvé de Dieu même.

Non-seulement l'estime nous flatte par l'idée favorable qu'elle nous donne de nos qualités personnelles, mais encore parce qu'elle nous persuade que les autres envisagent notre félicité comme faisant partie de la leur. Nous sommes dans une si grande dépendance les uns des autres, qu'il n'est aucun homme qui

(1) Eschyle d'Amphiaraus.

ne puisse troubler notre bonheur, & qu'il en est toujours plusieurs à portée de le procurer ou de l'augmenter. Quoi de plus heureux, dans cet état de foiblesse, que d'apercevoir autour de nous une inclination générale à favoriser nos desirs ?

Mais si l'estime d'autrui n'a d'attraits pour nous, que par le bonheur qu'elle nous promet, comment peut-on la rechercher par le sacrifice de sa propre vie ? L'histoire a immortalisé des Grecs, des Romains, des Chinois, qui se sont dévoués à une mort certaine, sans qu'ils paroissent en avoir eu d'autre motif, que d'échanger leur vie contre les louanges de la postérité. Par quel prodige, des hommes, qui n'ont connu d'autre vie que la présente, ont-ils pu consentir à cesser d'être, pour être heureux ?

Le principe de cet héroïsme, suivant Cicéron, est toujours une espérance secrète de jouir de sa réputation, dans le sein même du tombeau. Un sentiment confus de notre immortalité agit sur ceux mêmes qui n'ont pas de ce dogme une idée bien distincte. Mais il y a quelque chose de plus : il ne seroit pas impossible que ces hommes célèbres aient été plus heureux par leur mort qu'ils ne l'eussent été par leur vie. Admirés de leurs amis & de leurs compatriotes, persuadés qu'ils le seroient de leurs ennemis mêmes, de leur postérité, de tout le genre-humain, cette épaisse nuée de tant d'admirateurs a pu, pour des imaginations vives, former un spectacle, dont le charme, quoique de peu de durée, leur parut d'un plus grand prix

prix qu'une plus longue suite de sentimens agréables , mêlés d'amertume & d'ennui.

Les qualités qui nous distinguent des autres hommes ne sont pas les seules qui nous flattent ; tout ce qui nous prouve la perfection de notre espèce , fait sur nous une impression de plaisir.

La grandeur & la variété des objets , le sublime dans la pensée & dans les sentimens , paroissent devoir la plus grande partie de leurs charmes à la preuve qu'ils nous fournissent de la grandeur de l'esprit. Et si la représentation d'un objet nous plaît davantage dans un tableau que dans une eau tranquille , c'est apparemment que l'image représentée dans l'eau ne flatte que nos yeux ; au lieu que l'art du Peintre ou du

Sculpteur , en animant la toile ou le marbre , enorgueillit encore notre amour-propre , par une réflexion qui souvent doit bien l'humilier. Que fait un homme dont un autre homme ne soit capable ?

CHAPITRE VII.

Des modifications du cerveau qui précèdent ou accompagnent les sentimens agréables.

JE n'ai jusqu'ici recherché la source du plaisir que dans l'âme ou dans les organes du sentiment. A leurs différentes modifications , il en répond toujours dans le cerveau de parallèles & de proportionnées , dont les vestiges se conservent par la mémoire. Nous seroit-il possible d'en

percer le mystère ? C'est ici principalement où il semble que la nature s'est couverte d'un voile que jamais les mortels ne pourront lever. Mais si nous ne devons pas nous livrer à l'espérance de voir , ne renonçons pas du moins au plaisir de deviner : qu'au défaut de l'expérience , l'art de conjecturer nous prête son flambeau.

On ne peut observer la nature sans apercevoir qu'une simplicité féconde fait le caractère de ses lois. Nous pouvons donc juger de l'impression qui se fait sur le cerveau, par celle qui se fait sur les organes des sens , qui en sont comme des extensions & des branches. Un objet qui est agréable, exerce donc les fibres du cerveau, sans les affoiblir ou les épuiser : ce qui est douloureux

les blesse ; & ce qui est ennuyeux les laisse dans l'inaction.

Ce n'est pas seulement le degré du mouvement dans les fibres du cerveau qui y fait éclore le plaisir ; c'est principalement le rapport qu'ont entre eux les différens mouvemens qui y sont imprimés. La Théorie de la Musique, en nous apprenant que les accords les plus agréables sont ceux où les vibrations qui les forment, se réunissent plus souvent, a déterminé de grands Physiciens à croire que les couleurs, les odeurs & les saveurs dont le mélange étoit agréable, excitoient aussi dans les organes de la vue, de l'odorat & du goût, des vibrations qui s'accordent & s'entretiennent. Ne sommes nous donc pas de même autorisés à conjecturer que la sy-

métrie , la rime , les proportions , l'imitation , le juste rapport des moyens à une fin & à un objet principal , enfin la plupart des agrémens qui brillent dans les ouvrages de la nature & de l'art , font auffi fur les fibres du cerveau , des impressions agréables , parce qu'ils y excitent des mouvemens liés qui se prêtent un mutuel secours.

Mais pourquoi les qualités qui forment la beauté du corps , de l'esprit & de l'âme nous frappent - elles si agréablement , lors même que nous n'apercevons pas les rapports secrets d'utilité qui en font le mérite réel ? Ces agrémens ont leur source dans l'attention qu'a eue l'Auteur de la nature , de former les hommes de façon que , malgré l'amour-propre qui les divise , ils font tous membres

d'un même corps. Leurs biens & leurs maux leur sont communs , quand des dispositions particulières n'y mettent point obstacle. Une personne délicate ne peut apercevoir en autrui un membre déchiré, sans ressentir dans la même partie du corps le contre-coup de la blessure ; & si, dans un homme robuste, cette impression est moins sensible, elle n'en est pas moins réelle.

Les sentimens affligeans ne sont pas les seuls qui se répandent comme par une espèce de contagion : il suffit d'avoir de la gaieté dans l'esprit, pour la communiquer à ceux qui nous approchent.

Il paroît donc que les précieuses qualités qui forment la beauté du corps , de l'esprit & de l'âme, font sur le spectateur une impression

agréable , parce qu'elles font naître dans son cerveau un mouvement qui tend à les lui communiquer , & qui y réussiroit , si des dispositions particulières ne s'y opposoient pas. :

On a dit de la Géométrie , qu'elle avoit présidé à la construction des cieux : on peut dire de l'harmonie , qu'elle a présidé à la construction de nos cerveaux. Quel tressaillement , quel frissonnement n'excitent pas certains airs ! Quelle ardeur la Musique n'inspire - t - elle pas pour la danse ! Quels miracles n'opère-t-elle pas dans la guérison subite de certaines maladies ! Ce jeu des fibres du cerveau qui s'affortit si aisément avec celui des cordes d'un instrument , ne nous annonce-t-il point que nos cerveaux sont en effet des instrumens à cordes, composés d'une

multitude de fibres nerveuses différemment tendues, & susceptibles d'une infinité de vibrations différentes ? Ils se communiquent leurs mouvemens par l'entremise des yeux & des oreilles ; & ils s'en communiquent d'autant plus, qu'il se trouve entre eux plus de cordes dont les mouvemens conspirent ensemble , ou que les cordes des uns ont plus de force pour ébranler celles des autres.

Il y a des âmes qui , au premier coup d'œil , s'attirent l'une l'autre plus fortement que l'aiman n'attire le fer ; & rien n'égale la facilité qu'ont ceux qui s'aiment , de transmettre leurs idées : leurs cerveaux sont montés à l'unisson.

Il est d'autres hommes à qui la nature semble avoir donné une sorte

de souveraineté sur leurs sembla-
bles : ils réduisent quelquefois à
l'esclavage les courages les plus fiers
& les Rois les plus puissans. On de-
mandoit à la Maréchale d'Ancre ,
accusée de magie , par quel charme
elle exerçoit tant d'empire sur les
esprits : Je n'en ai jamais employé
d'autre , répondit-elle à ses Juges ,
que l'ascendant des âmes fortes sur
les autres âmes. C'est par la force de
ce charme que Mahomet & Cromwel
ont bouleversé à leur gré , l'un l'A-
rabie , l'autre l'Angleterre. L'histoire
nous apprend que quiconque vivoit
avec eux , étoit bientôt pénétré de
tous leurs sentimens ; les fibres de
leur cerveau , susceptibles de l'é-
branlement le plus vif , en exci-
toient aisément un pareil dans le
cerveau de ceux qui les appro-
choient.

Mais par quelle mécanique les vibrations des fibres du cerveau peuvent-elles passer dans un cerveau étranger ? L'hypothèse ingénieuse de Mr. de Mairan sur la transmission des sons, jette quelque jour sur ce mystère. Le son parvient jusqu'à nous, parce qu'il y a des fibres du corps sonore, des parcelles de l'air, des fibres de l'oreille, & enfin des fibres du cerveau, qui forment comme une chaîne continue de cordes qui se communiquent leurs mouvemens. Et il y a aussi lieu de croire que quand l'état de notre âme se marque à des yeux étrangers par les mouvemens du corps, par les couleurs du visage, par la disposition de l'œil, il se forme, depuis notre cerveau jusqu'à celui du spectateur, une chaîne de cordes à l'unisson, qui

portent à l'un les vibrations des fibres de l'autre.

Un rapport secret avec les dispositions de notre cerveau, donne naissance à la sympathie & à tous les goûts bizarres, qui nous font trouver dans certains objets, des agrémens particuliers, invisibles au reste des hommes. Ce qui nous plaît davantage n'est pas toujours ce qui mérite davantage de plaire. Est-on livré à une profonde mélancolie ? on n'aime que des lieux sombres dont l'approche fait expirer la joie. Il n'est rien qui fasse sur nous une impression plus agréable, que ce qui excite dans les fibres du cerveau, des vibrations qui entretiennent dans l'âme les sentimens où elle se complaît.

Un enfant nouvellement né semble devoir être le rebut de tout l'u-

nivers ; c'est néanmoins de tous les objets le plus charmant pour ceux de qui il tient la naissance. Mais cet agrément singulier n'est point attaché à sa personne. Ce n'est guères que dans les Poèmes ou dans les Romans, que se montre le discernement de l'instinct paternel : la mère la plus tendre pourroit embrasser comme son fils celui qu'on auroit substitué à la place du sien. Il paroît donc que c'est dans le cerveau des pères & des mères qu'est la source de leur tendresse : il est disposé de façon qu'ils ne peuvent envisager qu'avec un extrême plaisir un fruit de leur amour ; formé de leur propre substance , qui sera pour eux un sujet affectionné que la nature soumet à leurs lois , qui leur rendra , dans leurs infirmités & dans leur vieil-

leffe , les secours qu'ils lui auront donnés dans l'enfance , & qui fera l'héritier de leurs noms , de leurs biens , de leurs idées & de leurs affections.

Il faudroit présentement , pour achever cette légère esquisse de la Physique des sentimens , indiquer dans le cerveau la portion principale , siège du plaisir & de la douleur , qui reçoit l'empreinte des objets voisins , & qui agit en conséquence sur nos organes : ce doit être une partie solide , puisqu'il s'y grave des caractères que le cours de plusieurs années n'efface point. Cette membrane nerveuse doit embrasser & toucher les extrémités de chaque nerf du sentiment , pour en recevoir toutes les différentes impressions ; elle doit dominer sur l'origine de

chaque nerf du mouvement, afin de pouvoir lui imprimer des mouvemens assortis aux vibrations qu'elle ressent. Il semble que ces différens caractères se rassemblent tous dans la membrane que les Anatomistes appellent *pie-mere*, & qui, suivant l'expression de M. Vinslou, enveloppe toute la masse du cerveau, y est fort adhérente, & produit, par quantité de replis & de duplicatures particulières, un grand nombre de cloisons multipliées & ondoyantes, qui s'insinuent dans toutes les circonvolutions, & pénètrent l'intérieur de toutes les différentes couches du cerveau & du cervelet.

S'il étoit vrai cependant qu'il fût quelquefois arrivé, que le retranchement d'une portion considérable de la *pie-mere*, n'eût donné aucune at-

teinte aux facultés du sentiment ; il y auroit lieu de croire que ce ne seroit point cette membrane nerveuse qui en seroit le siège. Quoi qu'il en soit, il n'y a guères que le hasard de quelques accidens malheureux, qui puisse, sur cette matière, éclaircir tous nos doutes.

CHAPITRE VIII.

Du rapport que les lois du sentiment ont à notre conservation.

TOUS les sentimens agréables se réduisent à deux classes différentes.

Les uns sont des présens de la nature, qui préviennent toutes nos réflexions : tels sont non-seulement les plaisirs des sens, mais encore la plupart de ceux de l'esprit & du

cœur, la beauté du corps, de l'esprit & de l'âme, & les divers agrémens qui brillent dans les ouvrages de la nature & de l'art : ils sont attachés à ce qui exerce les organes de nos facultés sans les fatiguer. C'est à ces organes que nous devons à chaque instant notre conservation ; & il nous importoit que le plaisir caractérisât tout ce qui y favorise le jeu des fibres & le mouvement des fluides.

Il y a une autre classe de sentimens agréables : ce sont ceux qui doivent naissance à notre façon de penser, & qui s'anéantissent par le changement seul de nos idées. Celui-ci n'aspire qu'à l'indépendance ; celui-là consent à obéir, afin de pouvoir parvenir à commander : l'un ne se plaît qu'à grossir des trésors qui lui sont inutiles ;

tiles ; l'autre qu'à dissiper des biens qui lui sont nécessaires. C'est principalement cette influence de nos pensées sur nos plaisirs , qui caractérise l'espèce humaine.

Notre cœur se porte d'abord vers tous les sentimens particuliers qui nous sont agréables. Mais bientôt instruits par l'expérience , qu'il y a des plaisirs qui marchent à la suite de la peine , & des peines qui marchent à la suite du plaisir , nous aspirons à la possession & des sentimens qui nous sont les plus précieux , & des qualités que nous estimons le plus. Nous nous formons ainsi des idées de félicité & de perfection , qui effacent à nos yeux tout autre bien. Le pouvoir d'appliquer à divers objets ces deux idées importantes , nous devient souvent pernicieux ; mais

ce feroit être ennemi de l'homme ,
que de le rendre insensible aux im-
pressions qu'elles font sur lui : elles
nous consolent dans nos disgrâces ,
nous animent dans nos travaux , &
jettent des fleurs sur les chemins
qu'elles nous invitent de prendre.
Nous leur devons les plaisirs les plus
purs , tout ce qui fait la gloire & le
bonheur de la société , les Arts , les
Sciences , toutes les vertus ; nous
leur devons même jusqu'à notre
conservation. Les animaux n'ont
presque d'autre besoin que de saisir
les alimens qui s'offrent à eux.
L'homme naît dans l'indigence la
plus complète , sans vêtement , sans
asile , & presque sans autre nourri-
ture que celle qui doit être le fruit
de ses travaux : sa ressource la plus
certaine est de pouvoir , à la faveur

DES SENTIMENS. 179
de ses réflexions sur le passé, prendre des mesures pour l'avenir. Les idées de perfection & de bonheur sont les mobiles qui le déterminent à cette attention importante, & qui, en conséquence, développent toutes les différentes facultés.

CHAPITRE IX.

Où l'on recherche pourquoi les lois du sentiment, étant les mêmes pour tous les hommes, il y a tant de différence dans les goûts.

APRÈS avoir essayé d'exposer les lois du sentiment, observons-en l'un des effets les plus singuliers dans la diversité des goûts, qui néanmoins leur doivent tous également la naissance. On diroit presque, que pour

les Peuples du Nord ou du Midi , pour ceux qui font séparés par un bras de mer , ou par une chaîne de montagnes ; que dis-je , pour des hommes nés dans l'enceinte d'une même famille , il y auroit des sources de plaisirs & d'agrémens toutes différentes : ce qui est pour les uns le charme des yeux , des oreilles , de l'esprit , en est pour d'autres le supplice.

La diversité des organes en est la principale cause : c'est ainsi que des fibres de l'œil tendres & délicates , aiment mieux le violet que l'orangé ; parce que , comme on le fait par les expériences de M. Newton , le violet est une couleur attachée à des rayons plus foibles : & l'orangé obtiendra à son tour la préférence , au jugement de ceux dont les fibres

de l'œil sont plus fermes & plus solides.

Des sons rudes pour un peuple délicat, ne le sont point pour des peuples grossiers ; & un homme, dont parle Pétrarque, étoit moins charmé du chant des rossignols, que d'un concert de grenouilles : les fibres de son oreille étoient apparemment si compactes, qu'une suite de cris perçans les ébranloit sans les fatiguer.

La nature a peut-être plus diversifié les cerveaux que les organes des sens. Quelle différence entre le salpêtre d'une tête Indienne, & les glaces d'une tête Laponne ! L'impression du même objet ne doit pas être la même sur des substances si différentes. Aussi chez les Peuples du Midi, la déclamation, pour être

agréable , doit-elle être bien plus animée que chez les Peuples du Nord , parce qu'elle doit y être asfortie à un sentiment bien plus vif.

Les bornes ou l'étendue des connoissances sont encore des causes de la bisarrerie des goûts.

A la vue du même objet , les uns sont uniquement frappés des agrémens réels qui y sont ; d'autres se livrent à l'impression que fait sur eux la privation de quelques beautés qui y manquent.

Les Egyptiens admiroient principalement la grandeur dans les ouvrages de l'Architecture ; les Goths y recherchoient la variété. Les grands Architectes n'ont dédaigné aucun de ces agrémens ; mais ils ont su les concilier , & y joindre de belles proportions.

Il en est de la Musique comme de l'Architecture. Ici l'on ne fait cas que d'une composition hardie & savante ; on n'estime ailleurs qu'une imitation fidelle de la nature. Le grand Musicien ne donne l'exclusion à aucun de ces agrémens : il sait dompter à propos les dissonances les plus rebelles , pour en tirer de l'harmonie ; mais il s'attache principalement à faire naître des sentimens , & ne croit avoir atteint à la perfection de son art , que quand il a su en même-temps flatter l'oreille , & maîtriser le cœur.

Heureuses les Nations où il s'élève de ces hommes capables d'apercevoir & de saisir tous les différens genres de beautés , & de les assortir dans une juste proportion ! On diroit presque, qu'une main avare

ne fème ces génies , que de loin à loin dans le cours des siècles. Leurs ouvrages , qui doivent naiffance à un goût exquis , le font naître , à leur tour , chez tout un Peuple : ils y deviennent des modèles de comparaison ; & il arrive alors que ce qui avoit été un objet d'admiration s'efface & perd tous fes charmes , fuivant le proverbe Italien : Que l'ennemi mortel du bien , c'est le mieux. Présentez une eau tiède à deux hommes dont l'un fera pénétré de chaud , & l'autre faifi de froid ; la même eau paroîtra chaude à l'un , & froide à l'autre : les lois du sentiment font pourtant les mêmes pour tous les deux ; mais leurs modèles de comparaison font différens : l'un juge de la qualité de l'eau par le froid de fa main ; & l'autre en juge par la chaleur de la fienne.

Au treizième siècle les beaux Arts étoient entièrement anéantis dans l'Europe. Le Magistrat de Florence, comme nous l'apprend Vasari (1), conçut le dessein de faire venir à grands frais du fond de la Grèce, les Peintres les plus célèbres : leurs ouvrages étoient alors les chefs-d'œuvre de l'art. Cimabué devint leur disciple, & recueillit tous les foibles débris qui restoient de la succession des Parrhasius & des Apelles. Devenu bientôt supérieur à ses maîtres, il les effaça entièrement. On voit par le Dante (2), qu'on ne doutoit point alors qu'il ne fût parvenu au sommet de son art. Mais Giotto, élève de Cimabué, donna des preuves éclatantes, qu'on pouvoit aller

(1) Tome I, page 2.

(2) 11°. *Cant. del Purgat.*

beaucoup plus loin que son maître ;
 & ses ouvrages furent généralement
 admirés comme les ouvrages les
 plus parfaits : Petrarque (1), le
 Dante (2) & son Commentateur en
 sont d'illustres témoins. Michel-Ange
 & Raphaël ont bien surpassé Cima-
 bué & Giotto ; mais il y a lieu de
 croire que nous devons à ces deux
 derniers Artistes leurs plus illustres
 successeurs.

N'insultons point aux Peintres
 Chinois ou Indiens : des tableaux
 plus imparfaits que les leurs seroient
 peut-être encore les objets de notre
 admiration , si un hasard favorable
 n'eût pas fait naître en même-temps
 à Florence des Magistrats capables
 de former un grand dessein , & des

(1) Testament & cinquième livre de ses Lettres.

(2) Le onzième chant du Purgat.

Artistes capables de mettre à profit les secours qui leur étoient offerts.

Une représentation grossière de quelque action de l'Ancien ou du Nouveau Testament, charmoit nos ancêtres qui ne connoissoient rien de mieux. Les Chinois eussent été alors fondés à leur reprocher leur manque de goût , & peut-être à leur tour auroient-ils effuyé avec justice un pareil reproche , des admirateurs de Lope de Vegue , & de Shakespear. Mais tandis que les Chinois, les Espagnols , les Anglois admirent sur leur Théâtre des sentimens d'une grande noblesse , des scènes bien dialoguées, des mouvemens de l'âme fortement exprimés ; ceux qui sont accoutumés aux ouvrages des Sophocles anciens & modernes , ne voient qu'avec peine , des spectacles

défectueux, où de grandes beautés de détail sont défigurées par l'irrégularité du tout dont elles font partie.

Indépendamment des lumières de l'esprit, les dispositions du cœur suffisent pour jeter de la différence dans les goûts. L'envie, *triste amante des morts*, hait les vivans, & dégrade les Artistes aux yeux les uns des autres. Au contraire, n'est-on point rival de ses contemporains ou de ses compatriotes ? On aime à les placer au sommet de la perfection, & l'on se flatte de partager avec eux les lauriers qu'on leur distribue.

L'ambition décide aussi quelquefois de la gloire des Artistes, & de celle de leurs ouvrages. Les Romains n'estimoient que les talens qui les mettoient à portée, soit de dominer dans leur République, soit de

triompher des Peuples voisins (1); & une idée de frivolité & de petitesse flétrissoit à leurs yeux les tableaux & les statues qui frappoient un Grec de l'admiration la plus vive. Tel est l'effet des passions qui remplissent l'âme ; elles enlaidissent & défigurent tout ce qui ne se rapporte pas à leur objet.

Il arrive même quelquefois que les principes de religion influent sur le goût ; les statues les plus parfaites ne sont pour un pieux Musulman que des idoles affreuses.

(1) *Cicer. 6 Ver.*



Pourquoi, dans les productions de l'art, la convenance des moyens avec leur fin, ne plaît-elle que quand on est instruit ? Et pourquoi s'annonce-t-elle dans la figure des hommes, des animaux & des plantes, par un charme secret qui prévient toutes nos réflexions ? Croirons-nous que l'Auteur de la nature ignore ce que lui-même nous révèle ? Et refuserons-nous de l'intelligence à l'Architecte de l'univers, qui, par les agrémens, comme par autant de caractères qu'a gravés sa main bienfaisante, nous instruit des rapports secrets qu'ont avec nous les différentes parties de ses ouvrages ?

Ces caractères sont plus ou moins marqués, suivant l'importance de ce qu'ils nous annoncent. De tous les objets qui s'offrent aux sens, il n'en est

est point qui nous frappe plus agréablement qu'un beau visage. Mais les traits les plus réguliers sont moins touchans que les grâces de l'esprit, qui sont effacées à leur tour par les sentimens & par les actions qui annoncent de l'élévation dans l'âme & dans le courage.

La beauté du corps a l'avantage d'être toujours présente à nos yeux, & celle de l'esprit & de l'âme ne se montre que par reprises. Mais toutes les fois que ces différens objets s'offrent à nous, & que la passion ne trouble point notre vue, leur agrément naturel se règle toujours suivant l'ordre que je viens d'exposer. Et c'est ainsi que la nature nous apprend ce que l'expérience confirme : que la beauté de l'esprit donne plus de droit à la félicité que celle du

corps , & qu'elle en donne moins que celle de l'âme. Il arrive quelquefois , par nos dispositions particulières , que la beauté du corps fait sur nous une impression plus vive que celle de l'esprit ou de l'âme ; elle devient alors un attrait qui nous invite à nous procurer une sorte d'immortalité : la conservation de l'espèce étoit pour l'Auteur de la nature un objet plus digne de ses attentions , que l'avantage personnel de l'individu.

La même sagesse qui a différencié la beauté du corps , de l'esprit & de l'âme , a différencié aussi leurs mouvemens ; ceux de l'esprit , plus agréables que ceux du corps , le sont moins que ceux de l'âme.

Voici une autre différence entre les plaisirs ; elle annonce encore bien

hautement une puissance intelligente.

La vapeur des parfums, les spectacles de l'Architecture, de la Peinture & de la Déclamation; les charmes de la Musique, de la Poésie, de la Géométrie, de l'Histoire, d'une Société choisie, tous ces biens sont naturellement tels que leur jouissance est plaisir, & que leur privation n'est point douleur. Ce ne sont point des secours qui soulagent notre indigence; ce sont des grâces qui nous enrichissent, & augmentent notre bonheur. Combien de gens les connoissent peu, & jouissent pourtant d'une vie douce! Ceux mêmes qui y sont le plus sensibles, peuvent les perdre, s'ils savent les remplacer. Il n'en est pas ainsi de quelques autres sortes de sentimens agréables. La loi, par exemple, qui nous invite

à nous nourrir, ne se borne point à récompenser notre docilité; elle punit notre désobéissance. L'Auteur de la nature ne s'est pas reposé sur le plaisir seul du soin de nous convier à notre conservation; il nous y porte, par un ressort encore plus puissant, par la douleur.

Son attention bienfaisante se marque jusque dans la différence de la durée des divers sentimens: ceux de la vue, de l'ouïe, de l'esprit, du cœur, ceux qui accompagnent une occupation modérée, semblent toujours s'offrir à nous; ils remplissent le vide de la vie, sans donner atteinte à la santé. Il n'en est pas de même, par exemple, du plaisir attaché à la nourriture. Si sa durée se fût étendue au-delà du besoin, un usage immodéré des alimens les plus

fains, les auroit bientôt changés en de mortels poisons.

De tous les plaisirs, il n'en est guère d'aussi remarquables que ceux d'un enfant nouvellement né. Comment réussira-t-on à le nourrir ? En vain la nature lui a-t-elle préparé dans le sein de sa mère l'aliment qui lui convient : par quelle voie l'engagera-t-on à exprimer cette précieuse liqueur ? Cet enfant, incapable encore de tout autre exercice de ses différentes facultés, se plaît à remuer ses levres & ses joues de la façon qui peut faire passer dans sa bouche le lait qui lui est offert. Flatté par l'agrément de cette nourriture, il y trouve un nouveau motif de réitérer les mêmes mouvemens. Il passe ainsi les premiers temps de sa vie, ou à dormir, ou à goûter les

seuls plaisirs qu'il puisse ressentir ; & cet être informe , qui sembloit ne pouvoir vivre que pour la douleur , ne vit en effet que pour une suite de sensations agréables.

L'Auteur de nos biens l'est aussi de nos maux ; & sur ce fondement , quelques Philosophes , comme pour s'en venger , l'ont dégradé du titre d'intelligent , & relégué parmi les causes aveugles. M. Bayle s'est signalé parmi eux. Voici le précis de sa doctrine.

« Si c'étoit une souveraine intelli-
» gence qui eût établi les lois du sen-
» timent , ce n'auroit certainement
» été que pour combler toutes ses
» créatures de tout le bonheur dont
» elles sont susceptibles : elle auroit
» donc entièrement banni de l'uni-
» vers tous les sentimens doulou-

» reux , & sur-tout ceux qui nous
» sont inutiles. A quoi servent les
» douleurs d'un homme dont les
» maux sont incurables , ou les dou-
» leurs d'une femme qui accouche
» dans les déserts » ?

Telle est la fameuse objection que M. Bayle a étendue & répétée dans ses écrits en cent façons différentes. Et quoiqu'elle fût presque aussi ancienne que la douleur l'est dans le monde , il a su l'armer de tant de comparaisons éblouissantes , que les Philosophes & les Théologiens en ont été effrayés , comme d'un monstre nouveau. Les uns ont appelé la Métaphysique à leur secours ; d'autres se sont sauvés dans l'immensité des cieux ; & pour nous consoler de nos maux , nous ont montré une infinité de mondes peuplés d'habitans

heureux. Je n'aurai recours ici à aucune supposition : je me bornerai à tirer de l'objection même une preuve du dogme qu'on attaque , fans employer d'autres réflexions que celles qui s'offrent à l'attention la plus légère.

La plupart des Philosophes, au lieu de former leurs idées sur les êtres, ont façonné les êtres sur leurs idées. Du fond de leur cabinet , ils ont pénétré les recoins les plus cachés de la nature ; & semblables en quelque sorte au héros de Cervantes, les yeux bandés & assis sur un cheval de bois , ils ont parcouru tout l'univers , déterminé la nature de tous les êtres , & marqué à chacun d'eux leurs fonctions.

M. Bayle a suivi cette manière de philosopher. Il abuse de quelques

expressions théologiques , pour ne reconnoître en Dieu d'autre fonction que celle de rendre toutes ses créatures parfaitement heureuses ; & après s'être taillé une idole , que la nature & la religion défavouent , il n'a pas de peine à détruire l'ouvrage de ses mains. La Théologie naturelle est une branche de la Physique. Si nous voulons nous y garantir de l'illusion , fessons-y usage de la méthode qu'on emploie avec succès dans les sciences du même ordre : interrogeons la nature par nos observations : formons sur ses réponses nos idées ; suivons-en exactement le fil , & arrêtons-nous dès qu'il nous manquera.

On peut former sur l'Auteur des lois du sentiment, deux questions totalement différentes : Est-il intelligent ? est-il bienfaisant ? Confondre

dans un seul examen ces deux objets ,
ou nier qu'un être fût intelligent ,
parce qu'il ne feroit pas bienfaisant
au gré de nos défirs ; ce feroit violer
les premières lois de l'art de penser.
Séparons donc ces deux questions ,
& commençons par l'éclaircissement
de la première.

L'expérience nous apprend qu'il
y a des causes aveugles , c'est-à-dire ,
qui ne se proposent aucun dessein ;
& qu'il en est d'intelligentes , c'est-
à-dire , qui rapportent à une fin les
différentes parties de leurs ouvrages :
on les discerne par la nature de leurs
productions ; & le juste rapport des
moyens à une fin marquée, est comme
le sceau de la cause intelligente. Or ,
ce juste rapport brille dans les lois
du sentiment. La douleur & le plai-
sir se rapportent également à notre

conservation. Si le plaisir nous indique ce qui nous convient, la douleur nous instruit de ce qui nous est nuisible. C'est une impression agréable qui caractérise les alimens qui sont de nature à se changer en notre propre substance; & c'est la faim & la soif qui nous avertissent que la transpiration & le mouvement nous ont enlevé une partie de nous-mêmes, & qu'il seroit dangereux de différer plus long-temps à réparer cette perte. Supposons un moment, qu'aucun sentiment désagréable ne nous avertît plus des maux présens ou à venir, nous nous apercevriens bientôt que la douleur ne seroit anéantie dans l'univers, que pour faire place à la mort, qui, pour détruire toutes les espèces d'animaux, s'armeroit également contre eux, &

de leurs maux & de leurs biens.

Des nerfs sont répandus dans toute l'étendue du corps pour nous instruire de ce qui est favorable ou nuisible : & le sentiment douloureux est proportionné à la force qui les déchire ; afin qu'à proportion que le mal est plus grand , on se hâte davantage d'en repousser la cause , ou d'en chercher le remède.

Il arrive quelquefois que la douleur semble nous avertir de nos maux en pure perte ; rien de ce qui est autour de nous , ne peut alors les soulager. C'est qu'il en est des lois du sentiment comme de celles du mouvement. Les lois du mouvement règlent la succession des changemens qui arrivent dans les corps , & portent quelquefois la pluie sur des rochers ou sur des terres stériles. Les

lois du sentiment règlent de même la succession des changemens qui arrivent dans les êtres animés ; & des douleurs , qui nous paroissent inutiles , en sont quelquefois une suite nécessaire , par les circonstances de notre situation. Mais l'inutilité apparente de ces différentes lois dans quelques cas particuliers , est un bien moindre inconvénient , que n'eût été leur mutabilité continuelle , qui n'eût laissé subsister aucun principe fixe , capable de diriger les démarches des hommes & des animaux.

L'objet de ces lois générales n'est point du tout d'immortaliser les individus ; c'est uniquement de conserver les espèces. Or , il est évident que les lois du sentiment , de même que celles du mouvement , sont par-

faitement assorties à cette conservation : celles du mouvement fournissent , dans toute l'étendue des lieux & des temps , à toutes les espèces d'animaux , ce qui leur est nécessaire ou utile ; & celles du sentiment leur indiquent ce qui leur est convenable , & les invitent à en faire la recherche : elles les instruisent de ce qui leur est contraire , & les forcent de s'en éloigner ou de les repousser.

Quelle profondeur d'intelligence dans l'Auteur de la nature , qui , par des ressorts si simples & si féconds , varie à chaque instant la scène de l'univers , & la conserve toujours la même !

Non-seulement les lois du sentiment se joignent à tout l'univers , pour déposer en faveur d'une cause intelligente ; je dis plus , elles an-

noncent un Législateur bienfaisant.

La bonté se caractérise principalement par l'attention à procurer aux autres, non-seulement le nécessaire, mais encore l'utile & l'agréable. Or, cette attention se montre avec éclat dans les lois du sentiment.

Quand, pour ranimer ma main engourdie par le froid, je l'approche trop près du feu, une douleur vive la repousse. Tous les jours je dois à de pareils avertissemens la conservation, tantôt d'une partie de moi-même, tantôt d'une autre.

Mais si je n'approche du feu qu'à une distance convenable, je sens alors une chaleur douce. Et c'est ainsi qu'aussi-tôt que les impressions des objets, ou les exercices de nos diverses facultés, sont tant soit peu de nature à favoriser la durée de

notre être ou sa perfection , notre Auteur y a libéralement attaché du plaisir. J'appelle ici à témoin de cette profusion de sentimens agréables , la Peinture , la Sculpture , l'Architecture , tous les objets de la vue ; la Musique , la Danse , la Poésie , l'Eloquence , l'Histoire , la Géométrie , toutes les Sciences , toutes les occupations , tous les jeux , l'amitié , la tendresse ; enfin , tous les mouvemens du corps , de l'esprit & du cœur. Telle est la bonté de Dieu : il semble avoir prodigué toutes les sortes de plaisirs & d'agrémens qui ont pu être marquées du sceau de sa sagesse.

Je ne m'arrêterai point ici à combattre les deux principes des Manichéens , dont l'un distribuoit le plaisir , & l'autre la douleur. M. Bayle

a paru vouloir relever ce systême écroulé depuis tant de siècles. Mais il ne se servoit apparemment de ces ruines , que comme on se sert à la guerre d'une masure dont on essaye de se couvrir pour quelques momens. Il n'étoit point assez superstitieux , pour être tenté de croire en deux Divinités. Quoi qu'il en soit , je me contenterai d'observer , que puisque la distribution du plaisir , & celle de la douleur , entrent également dans la même unité de dessein , elles n'annoncent point deux intelligences essentiellement ennemies.



CHAPITRE XI.

*Du plaisir attaché à l'accomplissement
de nos devoirs envers Dieu.*

ON a dit de l'admiration, qu'elle étoit fille de l'ignorance : mais lorsqu'après avoir observé les ouvrages de l'Auteur de la nature, on voit briller par-tout un art infini, plus on fait & plus on admire.

Si Dieu mérite toute notre admiration à titre d'intelligence infinie, il ne mérite pas moins notre reconnaissance, notre confiance & notre amour à titre d'intelligence bienfaisante.

Epicure, en combattant le dogme de l'existence de Dieu, se félicitoit d'anéantir une puissance ennemie de

notre bonheur. Mais pourquoi nous former cette idée injuste d'un Etre, qui, en nous donnant des goûts, nous présente de toute part des sentimens agréables ; qui, en nous composant de divers facultés, a voulu qu'il n'y en eût aucune dont l'exercice ne fût un plaisir tendant à notre conservation ? Les biens qui s'offrent à nous, seront-ils donc empoisonnés par l'idée, que ce sont des présens d'une intelligence souveraine ? Et n'en doivent-ils pas plutôt recevoir un nouveau prix, puisque ce sont des gages de sa bonté.

Enfin, la puissance de Dieu, sa sagesse & sa bonté sont autant de titres qui exigent de nous une parfaite soumission dans les maux dont il nous afflige, dans les biens dont il

nous prive, dans les lois qu'il nous impose.

Nous révolterons - nous contre une puissance infinie ? N'ajoutons point à nos maux de vains & pénibles efforts contre une main toute-puissante.

Placés dans l'univers comme dans le jardin de nos premiers pères, si l'usage d'un fruit nous est interdit, n'en acceptons pas avec moins de reconnoissance ceux qui semblent à l'envi se présenter à nous. Jouïssons de ce qui nous est offert, sans nous trouver malheureux par ce qui nous est refusé. Le désir se nourrit d'espérance, & s'éteint par l'impossibilité d'atteindre à son objet. Qui est-ce en Europe qui se trouve à plaindre de n'être pas assis sur le trône du Mogol ? N'ayons donc ni désir, ni

inquiétude, ni chagrin sur ce qui n'entre point dans la chaîne des biens qui nous sont destinés; & regardons-en l'acquisition comme aussi impossible que celle de l'Asie. En nous soumettant respectueusement à la toute-puissance de notre Auteur, nous avons la satisfaction de savoir, qu'admis à ses conseils, nous applaudirions aux motifs de ses lois, & aux raisons de sa conduite.

L'univers n'est pour Epicure & pour Spinoza qu'un assemblage informe des ouvrages d'une cause aveugle; mais pour des hommes parfaitement vertueux, c'est un Temple auguste qu'habite un Dieu bienfaisant, qui veut bien leur faire part d'une partie de ses desseins, & étaler à leurs yeux les merveilles de sa sagesse; qui leur donne avec

profusion le nécessaire, l'utile & l'agréable, & qui ajoute à tous les biens dont il les comble, la perspective d'une félicité aussi durable que lui-même.

Ne désirons donc point de nous affranchir de nos devoirs envers Dieu : le plaisir les accompagne, puisqu'il est inséparable de tout mouvement d'admiration, de reconnaissance, d'espérance & d'amour, & qu'il l'est d'autant plus, qu'il est fondé sur de plus justes titres.



CHAPITRE XII.

*Du plaisir attaché à l'accomplissement
de nos devoirs envers nous-mêmes.*

LES devoirs que la Philosophie morale nous prescrit à notre égard, se réduisent à favoir apprécier les biens qui s'offrent à nous, & à soutenir nos maux avec courage.

Il y a eu une secte de Philosophes qui sembloient vouloir anéantir tous les biens agréables : leurs Ecoles ne retentissoient que de l'austère leçon, *Abstenez-vous des plaisirs*. Mais quoi ! la nécessité même ne nous impose-t-elle pas la loi d'en faire usage, soit que nous repoussions la faim & la soif par des alimens sains, ou que nous ouvrons les yeux & les oreil-

les, que nous facions nous occuper ou nous amuser à propos, que nous jouïssions de la solitude ou de la société ? Tous ces biens, inséparables de la vie, seront-ils l'objet de nos dédains, plutôt que de notre reconnoissance ?

Je dis plus : le plaisir naît du sein même de la vertu : une satisfaction secrète accompagne toujours des occupations convenables à ses talens & à son état. Les délassemens ne sont jamais plus agréables, que quand ils ont été mérités par le travail, & qu'un usage modéré en prévient le dégoût. De tous les tableaux que nous offrent l'Histoire & la Tragédie, il n'en est point de plus charmans que ceux où la beauté de l'âme brille dans tout son jour. L'amitié qu'enfante la vertu, donne

naissance aux plaisirs les plus délicats ; & de tous les commerces que forme la tendresse , en seroit-il aucun plus délicieux , que celui qui , faisant trouver ce qu'on doit aimer dans ce qu'on aime , concilieroit tous les goûts , assortiroit toutes les vues , & confondroit tous les intérêts ?

La vertu ne donne donc point l'exclusion aux biens agréables ; mais elle est attentive à donner la préférence à ceux qui la méritent. Et d'abord se présente ici une question importante , qui , bien avant la naissance d'Epicure & de Platon , a partagé le genre-humain en deux sectes différentes : Les plaisirs des sens l'emportent-ils sur ceux de l'âme ?

Pour en juger , imaginons-les entièrement séparés les uns des autres ,

& portés à leur plus haut point de perfection. Qu'un être insensible à ceux de l'esprit, goûte ceux du corps dans toute sa durée ; mais que , privé de toute connoissance , il ne se souviennne point de ceux qu'il a sentis ; qu'il ne prévoie point ceux qu'il sentira ; & que renfermé , pour ainsi dire , dans son écaille , tout son bonheur consiste dans le sentiment sourd & aveugle qui l'affecte pour le moment présent. Imaginons au contraire un homme mort à tous les plaisirs des sens , mais en faveur de qui se rassemblent tous ceux de l'esprit & du cœur : s'il est seul , que l'Histoire , la Géométrie , les Belles-Lettres étalent à ses yeux toute la richesse de leurs spectacles , & lui marquent chaque moment de sa retraite par de nouveaux témoignages

de la force & de l'étendue de son esprit : s'il se livre à la société, que l'amitié, que la gloire, compagne naturelle de la vertu, lui fournissent hors de lui des preuves sans cesse renaissantes de la grandeur & de la beauté de son âme ; & que dans le fond de son cœur, sa conformité à la raison soit toujours accompagnée d'une joie secrète que rien ne puisse altérer.

Il me semble qu'il est peu d'hommes nés sensibles aux plaisirs de l'esprit & du corps, qui, placés entre ces deux états de bonheur, ne préférassent, pour me servir de l'expression de Socrate, au sort d'un Dieu, la félicité d'une huître.

Les plaisirs du corps ne sont jamais plus vifs, que quand ils sont des remèdes à la douleur. C'est le degré

de la soif, qui détermine le degré du plaisir qu'on ressent à l'éteindre. Socrate, qui, dans ses tableaux, s'attachoit plus à la fidélité du portrait, qu'à la noblesse de l'image, comparoit ces sensations à celle de la gratelle : le mal-aïse les précède, les accompagne, & en s'évanouissant les emporte avec lui. La plupart des plaisirs du cœur & de l'esprit ne sont point altérés par ce mélange impur de la douleur.

Il y a plus : tout ce que la volupté a de délicieux, elle le reçoit de l'esprit & du cœur : sans leur secours, elle devient bientôt fade & insipide.

Enfin, les plaisirs du corps n'ont guère de durée, que ce qu'ils en empruntent d'un besoin passager ; dès qu'ils vont au-delà, ils deviennent des principes de douleur. Les

plaisirs de l'esprit & du cœur leur font donc fort supérieurs, n'eussent-ils même sur eux que l'avantage d'être bien plus de nature à remplir le vide de la vie.

Mais parmi toutes les différentes sortes de plaisirs, soit de l'esprit, soit du cœur, auxquels donnerons-nous la préférence ? Il me semble que le suffrage de tous les hommes l'adjuge à ceux qui flattent notre amour-propre. Pourquoi est-on plus offensé du mépris que de la haine ? C'est qu'il est plus douloureux de douter de sa perfection, que d'être menacé de la perte de tout autre bien.

Un comique Grec trouvoit qu'on ne prenoit pas d'assez justes mesures, quand on vouloit s'affurer d'un prisonnier. Que n'en confie-t-on la

garde au plaisir ? Que ne l'enchaînent-on par les délices ? Plaute & l'Arrioſte ont adopté cette plaifanterie. Mais tous ces Poètes auroient peu connu le cœur humain , s'ils euſſent cru ſérieuſement que jamais leur captif n'auroit brifé ſes chaînes. Il n'eût pas été néceſſaire , pour l'y déterminer , de faire briller à ſes yeux tout l'éclat de la gloire : qu'il ſe fût trouvé mépriſable dans ſa priſon , ou qu'il y eût craint le mépris des autres hommes , il eût bientôt été tenté de préférer un péril illuſtre à une volupté honteuſe ; & c'eſt de quoi l'Europe entière nous fournit preſque tous les ans des preuves éclatantes. Combien d'hommes , qui vivoient tranquillement dans le ſein du plaifir , en ſortent pour vivre dans les dangers & les fatigues de

la guerre? La gloire a plus d'attraits pour quelques-uns d'eux, que la volupté ; tous craignent moins la douleur & la mort, que le mépris.

C'est l'idée de la perfection, qui, depuis plus de deux mille ans, rend les Indiennes insensibles à l'horreur de se brûler vives : elle a précipité dans le sein de la mort des hommes charmés de vivre à ce prix dans le cœur & dans la mémoire des autres hommes. C'est une sorte d'idole à qui, pour effacer une insulte reçue, l'on sacrifie tous les jours sa patrie, son repos, les plus grands établissemens, & la vie même. Enfin, l'Amour, qui semble ne vivre que par les sens, doit ses plaisirs les plus doux à des idées flatteuses.

Tout ce qui nous flatte n'est pas d'un égal prix. Aspirer à être estimé

des autres hommes, sans l'être de soi-même, c'est consentir à être malade, pourvu qu'on paroisse sain. La nature ne se repose pas sur notre raison du soin de nous annoncer cette importante vérité ; & quoiqu'elle répande de l'agrément sur les marques d'estime qu'on nous donne, elle attache cependant une espèce de flétrissure à paroître les rechercher. Ne croiroit-on pas qu'elle est ici en contradiction avec elle-même ? Pourquoi proscrire-elle par le ridicule une recherche qu'elle semble autoriser par le plaisir ? Au lieu de censurer sa conduite, admirons sa sagesse : elle nous apprend, par la voix secrète du sentiment, que la considération publique est une sorte de récompense de la vertu ; mais qu'elle n'en doit pas être le motif.

motif. C'est en effet ne pas s'estimer assez soi-même, que d'être trop avide de l'estime d'autrui. Recherchons par préférence l'approbation d'une conscience éclairée, que la haine & la calomnie ne peuvent nous enlever, que fuit tôt ou tard l'estime des autres hommes, & qu'accompagne toujours l'approbation de Dieu même.

Ne nous laissons donc pas éblouir par ce qui ne nous flatte qu'à la faveur d'un jugement faux. Voyez-vous cet homme plongé dans la mélancolie ? Il mesuroit sa grandeur par une multitude de valets qu'il traînoit à sa suite, & dont il grossissoit son être. Un revers de fortune lui retranche la moitié de ce cortège nombreux : insensible à tous les biens qui lui restent, il est malheu-

reux par la perte de ce qui lui étoit réellement inutile. Cet autre homme, dans le sein de l'opulence & de la grandeur ; est saisi de rage & de désespoir : il jugeoit de son excellence par la tendresse d'une femme , par la faveur d'un Prince ; ce qui le flattoit lui est enlevé , & laisse dans son cœur un vide , dont l'horreur se répand sur tous les biens qui l'environnent.

Il est vrai que des fantômes de perfection , font quelquefois sortir d'une imagination enchantée par l'ambition ou par l'amour , un éclair de plaisir bien plus vif que n'est la joie douce & durable qui accompagne la raison ; mais ce sentiment passager est de la nature de ceux qui rendent le boire plus agréable dans la fièvre que dans la santé ; il sup-

pose une maladie de l'âme, d'où naissent l'inquiétude dans la recherche, le dégoût dans la jouissance, le désespoir dans la privation.

Ce n'est pas seulement dans des preuves réelles de perfection, qu'on peut trouver une sorte de félicité ; c'est encore dans la nature même de ses occupations.

Mais parmi les occupations agréables qui s'offrent à nous, nous livrerons-nous sans mesure à celles qui le sont davantage ? Les mêmes sensations trop continuées émousseront bientôt le sentiment ; le dégoût & l'ennui sortiront du sein même de la volupté, & couvriront d'un masque hideux ce qui nous charmoit. Comment nous défendre contre des ennemis si redoutables ? On ne le peut qu'en se ménageant

une suite d'occupations assez variées , pour que des privations passagères rendent aux différens objets de nos goûts une fleur de nouveauté. Les plaisirs de l'esprit & ceux du corps , le repos & le mouvement , la solitude & la société , les délassemens & les occupations sérieuses , tous ces différens biens se prêtent de nouveaux charmes en se succédant , & leur variété dans la vie fait le même effet que la différence des accords dans l'harmonie.

Nous portons dans nos différentes facultés une infinité de germes précieux , que le défaut de culture laisse périr. C'est à l'étude des sciences & des arts à les faire éclore : plus elle en développe , & plus elle nous fournit , non-seulement de préservatifs contre les passions , mais encore de

DES SENTIMENS. 229
ressources pour l'agrément de la vie.

Un grand Poète a feint que Jupiter avoit ouvert au pied de son trône deux fontaines, l'une du plaisir, l'autre de la douleur; qu'il mêloit à son gré ces liqueurs contraires, & décidoit du bonheur ou de l'infortune de chaque homme par le mélange fatal qu'il verroit sur lui. Ne pourroit-on pas appliquer cette même image aux différentes espèces de sentimens agréables? L'idée de notre perfection, & l'exercice successif de nos différentes facultés, sont comme deux sources toujours ouvertes de plaisirs différens. Une intelligence bienfesante mêle, par portions égales, ces deux précieuses liqueurs en faveur de l'homme sage, & les verse incessamment sur lui.

Ne plaçons donc pas le souverain

bien dans l'opulence ni dans la grandeur. Il n'est point d'état où l'on ne puisse faire de sa vie un tissu de sentimens agréables, dès qu'on peut s'y procurer une suite d'occupations vertueuses, qui exercent nos puissances sans les fatiguer. Ceux-là seuls sont heureux en possédant les faveurs de la fortune, qui pourroient être heureux sans les posséder. En effet, il n'y a de bonheur solide, que pour celui qui, renfermant ses desirs dans le cercle des besoins réels & des biens qui sont à sa portée, se fait de cette enceinte comme un retranchement contre l'inquiétude & le chagrin. Dès que le cœur passe cette ligne marquée par la nature, il se perd dans un champ immense, où la fortune se joue de lui par les spectres brillans qu'elle lui offre, & où il

cherche en vain des bornes qui puissent arrêter la violence de ses mouvemens.

La santé, l'appétit, la force du corps semblent être le partage de l'indigence ; les plaisirs de l'esprit, de l'amitié, de la tendresse, la tranquillité de l'âme, la joie, la satisfaction intérieure se trouvent aussi souvent à la suite d'une médiocre fortune, que dans le cortège des Rois. Quels sont donc les avantages privilégiés de l'opulence & de la grandeur ? C'est de flatter l'amour-propre par l'étendue des bâtimens, par la richesse des meubles & des équipages, par le pouvoir de commander à d'autres hommes. On peut sans doute être heureux en usant de ces biens ; mais on est à plaindre, si l'on a besoin de ces té-

moignages trompeurs de perfection. Il en est, ce me semble, comme des parfums & des concerts : il est agréable d'en jouir ; il est bien malheureux de ne pouvoir en soutenir la privation.

Non-seulement la sagesse écarte loin de nous le chagrin ; elle garantit même de la douleur , qui , dans les tempéramens bien conformés , ne doit guère sa naissance qu'aux excès ; & lorsqu'elle ne peut la prévenir , elle en émousse du moins l'impression , toujours d'autant plus forte , qu'on y oppose moins de courage. Un Capitaine Grec , fameux par la plus belle de toutes les retraites (1) , nous assure que la même fatigue n'est pas aussi pesante pour le Général que pour le Soldat ; la

(1) Xénophon.

vanité du Général porte la moitié d'un fardeau que le Soldat porte tout seul. Les Indiennes, les Sauvages, les Fanatiques marquent de la gaieté dans le sein des douleurs les plus vives; ils maîtrisent leur attention au point de la détourner du sentiment qui les blesse, & de la fixer sur une idée qui les flatte. Seroit-il impossible que la raison & la vertu apprissent de l'ambition & du préjugé à affoiblir aussi l'impression de la douleur par d'heureuses diversions?



CHAPITRE XIII.

*Du plaisir attaché à l'accomplissement
de nos devoirs envers les autres
hommes.*

IL y a deux sortes de maximes , dont l'observation importe au bonheur du genre-humain : les unes sont comme les lois fondamentales de la société ; leur infraction générale seroit le malheur commun de tous les hommes : telles sont celles qui composent le code de toutes les nations : Ne faites tort à personne , & remplissez les engagements que vous avez contractés. C'est être injuste , c'est se déclarer ennemi de tous ses semblables , que d'enfreindre ces règles , à moins que l'intérêt

DES SENTIMENS. 235
public n'en prononce la dispense.

Il y a d'autres maximes qui sont moins la base de la société, qu'elles n'en feroient l'ornement : elles ne sont pas absolument nécessaires pour la maintenir ; mais elles lui procure-roient toute la perfection dont elle est susceptible. Telles sont celles qui prescrivent de secourir les autres hommes dans leurs besoins, & de contribuer, autant qu'il est en nous, à leur bonheur. Observer ces règles, c'est être bienfaisant, c'est devenir en quelque sorte le Dieu tutélaire de ses semblables.

Ces différentes maximes sont comprises dans le précepte de l'E-vangile : Aimez les autres hommes comme vous-mêmes ; c'est-à-dire , soyez justes & bienfaisans. Or, ce que la morale nous ordonne, la

Théorie des sentimens nous le conseille.

L'injustice n'afflige pas seulement ceux qui en sont les victimes ; c'est une sorte de serpent qui commence par déchirer celui qui le porte dans son sein : elle prend naissance dans l'avidité des richesses ou des honneurs, & en fait sortir avec elle un germe d'inquiétude & de chagrin. L'homme injuste se flattât-il d'échapper à la vengeance des hommes, ou à la justice de Dieu ; il devroit toujours se trouver à plaindre de placer sa perfection ou son bonheur, dans une possession chancelante d'objets dépendans du caprice d'autrui, & de l'empire de la fortune.

Non-seulement l'orgueil & l'intérêt asservissent notre bonheur à des puissances étrangères ; mais en-

core, en faisant une guerre secrète à tout ce qui nous environne, ils jettent dans nos cœurs les semences d'une haine générale, & y affoiblissent ou étouffent celles de la bienveillance & de l'amitié. Au contraire, est-on affranchi de ces passions injustes? On voit les autres hommes des mêmes yeux dont on envisage les Héros d'une Tragédie; le cœur fait pour aimer, se porte alors tout entier par son propre poids à la bienveillance & à l'amitié. Or, s'il est vrai que tout mouvement de bienveillance soit un plaisir, que la tristesse même soit accompagnée d'une douceur secrète, dès que la bienveillance y domine; que tout mouvement de haine & de trouble soit une douleur: notre bonheur sera toujours d'autant plus complet

& plus solide, que notre façon de vivre sera plus de nature à porter dans le cœur des mouvemens de bienveillance, & à en écarter tout mouvement de trouble & de haine.

L'habitude de justice & de bienveillance qui nous rend heureux, principalement par les mouvemens de notre cœur, nous le rend aussi par les sentimens qu'elle inspire à ceux qui nous approchent.

L'Auteur de la nature, attentif à nous pourvoir de tous les goûts utiles à notre conservation, nous a imprimé, par rapport aux autres hommes, deux desirs différens; celui d'en être craint, & celui d'en être aimé.

Dans l'état qui a précédé l'établissement des lois civiles, il étoit peut-être plus important, & par con-

féquent plus agréable d'être craint que d'être aimé ; parce que , contre des hommes que l'ambition ou l'intérêt armeroit contre nous, la crainte est une barrière plus puissante que la reconnoissance. Aussi, pour les Souverains qui sont dans cet état les uns par rapport aux autres, est-il souvent moins flatteur d'être aimé des Puissances voisines, que d'en être respecté. Il n'en est pas ainsi des particuliers : les lois veillent à la conservation de leurs biens , de leur honneur , de leur personne. A quoi leur est-il utile d'être craint ? Mais il leur est important & par conséquent agréable d'être aimés. L'amour obtient de ceux qui nous environnent, souvent des services essentiels, & toujours une suite continue de démonstrations d'estime & d'amitié,

plus flatteuses, pour l'ordinaire, que les services mêmes. Si l'on a dit de la louange, qu'elle étoit, pour celui à qui elle s'adressoit, la plus agréable de toutes les musiques; on peut dire de même qu'il n'est point de spectacle plus doux que celui de se voir aimé.

Or, ce spectacle flatteur, c'est à la justice & à la bienveillance à nous le préparer. L'orgueil & l'injustice ne peuvent se montrer, sans devenir ou l'objet du mépris, s'ils sont accompagnés de foiblesse, ou l'objet de la haine, s'ils sont joints à la puissance. Ils établissent notre félicité sur les ruines de celle d'autrui. Mais la vertu, en conciliant notre bonheur avec celui des autres hommes, fait de notre bien personnel leur bien commun. Jugeons-en par l'intérêt qu'on

qu'on prend aux hommes vertueux que la Tragédie fait revivre sur nos Théâtres.

Il est vrai que le masque de la vertu produiroit cet effet aussi bien que la vertu même. Mais on peut dire d'elle ce qu'on a dit de l'Amour ; il est presque impossible de réussir long-tems à la montrer où elle n'est pas : le vrai moyen de paroître juste & bienfaisant, c'est de l'être.

Imaginons présentement un homme qui , haï de tous ceux qui le connoissent, les haïsse à son tour. Tous les objets qui s'offriront à ses yeux , seront affligeans ; tous les mouvemens qui s'élèveront dans son cœur , seront douloureux. Tel est apparemment l'état de ces hommes infortunés, dont le cœur est livré dans les enfers à l'habitude de haine &

d'injustice , qui a fait ici bas leur crime , & commencé leur supplice.

Imaginons au contraire un homme juste & bienfaisant , qui , aimé & estimé de tous ceux qui l'environnent , ne vive que pour des mouvemens de bienveillance ; tous les objets qui s'offriront à ses yeux , lui seront agréables : tous les mouvemens qui s'élèveront dans son cœur , seront des plaisirs. Tel est sans doute l'état de ces hommes heureux , dont le cœur est livré dans le ciel à l'habitude de bienveillance , qui a fait ici bas leur vertu , & commencé leur récompense.

Rien de plus rare sur la terre qu'un homme parfaitement injuste ou parfaitement bienfaisant. Entre ces deux extrêmes est une mer immense où flottent la plupart des hommes. On

approche d'autant plus le comble du malheur, que le cœur est plus livré à la haine ; & plus il l'est à la bienveillance, plus on touche à la parfaite félicité.

Mais comment nous défendre de haïr quiconque nous attaquera dans nos biens & dans notre réputation ? L'entreprise est sans doute difficile. Quoi néanmoins de plus nécessaire que d'être heureux ? & peut-on l'être si l'on ouvre son cœur à la haine ? Soyons aussi ingénieux à la proscrire, qu'on l'est pour l'ordinaire à la justifier.

Ceux de qui nous nous plaignons n'ont-ils eu à notre égard qu'une conduite appuyée sur de bonnes raisons ? pourquoi les haïr, puisqu'ils sont tels que nous eussions cru devoir être en pareilles circonstances ?

CHAPITRE XIII.

*Du plaisir attaché à l'accomplissement
de nos devoirs envers les autres
hommes.*

IL y a deux sortes de maximes , dont l'observation importe au bonheur du genre-humain : les unes sont comme les lois fondamentales de la société ; leur infraction générale seroit le malheur commun de tous les hommes : telles sont celles qui composent le code de toutes les nations : Ne faites tort à personne , & remplissez les engagements que vous avez contractés. C'est être injuste , c'est se déclarer ennemi de tous ses semblables , que d'enfreindre ces règles , à moins que l'intérêt

DES SENTIMENS. 235
public n'en prononce la dispense.

Il y a d'autres maximes qui sont moins la base de la société, qu'elles n'en feroient l'ornement : elles ne sont pas absolument nécessaires pour la maintenir ; mais elles lui procure-roient toute la perfection dont elle est susceptible. Telles sont celles qui prescrivent de secourir les autres hommes dans leurs besoins, & de contribuer, autant qu'il est en nous, à leur bonheur. Observer ces règles, c'est être bienfaisant, c'est devenir en quelque sorte le Dieu tutélaire de ses semblables.

Ces différentes maximes sont comprises dans le précepte de l'E-vangile : Aimez les autres hommes comme vous-mêmes ; c'est-à-dire , foyez justes & bienfaisans. Or, ce que la morale nous ordonne, la

Théorie des sentimens nous le conseille.

L'injustice n'afflige pas seulement ceux qui en sont les victimes ; c'est une sorte de serpent qui commence par déchirer celui qui le porte dans son sein : elle prend naissance dans l'avidité des richesses ou des honneurs, & en fait sortir avec elle un germe d'inquiétude & de chagrin. L'homme injuste se flattât-il d'échapper à la vengeance des hommes, ou à la justice de Dieu ; il devrait toujours se trouver à plaindre de placer sa perfection ou son bonheur, dans une possession chancelante d'objets dépendans du caprice d'autrui, & de l'empire de la fortune.

Non-seulement l'orgueil & l'intérêt asservissent notre bonheur à des puissances étrangères ; mais en-

core, en faisant une guerre secrète à tout ce qui nous environne, ils jettent dans nos cœurs les semences d'une haine générale, & y affoiblissent ou étouffent celles de la bienveillance & de l'amitié. Au contraire, est-on affranchi de ces passions injustes? On voit les autres hommes des mêmes yeux dont on envisage les Héros d'une Tragédie; le cœur fait pour aimer, se porte alors tout entier par son propre poids à la bienveillance & à l'amitié. Or, s'il est vrai que tout mouvement de bienveillance soit un plaisir, que la tristesse même soit accompagnée d'une douceur secrète, dès que la bienveillance y domine; que tout mouvement de haine & de trouble soit une douleur: notre bonheur sera toujours d'autant plus complet

& plus solide, que notre façon de vivre fera plus de nature à porter dans le cœur des mouvemens de bienveillance, & à en écarter tout mouvement de trouble & de haine.

L'habitude de justice & de bienveillance qui nous rend heureux, principalement par les mouvemens de notre cœur, nous le rend aussi par les sentimens qu'elle inspire à ceux qui nous approchent.

L'Auteur de la nature, attentif à nous pourvoir de tous les goûts utiles à notre conservation, nous a imprimé, par rapport aux autres hommes, deux desirs différens; celui d'en être craint, & celui d'en être aimé.

Dans l'état qui a précédé l'établissement des lois civiles, il étoit peut-être plus important, & par con-

féquent plus agréable d'être craint que d'être aimé ; parce que , contre des hommes que l'ambition ou l'intérêt armeroit contre nous, la crainte est une barrière plus puissante que la reconnoissance. Aussi , pour les Souverains qui sont dans cet état les uns par rapport aux autres , est-il souvent moins flatteur d'être aimé des Puissances voisines, que d'en être respecté. Il n'en est pas ainsi des particuliers : les lois veillent à la conservation de leurs biens , de leur honneur , de leur personne. A quoi leur est-il utile d'être craint ? Mais il leur est important & par conséquent agréable d'être aimés. L'amour obtient de ceux qui nous environnent, souvent des services essentiels , & toujours une suite continue de démonstrations d'estime & d'amitié,

CHAPITRE XIII.

*Du plaisir attaché à l'accomplissement
de nos devoirs envers les autres
hommes.*

IL y a deux sortes de maximes , dont l'observation importe au bonheur du genre-humain : les unes sont comme les lois fondamentales de la société ; leur infraction générale feroit le malheur commun de tous les hommes : telles sont celles qui composent le code de toutes les nations : Ne faites tort à personne , & remplissez les engagements que vous avez contractés. C'est être injuste , c'est se déclarer ennemi de tous ses semblables , que d'enfreindre ces règles , à moins que l'intérêt

DES SENTIMENS. 235
public n'en prononce la dispense.

Il y a d'autres maximes qui sont moins la base de la société, qu'elles n'en feroient l'ornement : elles ne sont pas absolument nécessaires pour la maintenir ; mais elles lui procure- roient toute la perfection dont elle est susceptible. Telles sont celles qui prescrivent de secourir les autres hommes dans leurs besoins, & de contribuer, autant qu'il est en nous, à leur bonheur. Observer ces règles, c'est être bienfaisant, c'est devenir en quelque sorte le Dieu tutélaire de ses semblables.

Ces différentes maximes sont comprises dans le précepte de l'E- vangile : Aimez les autres hommes comme vous-mêmes ; c'est-à-dire , foyez justes & bienfaisans. Or, ce que la morale nous ordonne, la

d'injustice , qui a fait ici bas leur crime , & commencé leur supplice.

Imaginons au contraire un homme juste & bienfaisant , qui , aimé & estimé de tous ceux qui l'environnent , ne vive que pour des mouvemens de bienveillance ; tous les objets qui s'offriront à ses yeux , lui seront agréables : tous les mouvemens qui s'élèveront dans son cœur , seront des plaisirs. Tel est sans doute l'état de ces hommes heureux , dont le cœur est livré dans le ciel à l'habitude de bienveillance , qui a fait ici bas leur vertu , & commencé leur récompense.

Rien de plus rare sur la terre qu'un homme parfaitement injuste ou parfaitement bienfaisant. Entre ces deux extrêmes est une mer immense où flottent la plupart des hommes. On

approche d'autant plus le comble du malheur, que le cœur est plus livré à la haine ; & plus il l'est à la bienveillance, plus on touche à la parfaite félicité.

Mais comment nous défendre de haïr quiconque nous attaquera dans nos biens & dans notre réputation ? L'entreprise est sans doute difficile. Quoi néanmoins de plus nécessaire que d'être heureux ? & peut-on l'être si l'on ouvre son cœur à la haine ? Soyons aussi ingénieux à la proscrire, qu'on l'est pour l'ordinaire à la justifier.

Ceux de qui nous nous plaignons n'ont-ils eu à notre égard qu'une conduite appuyée sur de bonnes raisons ? pourquoi les haïr, puisqu'ils sont tels que nous eussions cru devoir être en pareilles circonstances ?

plus flatteuses, pour l'ordinaire, que les services mêmes. Si l'on a dit de la louange, qu'elle étoit, pour celui à qui elle s'adressoit, la plus agréable de toutes les musiques ; on peut dire de même qu'il n'est point de spectacle plus doux que celui de se voir aimé.

Or, ce spectacle flatteur, c'est à la justice & à la bienveillance à nous le préparer. L'orgueil & l'injustice ne peuvent se montrer, sans devenir ou l'objet du mépris, s'ils sont accompagnés de foiblesse, ou l'objet de la haine, s'ils sont joints à la puissance. Ils établissent notre félicité sur les ruines de celle d'autrui. Mais la vertu, en conciliant notre bonheur avec celui des autres hommes, fait de notre bien personnel leur bien commun. Jugeons-en par l'intérêt qu'on

qu'on prend aux hommes vertueux que la Tragédie fait revivre sur nos Théâtres.

Il est vrai que le masque de la vertu produiroit cet effet aussi bien que la vertu même. Mais on peut dire d'elle ce qu'on a dit de l'Amour ; il est presque impossible de réussir long-tems à la montrer où elle n'est pas : le vrai moyen de paroître juste & bienfaisant , c'est de l'être.

Imaginons présentement un homme qui , haï de tous ceux qui le connoissent , les haïsse à son tour. Tous les objets qui s'offriront à ses yeux , seront affligeans ; tous les mouvemens qui s'élèveront dans son cœur , seront douloureux. Tel est apparemment l'état de ces hommes infortunés , dont le cœur est livré dans les enfers à l'habitude de haine &

d'injustice , qui a fait ici bas leur crime , & commencé leur supplice.

Imaginons au contraire un homme juste & bienfaisant , qui , aimé & estimé de tous ceux qui l'environnent , ne vive que pour des mouvemens de bienveillance ; tous les objets qui s'offriront à ses yeux , lui seront agréables : tous les mouvemens qui s'élèveront dans son cœur , seront des plaisirs. Tel est sans doute l'état de ces hommes heureux , dont le cœur est livré dans le ciel à l'habitude de bienveillance , qui a fait ici bas leur vertu , & commencé leur récompense.

Rien de plus rare sur la terre qu'un homme parfaitement injuste ou parfaitement bienfaisant. Entre ces deux extrêmes est une mer immense où flottent la plupart des hommes. On

cœur, en faisant une guerre secrète à tout ce qui nous environne, ils jettent dans nos cœurs les semences d'une haine générale, & y affoiblissent ou étouffent celles de la bienveillance & de l'amitié. Au contraire, est-on affranchi de ces passions injustes? On voit les autres hommes des mêmes yeux dont on envisage les Héros d'une Tragédie; le cœur fait pour aimer, se porte alors tout entier par son propre poids à la bienveillance & à l'amitié. Or, s'il est vrai que tout mouvement de bienveillance soit un plaisir, que la tristesse même soit accompagnée d'une douceur secrète, dès que la bienveillance y domine; que tout mouvement de haine & de trouble soit une douleur: notre bonheur sera toujours d'autant plus complet

Si c'est injustement qu'ils nous attaquent, ils sont à plaindre de porter en eux un principe certain de regrets & de douleur. Ce sont des malades, qui dans leur fièvre chaude croient se guérir en blessant ce qu'ils rencontrent. Défendons-nous contre leur fureur ; mais ne nous en punissons point nous-mêmes par des mouvemens qui portent le trouble dans notre âme.

Outre les sentimens d'humanité qu'on doit à tous les hommes, il y a des devoirs particuliers qui résultent des circonstances où Dieu nous a placés : ils se réduisent à nous conduire envers nos supérieurs, nos égaux, nos inférieurs, nos proches, de façon à faire désirer à tous ceux qui sont dans de pareilles circonstances, qu'on ait à leur égard une

féquent plus agréable d'être craint que d'être aimé ; parce que , contre des hommes que l'ambition ou l'intérêt armeroit contre nous, la crainte est une barrière plus puissante que la reconnoissance. Aussi , pour les Souverains qui sont dans cet état les uns par rapport aux autres , est-il souvent moins flatteur d'être aimé des Puissances voisines, que d'en être respecté. Il n'en est pas ainsi des particuliers : les loix veillent à la conservation de leurs biens , de leur honneur , de leur personne. A quoi leur est-il utile d'être craint ? Mais il leur est important & par conséquent agréable d'être aimés. L'amour obtient de ceux qui nous environnent, souvent des services essentiels , & toujours une suite continue de démonstrations d'estime & d'amitié,

en est capable, est déjà un plaisir bien délicat.

Il y a eu des Ecrivains célèbres qui ont soutenu que dans le commerce de l'amitié, il y avoit plus à perdre qu'à gagner, & que c'étoit une extension de nous-mêmes, qui nous exposoit à la misère, non-seulement en notre propre personne, mais aussi en celle d'autrui. Il me semble que penser ainsi, c'est ignorer la puissance de l'amour. Telle en est la vertu : par l'intérêt que prennent de parfaits amis à ce qui les touche, leurs biens se multiplient, leurs maux semblent s'anéantir ; & jusque dans leur tristesse mutuelle il règne une sorte de douceur, qu'ils n'échangeroient pas contre les plaisirs les plus vifs.

Mais s'il est vrai que c'est à la

qu'on prend aux hommes vertueux que la Tragédie fait revivre sur nos Théâtres.

Il est vrai que le masque de la vertu produiroit cet effet aussi bien que la vertu même. Mais on peut dire d'elle ce qu'on a dit de l'Amour ; il est presque impossible de réussir long-tems à la montrer où elle n'est pas : le vrai moyen de paroître juste & bienfaisant , c'est de l'être.

Imaginons présentement un homme qui , haï de tous ceux qui le connoissent , les haïsse à son tour. Tous les objets qui s'offriront à ses yeux , seront affligeans ; tous les mouvemens qui s'élèveront dans son cœur , seront douloureux. Tel est apparemment l'état de ces hommes infortunés , dont le cœur est livré dans les enfers à l'habitude de haïne &

d'injustice , qui a fait ici bas leur crime , & commencé leur supplice.

Imaginons au contraire un homme juste & bienfaisant , qui , aimé & estimé de tous ceux qui l'environnent , ne vive que pour des mouvemens de bienveillance ; tous les objets qui s'offriront à ses yeux , lui seront agréables : tous les mouvemens qui s'élèveront dans son cœur , seront des plaisirs. Tel est sans doute l'état de ces hommes heureux , dont le cœur est livré dans le ciel à l'habitude de bienveillance , qui a fait ici bas leur vertu , & commencé leur récompense.

Rien de plus rare sur la terre qu'un homme parfaitement injuste ou parfaitement bienfaisant. Entre ces deux extrêmes est une mer immense où flottent la plupart des hommes. On

approche d'autant plus le comble du malheur, que le cœur est plus livré à la haine ; & plus il l'est à la bienveillance, plus on touche à la parfaite félicité.

Mais comment nous défendre de haïr quiconque nous attaquera dans nos biens & dans notre réputation ? L'entreprise est sans doute difficile. Quoi néanmoins de plus nécessaire que d'être heureux ? & peut-on l'être si l'on ouvre son cœur à la haine ? Soyons aussi ingénieux à la proscrire, qu'on l'est pour l'ordinaire à la justifier.

Ceux de qui nous nous plaignons n'ont-ils eu à notre égard qu'une conduite appuyée sur de bonnes raisons ? pourquoi les haïr, puisqu'ils sont tels que nous eussions cru devoir être en pareilles circonstances ?

la fanté l'on seroit bientôt, sans le secours de la prudence & de la valeur, le jouet de tous ses ennemis. Le premier rang lui fut donc adjudgé, le second à la fanté, le troisième au plaisir, le quatrième à la richesse.

C'est bien dégrader, ce me semble, la vertu, que de lui donner pour principale fonction celle d'être la garde de ses rivales ; & l'on peut fonder sa prééminence sur des titres plus nobles.

La richesse, le plaisir, la fanté deviennent des maux pour qui ne fait pas en user. La sagesse seule, à parler exactement, mérite le titre de bien, puisqu'avec elle les maux deviennent souvent des biens, & que sans elle les biens deviennent toujours des maux : elle éloigne de

DES SENTIMENS. 235
public n'en prononce la dispense.

Il y a d'autres maximes qui sont moins la base de la société, qu'elles n'en feroient l'ornement : elles ne sont pas absolument nécessaires pour la maintenir ; mais elles lui procure-roient toute la perfection dont elle est susceptible. Telles sont celles qui prescrivent de secourir les autres hommes dans leurs besoins, & de contribuer, autant qu'il est en nous, à leur bonheur. Observer ces règles, c'est être bienfaisant, c'est devenir en quelque sorte le Dieu tutélaire de ses semblables.

Ces différentes maximes sont comprises dans le précepte de l'E-vangile : Aimez les autres hommes comme vous-mêmes ; c'est-à-dire , soyez justes & bienfaisans. Or, ce que la morale nous ordonne, la

une chaîne de sentimens agréables. Elle écarte même de nous jusqu'aux douleurs, qui le plus souvent ne sont que les fruits de l'intempérance : elle nous offre dans toute leur pureté les plaisirs des sens, dont l'agrément se proportionne au besoin réel qu'on en a. Les plaisirs de l'esprit marchent à sa suite, & l'accompagnent jusque dans la solitude & dans l'adversité.

De quelque côté que l'homme vertueux jette les yeux, sur Dieu, sur les hommes, sur ses proches, sur ses amis, il n'aperçoit que des motifs d'une joie secrète : il se conforme aux intentions de son Auteur ; il mérite l'attachement de ses amis & de tout ce qui l'environne ; il seroit l'objet de l'estime & de l'affection de toutes les intelligences, si toutes les intelligences pouvoient le

cœur, en faisant une guerre secrète à tout ce qui nous environne, ils jettent dans nos cœurs les semences d'une haine générale, & y affoiblissent ou étouffent celles de la bienveillance & de l'amitié. Au contraire, est-on affranchi de ces passions injustes? On voit les autres hommes des mêmes yeux dont on envisage les Héros d'une Tragédie; le cœur fait pour aimer, se porte alors tout entier par son propre poids à la bienveillance & à l'amitié. Or, s'il est vrai que tout mouvement de bienveillance soit un plaisir, que la tristesse même soit accompagnée d'une douceur secrète, dès que la bienveillance y domine; que tout mouvement de haine & de trouble soit une douleur: notre bonheur sera toujours d'autant plus complet

L'homme injuste ne voit la mort que comme un fantôme affreux, qui à chaque instant fait un nouveau pas vers lui, empoisonne ses plaisirs, aigrit ses maux, & se prépare à le livrer à un Dieu vengeur de l'innocence. Ce qu'il envisage en elle de plus heureux, seroit qu'elle le plongeât pour toujours dans l'abîme du néant. Mais cette hontense espérance est bien combattue dans le fond de son âme, par l'autorité de la révélation, par le sentiment intérieur de son indivisibilité personnelle, par l'idée d'un Dieu juste & tout-puissant.

Il n'en est pas ainsi de l'homme parfaitement vertueux : la mort lui ouvre le sein d'une intelligence bienfesante, dont il a toujours respecté les lois, & ressenti les bontés.

S'il est vrai que l'espérance soit un sentiment essentiellement agréable , & que son agrément soit proportionné à la grandeur du bien qui en est l'objet ; il ne peut y avoir sur la terre de situation plus délicieuse que celle d'un homme , qui , trouvant dans la vertu un bonheur présent , voit encore dans la mort la perspective d'une félicité parfaite.

Le sage dont je viens de tracer le tableau n'existe peut-être point dans la nature : mais on sera d'autant plus heureux qu'on y ressemblera davantage ; & il est dans la morale ce qu'est dans les arts ce beau idéal , dont tous les Artistes doivent entreprendre d'approcher , lors même qu'ils ne peuvent espérer d'y atteindre.

Dois-je craindre de tomber dans

le ridicule de ceux qui s'érigent en législateurs de leurs maîtres , si , après avoir indiqué les sources du bonheur , j'observe qu'elles coulent également pour les Empires comme pour les particuliers ? Non sans doute ; c'est une spéculation qui intéresse trop le genre-humain pour lui être interdite.

Supposons un Peuple souverainement injuste ; nous nous apercevrons bientôt qu'il seroit souverainement malheureux. Ennemi déclaré du genre-humain, il seroit également à plaindre , & par les sentimens qu'il inspireroit, & par ceux qu'il ressentiroit : craint & haï de tout ce qui l'environneroit, il lui faudroit tout craindre & tout haïr : il ne seroit pas besoin que les Puissances voisines s'armassent contre lui :

qu'on prend aux hommes vertueux que la Tragédie fait revivre sur nos Théâtres.

Il est vrai que le masque de la vertu produiroit cet effet aussi bien que la vertu même. Mais on peut dire d'elle ce qu'on a dit de l'Amour ; il est presque impossible de réussir long-tems à la montrer où elle n'est pas : le vrai moyen de paroître juste & bienfaisant , c'est de l'être.

Imaginons présentement un homme qui , haï de tous ceux qui le connoissent , les haïsse à son tour. Tous les objets qui s'offriront à ses yeux , seront affligeans ; tous les mouvemens qui s'élèveront dans son cœur , seront douloureux. Tel est apparemment l'état de ces hommes infortunés , dont le cœur est livré dans les enfers à l'habitude de haine &

d'injustice , qui a fait ici bas leur crime , & commencé leur supplice.

Imaginons au contraire un homme juste & bienfaisant , qui , aimé & estimé de tous ceux qui l'environnent , ne vive que pour des mouvemens de bienveillance ; tous les objets qui s'offriront à ses yeux , lui seront agréables : tous les mouvemens qui s'élèveront dans son cœur , seront des plaisirs. Tel est sans doute l'état de ces hommes heureux , dont le cœur est livré dans le ciel à l'habitude de bienveillance , qui a fait ici bas leur vertu , & commencé leur récompense.

Rien de plus rare sur la terre qu'un homme parfaitement injuste ou parfaitement bienfaisant. Entre ces deux extrêmes est une mer immense où flottent la plupart des hommes. On

approche d'autant plus le comble du malheur, que le cœur est plus livré à la haine ; & plus il l'est à la bienveillance, plus on touche à la parfaite félicité.

Mais comment nous défendre de haïr quiconque nous attaquera dans nos biens & dans notre réputation ? L'entreprise est sans doute difficile. Quoi néanmoins de plus nécessaire que d'être heureux ? & peut-on l'être si l'on ouvre son cœur à la haine ? Soyons aussi ingénieux à la proscrire, qu'on l'est pour l'ordinaire à la justifier.

Ceux de qui nous nous plaignons n'ont-ils eu à notre égard qu'une conduite appuyée sur de bonnes raisons ? pourquoi les haïr, puisqu'ils sont tels que nous eussions cru devoir être en pareilles circonstances ?

magnificence des cérémonies publiques , par le nombre & la grandeur des armées ; mais il cache dans son sein tout ce que le malheur a de plus affreux , la haine , la crainte , la division , le trouble , & toutes les douleurs qui marchent à la suite d'une avidité inquiète & démesurée.

&

L'histoire ne nous offre que trop de tableaux ressemblans à celui-ci ; & s'il est vrai que Diogène , malgré toutes ses recherches , n'ait pu apercevoir dans Athènes que des hommes injustes ; on ne doit guère espérer de découvrir des peuples vertueux dans les annales du genre-humain. L'ambition qui a établi la plupart des Empires , semble toujours y conserver ses droits à titre de fondatrice : elle y consacre ses maximes , & y anoblit ses usages.

DES SENTIMENS. 235
public n'en prononce la dispense.

Il y a d'autres maximes qui sont moins la base de la société, qu'elles n'en feroient l'ornement : elles ne sont pas absolument nécessaires pour la maintenir ; mais elles lui procure-
roient toute la perfection dont elle est susceptible. Telles sont celles qui prescrivent de secourir les autres hommes dans leurs besoins, & de contribuer, autant qu'il est en nous, à leur bonheur. Observer ces règles, c'est être bienfaisant, c'est devenir en quelque sorte le Dieu tutélaire de ses semblables.

Ces différentes maximes sont comprises dans le précepte de l'Evangile : Aimez les autres hommes comme vous-mêmes ; c'est-à-dire, soyez justes & bienfaisans. Or, ce que la morale nous ordonne, la

Théorie des sentimens nous le conseille.

L'injustice n'afflige pas seulement ceux qui en font les victimes ; c'est une sorte de serpent qui commence par déchirer celui qui le porte dans son sein : elle prend naissance dans l'avidité des richesses ou des honneurs, & en fait sortir avec elle un germe d'inquiétude & de chagrin. L'homme injuste se flattât-il d'échapper à la vengeance des hommes, ou à la justice de Dieu ; il devrait toujours se trouver à plaindre de placer sa perfection ou son bonheur, dans une possession chancelante d'objets dépendans du caprice d'autrui, & de l'empire de la fortune.

Non-seulement l'orgueil & l'intérêt asservissent notre bonheur à des puissances étrangères ; mais en-

cœur, en faisant une guerre secrète à tout ce qui nous environne, ils jettent dans nos cœurs les semences d'une haine générale, & y affoiblissent ou étouffent celles de la bienveillance & de l'amitié. Au contraire, est-on affranchi de ces passions injustes ? On voit les autres hommes des mêmes yeux dont on envisage les Héros d'une Tragédie ; le cœur fait pour aimer, se porte alors tout entier par son propre poids à la bienveillance & à l'amitié. Or, s'il est vrai que tout mouvement de bienveillance soit un plaisir, que la tristesse même soit accompagnée d'une douceur secrète, dès que la bienveillance y domine ; que tout mouvement de haine & de trouble soit une douleur : notre bonheur sera toujours d'autant plus complet

& plus solide, que notre façon de vivre fera plus de nature à porter dans le cœur des mouvemens de bienveillance, & à en écarter tout mouvement de trouble & de haine.

L'habitude de justice & de bienveillance qui nous rend heureux, principalement par les mouvemens de notre cœur, nous le rend aussi par les sentimens qu'elle inspire à ceux qui nous approchent.

L'Auteur de la nature, attentif à nous pourvoir de tous les goûts utiles à notre conservation, nous a imprimé, par rapport aux autres hommes, deux desirs différens; celui d'en être craint, & celui d'en être aimé.

Dans l'état qui a précédé l'établissement des lois civiles, il étoit peut-être plus important, & par con-

fréquent plus agréable d'être craint
 que d'être aimé ; parce que , contre
 des hommes que l'ambition ou l'in-
 térêt armeroit contre nous, la crainte
 est une barrière plus puissante que la
 reconnoissance. Aussi , pour les Sou-
 verains qui sont dans cet état les
 uns par rapport aux autres , est-il
 souvent moins flatteur d'être aimé
 des Puissances voisines, que d'en être
 respecté. Il n'en est pas ainsi des par-
 ticuliers : les loix veillent à la con-
 servation de leurs biens , de leur
 honneur , de leur personne. A quoi
 leur est-il utile d'être craint ? Mais il
 leur est important & par conséquent
 agréable d'être aimés. L'amour ob-
 tient de ceux qui nous environnent,
 souvent des services essentiels , &
 toujours une suite continue de dé-
 monstrations d'estime & d'amitié,

plus flatteuses, pour l'ordinaire, que les services mêmes. Si l'on a dit de la louange, qu'elle étoit, pour celui à qui elle s'adressoit, la plus agréable de toutes les musiques ; on peut dire de même qu'il n'est point de spectacle plus doux que celui de se voir aimé.

Or, ce spectacle flatteur, c'est à la justice & à la bienveillance à nous le préparer. L'orgueil & l'injustice ne peuvent se montrer, sans devenir ou l'objet du mépris, s'ils sont accompagnés de foiblesse, ou l'objet de la haine, s'ils sont joints à la puissance. Ils établissent notre félicité sur les ruines de celle d'autrui. Mais la vertu, en conciliant notre bonheur avec celui des autres hommes, fait de notre bien personnel leur bien commun. Jugeons-en par l'intérêt qu'on

qu'on prend aux hommes vertueux que la Tragédie fait revivre sur nos Théâtres.

Il est vrai que le masque de la vertu produiroit cet effet aussi bien que la vertu même. Mais on peut dire d'elle ce qu'on a dit de l'Amour ; il est presque impossible de réussir long-tems à la montrer où elle n'est pas : le vrai moyen de paroître juste & bienfaisant , c'est de l'être.

Imaginons présentement un homme qui , haï de tous ceux qui le connoissent , les haïsse à son tour. Tous les objets qui s'offriront à ses yeux , seront affligeans ; tous les mouvemens qui s'élèveront dans son cœur , seront douloureux. Tel est apparemment l'état de ces hommes infortunés , dont le cœur est livré dans les enfers à l'habitude de haine &

d'injustice , qui a fait ici bas leur crime , & commencé leur supplice.

Imaginons au contraire un homme juste & bienfaisant , qui , aimé & estimé de tous ceux qui l'environnent , ne vive que pour des mouvemens de bienveillance ; tous les objets qui s'offriront à ses yeux , lui seront agréables : tous les mouvemens qui s'élèveront dans son cœur , seront des plaisirs. Tel est sans doute l'état de ces hommes heureux , dont le cœur est livré dans le ciel à l'habitude de bienveillance , qui a fait ici bas leur vertu , & commencé leur récompense.

Rien de plus rare sur la terre qu'un homme parfaitement injuste ou parfaitement bienfaisant. Entre ces deux extrêmes est une mer immense où flottent la plupart des hommes. On

approche d'autant plus le comble du malheur, que le cœur est plus livré à la haine ; & plus il l'est à la bienveillance, plus on touche à la parfaite félicité.

Mais comment nous défendre de haïr quiconque nous attaquera dans nos biens & dans notre réputation ? L'entreprise est sans doute difficile. Quoi néanmoins de plus nécessaire que d'être heureux ? & peut-on l'être si l'on ouvre son cœur à la haine ? Soyons aussi ingénieux à la proscrire, qu'on l'est pour l'ordinaire à la justifier.

Ceux de qui nous nous plaignons n'ont-ils eu à notre égard qu'une conduite appuyée sur de bonnes raisons ? pourquoi les haïr, puisqu'ils sont tels que nous eussions cru devoir être en pareilles circonstances ?

Si c'est injustement qu'ils nous attaquent, ils sont à plaindre de porter en eux un principe certain de regrets & de douleur. Ce sont des malades, qui dans leur fièvre chaude croient se guérir en blessant ce qu'ils rencontrent. Défendons-nous contre leur fureur; mais ne nous en punissons point nous-mêmes par des mouvemens qui portent le trouble dans notre âme.

Outre les sentimens d'humanité qu'on doit à tous les hommes, il y a des devoirs particuliers qui résultent des circonstances où Dieu nous a placés : ils se réduisent à nous conduire envers nos supérieurs, nos égaux, nos inférieurs, nos proches, de façon à faire désirer à tous ceux qui sont dans de pareilles circonstances, qu'on ait à leur égard une

pareille conduite. L'exactitude à remplir ces devoirs est donc de nature à nous assurer l'estime, l'affection & la confiance de tous ceux qui nous environnent, & à reproduire en nous, par un contre-coup heureux, des sentimens de bienveillance.

De tous les devoirs que nous imposent nos différentes liaisons, il n'en est point qui paroissent plus au-dessus de la nature humaine, que ceux de la parfaite amitié : elle nous ordonne de renoncer, en faveur de notre ami, à nos intérêts les plus chers, & nous le fait envisager comme la portion de nous-mêmes la plus précieuse. Il n'est point de source plus féconde de sentimens agréables, que l'accomplissement de ces devoirs qui paroissent si austères ; & sentir qu'on

en est capable, est déjà un plaisir bien délicat.

Il y a eu des Ecrivains célèbres qui ont soutenu que dans le commerce de l'amitié, il y avoit plus à perdre qu'à gagner, & que c'étoit une extension de nous-mêmes, qui nous exposoit à la misère, non-seulement en notre propre personne, mais aussi en celle d'autrui. Il me semble que penser ainsi, c'est ignorer la puissance de l'amour. Telle en est la vertu : par l'intérêt que prennent de parfaits amis à ce qui les touche, leurs biens se multiplient, leurs maux semblent s'anéantir ; & jusque dans leur tristesse mutuelle il règne une sorte de douceur, qu'ils n'échangeroient pas contre les plaisirs les plus vifs.

Mais s'il est vrai que c'est à la

bienveillance qu'il appartient de rendre les hommes heureux , par quel prodige semblent-ils tous , comme de concert , se livrer à l'injustice & à la haine ? La principale cause de ce désordre , c'est l'impres-
sion que font sur nous la richesse & la grandeur. A des traits brillans , qui cachent souvent une misère réelle , nous croyons reconnoître la félicité suprême ; & au-lieu d'exercer nos facultés , & de nous conduire envers les autres de façon à faire naître en nous des sentimens auxquels la nature a réellement attaché le bonheur , nous brûlons d'acquérir , sans bornes & sans mesure , des biens que la seule façon de penser rend nécessaires ; nous immolons à ces desirs démesurés tout ce qui y fait obstacle. Il n'en est pas

La certitude qu'il a d'affermir & d'accroître sa puissance par des moyens dont le succès est infailible ; l'idée qu'il se rend le ministre de la Divinité, en procurant aux autres hommes les biens qu'elle leur a destinés ; le spectacle de tout un Peuple heureux par ses bienfaits ; l'exécution du plus noble de tous les projets , indépendante des jeux de la fortune ; une suite continue des mouvemens de bienveillance les plus flatteurs ; tout ce qui se présente à ses yeux , toutes ses idées , tous les mouvemens de son cœur , conspirent à former en sa faveur l'état le plus heureux dont la nature humaine soit capable.

Il est vrai que dans cette chaîne de sentimens vertueux , il ne s'en trouve peut-être pas d'aussi vifs que

l'exemple des Déesſes, qui avoient ſoumis leur beauté au jugement de Pâris, les Divinités qui préſident à la ri cheſſe, à la volupté, à la ſanté & à la vertu, s'étoient préſentées à tous les Grecs rasſemblés aux jeux Olympiques, afin qu'ils leur marquaſſent leur rang, ſuivant le degré de leur influence ſur le bonheur des hommes. La Ri cheſſe étala ſa magnificence, & commençoit à éblouir les yeux de ſes Juges, quand la Volupté repréſenta que l'unique mérite des ri cheſſes étoit de conduire au plaifir. Elle alloit à ſon tour obtenir le premier rang : la Santé le lui conteſta : ſans elle la douleur prend bientôt la place de la joie. Enfin, la Vertu termina la diſpute, & fit convenir tous les Grecs, que dans le ſein de la ri cheſſe, du plaifir & de

la fanté l'on feroit bientôt, fans le secours de la prudence & de la valeur, le jouet de tous ses ennemis. Le premier rang lui fut donc adjudé, le second à la fanté, le troisième au plaisir, le quatrième à la richesse.

C'est bien dégrader, ce me semble, la vertu, que de lui donner pour principale fonction celle d'être la garde de ses rivales ; & l'on peut fonder sa prééminence sur des titres plus nobles.

La richesse, le plaisir, la fanté deviennent des maux pour qui ne fait pas en user. La sagesse seule, à parler exactement, mérite le titre de bien, puisqu'avec elle les maux deviennent souvent des biens, & que sans elle les biens deviennent toujours des maux : elle éloigne de

nous les sentimens douloureux , & rassemble en notre faveur tous les sentimens agréables. Le regret du passé, le chagrin du présent, l'inquiétude sur l'avenir, sont les fléaux qui affligent le plus le genre-humain. La vertu nous en garantit, en renfermant nos desirs dans l'étendue de ce qui est à notre portée, en les conformant à la raison, en les soumettant aux lois de notre Auteur, & en plaçant notre perfection, non dans une possession d'objets toujours prêts à nous échapper, mais dans un usage de nos facultés assorti à notre état présent. L'ennui, non moins affligeant que le chagrin, porte son poison jusque sur le trône : il n'ose approcher de la sagesse, qui, remplissant d'une suite d'occupations vertueuses le cours de la vie, y forme

une chaîne de sentimens agréables : Elle écarte même de nous jusqu'aux douleurs, qui le plus souvent ne sont que les fruits de l'intempérance : elle nous offre dans toute leur pureté les plaisirs des sens, dont l'agrément se proportionne au besoin réel qu'on en a. Les plaisirs de l'esprit marchent à sa suite, & l'accompagnent jusque dans la solitude & dans l'adversité.

De quelque côté que l'homme vertueux jette les yeux, sur Dieu, sur les hommes, sur ses proches, sur ses amis, il n'aperçoit que des motifs d'une joie secrète : il se conforme aux intentions de son Auteur ; il mérite l'attachement de ses amis & de tout ce qui l'environne ; il seroit l'objet de l'estime & de l'affection de toutes les intelligences, si toutes les intelligences pouvoient le

pénétrer. Son cœur, exempt de haine & de crainte, ne vit que pour des mouvemens de bienveillance, c'est-à-dire, pour des sentimens de plaisir : enfin, la satisfaction attachée à la perfection intérieure, forme, dans le secret de son âme, suivant l'expression de Salomon, une fête continuelle. Et c'est ainsi que toutes les espèces de sentimens agréables se réunissent en sa faveur, & que se combinant ensemble par des proportions réglées sur leur vivacité, leur durée, leur convenance, ils font la plus délicieuse de toutes les harmonies.

Mais le plus grand bien dont jouisse ici bas l'homme parfaitement vertueux, c'est que le moment fatal qui désespère les autres hommes, n'est pour lui qu'un passage à une vie plus heureuse.

L'homme injuste ne voit la mort que comme un fantôme affreux, qui à chaque instant fait un nouveau pas vers lui, empoisonne ses plaisirs, aigrit ses maux, & se prépare à le livrer à un Dieu vengeur de l'innocence. Ce qu'il envisage en elle de plus heureux, seroit qu'elle le plongeât pour toujours dans l'abîme du néant. Mais cette honteuse espérance est bien combattue dans le fond de son âme, par l'autorité de la révélation, par le sentiment intérieur de son indivisibilité personnelle, par l'idée d'un Dieu juste & tout-puissant.

Il n'en est pas ainsi de l'homme parfaitement vertueux : la mort lui ouvre le sein d'une intelligence bienfesante, dont il a toujours respecté les lois, & ressenti les bontés.

S'il est vrai que l'espérance soit un sentiment essentiellement agréable , & que son agrément soit proportionné à la grandeur du bien qui en est l'objet ; il ne peut y avoir sur la terre de situation plus délicieuse que celle d'un homme , qui , trouvant dans la vertu un bonheur présent , voit encore dans la mort la perspective d'une félicité parfaite.

Le sage dont je viens de tracer le tableau n'existe peut-être point dans la nature : mais on fera d'autant plus heureux qu'on y ressemblera davantage ; & il est dans la morale ce qu'est dans les arts ce beau idéal , dont tous les Artistes doivent entreprendre d'approcher , lors même qu'ils ne peuvent espérer d'y atteindre.

Dois-je craindre de tomber dans

le ridicule de ceux qui s'érigent en législateurs de leurs maîtres , si , après avoir indiqué les sources du bonheur , j'observe qu'elles coulent également pour les Empires comme pour les particuliers ? Non sans doute ; c'est une spéculation qui intéresse trop le genre-humain pour lui être interdite.

Supposons un Peuple souverainement injuste ; nous nous apercevriens bientôt qu'il seroit souverainement malheureux. Ennemi déclaré du genre-humain, il seroit également à plaindre, & par les sentimens qu'il inspireroit, & par ceux qu'il ressentiroit : craint & haï de tout ce qui l'environneroit, il lui faudroit tout craindre & tout haïr : il ne seroit pas besoin que les Puissances voisines s'armassent contre lui :

l'agrément attaché à l'ordre des parties d'une phrase (1).

Les phrases les plus simples sont susceptibles d'une sorte d'harmonie, dès qu'on peut y marquer les dernières places aux idées les plus importantes, aux expressions les plus sonores, & aux mots les plus longs.

Nous aimons à présenter d'abord les idées qui nous intéressent davantage ; mais cet arrangement dicté par l'amour-propre est bien différent de celui que prescrit l'art de plaire. La principale des lois qu'il nous impose, est de paroître toujours nous oublier nous-mêmes en faveur d'autrui. Or, il en est des périodes

(1) Je ne prétends point donner ici une définition complète de l'harmonie du style ; je me propose seulement d'y indiquer ce qui fait le sujet de la Dissertation.

Ne jugeons point de la félicité d'un Empire par sa grandeur & par sa puissance ; ce sont comme des remparts qui ont l'avantage de défendre une place contre ses ennemis , mais qui ne suffisent point pour faire le bonheur de ses habitans. Quoi de plus brillant que l'état du Peuple Romain , lorsqu'assemblé dans ses places publiques , il distribuoit à son gré les Royaumes les plus éloignés , & donnoit des lois aux Monarques les plus puissans : il touchoit alors , par son extrême injustice , au comble du malheur.

L'objet de ses vœux étoit d'affervir l'univers ; & l'étendue des mers , des forêts , des déserts n'étoit qu'une foible défense contre son ambition. Tous les Peuples qui l'environnoient se réunirent enfin contre leur ennemi

commun ; & dans l'espace de quelques siècles ils parvinrent à détruire une Puissance qui sembloit devoir être aussi durable que l'univers même.

Les chefs de la République en avoient été les ennemis les plus cruels : presque tous aspiroient à devenir les tyrans de leurs concitoyens ; & ceux qui ne pouvoient y prétendre , travailloient du moins à s'enrichir par la ruine des Provinces qui leur étoient confiées.

Cette dépravation de mœurs avoit également infecté tous les ordres de l'État ; & ce Peuple de Rois étoit toujours prêt à vendre au plus offrant ses suffrages , ses lois & sa liberté.

Un Empire dans cette situation peut avoir le masque du bonheur par le faste des particuliers , par la

place (1) : ils y auront plus de prise sur la mémoire : jugeons-en par la facilité qu'ont les enfans à répéter les dernières parties du discours.

J'observerai ici que plusieurs monosyllabes rassemblés terminent bien une phrase , parce qu'ils ne sont pour l'oreille qu'un seul & même mot.

Telle est la structure des fibres de l'ouïe ; elles saisissent cette théorie , lors même qu'elle échappe à la connoissance de l'esprit. L'Auteur de la Prosodie Française a remarqué , que dans notre langue les syllabes qui sont brèves , devenoient longues quand elles terminoient le discours.

(1) *In verbis observandum est ne à majoribus ad minora descendat oratio ; melius enim dicetur : vir est optimus , quàm , vir optimus est.*

Diomed. lib. 2 , cap. de Structura perfecta orationis. Voyez aussi Hermog. liv. 1 , & Harpocrate 104.

: S'il y a quelque nation, dont une équité constante ait été le caractère dominant, il y a lieu de croire qu'il ne faut point la chercher parmi celles qui ont joué les grands rôles sur le théâtre de l'univers. Enveloppée dans un bonheur secret, elle y sera demeurée immobile, & aura laissé la scène en proie à cette foule de Peuples malheureux, qu'agite & que transporte le désir ardent d'améliorer leur condition par l'infortune des Puissances voisines.

Voici le tableau que fait d'un de ces Peuples obscurs & vertueux l'un des plus grands Peintres de l'antiquité (1):

Les Chauques, dit Tacite, sont une Nation très-puissante & extrêmement peuplée: ils ne veulent

(1) Tac. De morib. German. c. 35.

devoir leur grandeur qu'à la justice ? tranquilles & pacifiques , ils cultivent leurs terres , sans former aucun dessein sur celles de leurs voisins : leur vertu n'est point en eux un effet de la foiblesse : puissans en hommes & en chevaux , ils ont contre l'ennemi qui les attaque une valeur égale à leur humanité.

(1) Chacun s'y fait une joie de recevoir même un inconnu , & de partager avec lui tous ses vivres ; s'ils viennent à manquer , on conduit son hôte chez quelque voisin , qui reçoit comme un bienfait l'occasion qu'on lui procure d'être bienfaisant.

Il y a eu des Républiques d'Allemagne qui sembloient avoir recœuilli , comme par succession , la

(1) C. 21. & 35 de *Morib. German.*

parfaite probité de cette Nation Germanique. On peut en juger par ce trait qu'en rapporte un Historien contemporain, presque égal à Tacite par la force du pinceau, & par la fidélité des portraits : Quand il y survient, dit Machiavel (1), quelque dépense publique, le Sénat impose en général sur chaque particulier la taxe d'une certaine portion de son revenu. La régie de cet impôt est singulière ; c'est la conscience qui est chargée d'en faire le recouvrement : chacun apporte au jour marqué dans la caisse publique la somme prescrite par la loi ; & les fonds y répondent toujours aux intentions du Sénat, & aux besoins de la République.

Ces hommes, que le luxe & la

(1) Discor. l. 5, c. 15.

pauvreté n'avoient point corrompus, loin de vouloir rejeter sur leurs concitoyens le poids des charges publiques, se prêtoient religieusement à une imposition dont ils faisoient la nécessité & le bon usage.

Telle est la corruption de nos mœurs : il est présentement peu d'hommes assez vertueux pour croire possible ce que des Peuples entiers ont été assez vertueux pour pratiquer.

Traversons les mers, s'il le faut, & cherchons, jusque dans un nouveau monde, quelque autre Nation semblable à celle-ci. Nous en eussions trouvé autrefois dans les îles de l'Amérique que découvrit Colomb. Herrera, dans sa première décade, a décrit fort en détail les mœurs des Peuples qui les habitoient : c'est la

DES SENTIMENS. 265
peinture de l'âge d'or ; & les archives du Conseil d'Espagne , qui ont fourni à cet Historien célèbre ses mémoires , ne doivent point être soupçonnées de faveur pour les Indiens.

La Pensilvanie nous offre actuellement dans le continent de l'Amérique une Colonie qui se propose de faire revivre les vertus des premiers Chrétiens , & qui , par la seule innocence de ses mœurs , a su se former un rempart que respectent des Sauvages qui bravent la valeur & l'artillerie des autres Européens.

Enfin , il paroît , par les relations du Paraguay , que le zèle de quelques Missionnaires y a exécuté les projets les plus brillans de la République de Platon.

Tous ces différens Peuples ne sont

presque que des atômes sur la surface de la terre ; mais , si nous en croyons les Chinois , le plus vaste des Empires en a été le plus vertueux ; & dans le cours des trois Dynasties , il y a eu une suite nombreuse de Princes si justes , & si bienfaisans , que toutes les Nations voisines ont ambitionné le bonheur d'être soumis à leurs lois.

Essayons présentement de dessiner un Empire parfaitement vertueux , à peu près comme ce Peintre qui peignit une Vénus par le choix des différens traits qu'il recueillit sur les beautés les plus parfaites.

Qu'à l'ombre de la paix l'Agriculture , les Arts , les Sciences , & le Commerce , encouragés par tous les moyens imaginables , écartent la misère & l'oïveté , & ouvrent la plus

vaſte carrière à toutes les différentes ſortes de talens. Que le chef de l'Etat en chériffe tous les différens ordres , comme des membres dont il n'eſt aucun qui puiſſe gémir ſous le poids de l'indigence & de la miſère , ſans que tout le corps ſ'en reflente. Qu'une parfaite équité préſide à l'obſervation de tous les traités , à l'établifſement de toutes les lois , & à la répartition de tous les impôts & de toutes les charges publiques. Que toutes les Puifſances voiſines de cet Empire , intéreſſées à ſa conſervation , ſoient toujours prêtes à ſ'armer pour ſa déſenſe , & qu'indépendamment de tout ſecours étranger , il puiſſe toujours oppoſer à des agreſſeurs injuſtes la barrière impénétrable d'un Peuple auſſi nombreux , auſſi riche , & auſſi affectionné qu'il ſoit poſſible.

Il en est de cet Empire parfaitement vertueux , comme du Sage. Peut-être n'a-t-il jamais existé. C'est le beau idéal de la Politique. Quoi qu'il en soit, le degré de ressemblance avec ce modèle, fera pour tous les Etats la vraie mesure de leur félicité.

Mais cette idée d'un gouvernement heureux n'eût-elle jamais été réalisée, il ne feroit pas néanmoins impossible qu'elle le fût. A quel espoir la France n'étoit-elle pas en droit de se livrer , lorsqu'une mort prématurée lui enleva, au commencement de ce siècle, le Prince le plus vertueux dont l'histoire fasse mention ? Et s'il ne lui a été montré que pour être l'objet de ses regrets, ne revit-il pas dans un fils auguste, qui, forcé par ses ennemis de pren-

90 *Il* ua les Athéniens, & les éblouit
 Ce sont, *car* tôt par des ressemblances de
 en, *les rapp*, de mesures, & d'idées ména-
 donné *un*, avec art. Il les détermina autant
 le lui *ont p* le brillant de ses figures, que
 orique *en* la force de ses raisons, à porter
 s figures, *à* guerre en Sicile en faveur de sa
 ils paroisse-
 rie.

es Orateurs a gradation dans les membres
heureux. ne période, est encore plus agréa-
à ce sujet que la symétrie; l'art s'y cache
nt mémor eux, & s'y diversifie davantage;
) fut le pre puisque dans l'arrangement des
œuvre pressions, & même des syllabes,
ur envoi est une chose agréable pour l'o-
ir les Lect rle, que les plus longues soient
ur demar cées les dernières; une pareille
issance position dans les membres d'une
 période aura sans doute un sembla-
 le agrément: en voici quelques
 exemples:

T ij

d'une expression Cartésienne, est une sorte de tourbillon, qui a pour centre de ses mouvemens son bonheur personnel. Désirer que notre félicité devienne le centre commun des tourbillons voisins, c'est vouloir changer leur nature, c'est consentir à n'être heureux que par miracle. Ajoutons-nous donc du mieux qu'il nous est possible, avec ce qui nous environne ; mais n'espérons point nous former un état solidement heureux, si ce n'est par nos propres mouvemens.

J'appelle états heureux, ceux où les sentimens agréables l'emportent de beaucoup sur les sentimens affligeans ; & ils se partagent en trois classes différentes, suivant que les mouvemens du corps, de l'esprit ou du cœur y dominant.

Si nous voulons rassembler un nombre d'hommes dont le sort soit véritablement à envier, nous les chercherons peut-être fort inutilement dans les places les plus brillantes ; mais nous en trouverons parmi ceux à qui un travail modéré fournit aisément de quoi subvenir à leurs besoins & à ceux de leur famille. Nous nous apercevrons bientôt que plusieurs d'entre eux, exempts d'inquiétude, de chagrin & d'ennui, portent dans le fond du cœur une joie secrète toujours prête à se développer. Si leurs jours ne sont pas filés d'or, ils le sont du moins de soie ; c'est un tissu de sentimens doux, où il n'entre ni plaisir vif, ni chagrin amer.

Les mouvemens du corps sont moins agréables que ceux de l'esprit.

Un genre de vie fera donc plus heureux par l'exercice de l'esprit, que par des travaux mécaniques. Est-il rien de plus flatteur que de pouvoir jouir de tous les lieux, de tous les temps, de toute la nature ? Un bonheur si délicat n'a cependant été le partage que de quelques mortels privilégiés ; c'est comme un sanctuaire, dont la barbarie a fermé l'entrée, pendant plusieurs siècles, à la plupart des hommes ; elle a flétri le savoir chez les particuliers, de même qu'elle a anobli l'injustice chez les conquérans.

Puisque le cœur est de toutes nos facultés celle d'où partent les mouvemens les plus agréables, le genre de vie le plus heureux sera celui où les mouvemens de bienveillance domineront davantage.

Ceux

Ceux que la fortune a enrichis de ses présens, n'en recœuilleront tout le fruit, que par le penchant à en faire un usage favorable aux autres hommes : jugeons de leur félicité par les heureux qu'ils font.

Il n'est donc point de bonheur égal à celui d'un Souverain, qui ne renfermant point sa bienveillance dans le cercle étroit des courtisans qui l'environnent, la porte sur tous ceux qui sont dans sa dépendance, pour leur procurer les biens qui leur conviennent, pour bannir la misère de ses Etats, y animer les Arts & le Commerce, y encourager les talens & les vertus, & y faire régner une abondance bien plus capable de grossir ses revenus, & de multiplier ses sujets, que ne feroient d'ordinaire les conquêtes les plus brillantes.

Un genre de vie fera donc plus heureux par l'exercice de l'esprit, que par des travaux mécaniques. Est-il rien de plus flatteur que de pouvoir jouir de tous les lieux, de tous les temps, de toute la nature ? Un bonheur si délicat n'a cependant été le partage que de quelques mortels privilégiés ; c'est comme un sanctuaire, dont la barbarie a fermé l'entrée, pendant plusieurs siècles, à la plupart des hommes ; elle a flétri le savoir chez les particuliers, de même qu'elle a anobli l'injustice chez les conquérans.

Puisque le cœur est de toutes nos facultés celle d'où partent les mouvemens les plus agréables, le genre de vie le plus heureux sera celui où les mouvemens de bienveillance domineront davantage.

Ceux

Ceux que la fortune a enrichis de ses présens , n'en recœuilleront tout le fruit , que par le penchant à en faire un usage favorable aux autres hommes : jugeons de leur félicité par les heureux qu'ils font.

Il n'est donc point de bonheur égal à celui d'un Souverain , qui ne renfermant point sa bienveillance dans le cercle étroit des courtisans qui l'environnent , la porte sur tous ceux qui sont dans sa dépendance , pour leur procurer les biens qui leur conviennent , pour bannir la misère de ses Etats , y animer les Arts & le Commerce , y encourager les talens & les vertus , & y faire régner une abondance bien plus capable de grossir ses revenus , & de multiplier ses sujets , que ne feroient d'ordinaire les conquêtes les plus brillantes.

La certitude qu'il a d'affermir & d'accroître sa puissance par des moyens dont le succès est infallible ; l'idée qu'il se rend le ministre de la Divinité, en procurant aux autres hommes les biens qu'elle leur a destinés ; le spectacle de tout un Peuple heureux par ses bienfaits ; l'exécution du plus noble de tous les projets , indépendante des jeux de la fortune ; une suite continue des mouvemens de bienveillance les plus flatteurs ; tout ce qui se présente à ses yeux , toutes les idées , tous les mouvemens de son cœur , conspirent à former en sa faveur l'état le plus heureux dont la nature humaine soit capable.

Il est vrai que dans cette chaîne de sentimens vertueux , il ne s'en trouve peut-être pas d'aussi vifs que

veux d'un conquérant dont la victoire couronne l'ambition. Mais le conquérant n'acquiert cette sorte de plaisir, qu'au prix de pouvoir être le plus malheureux de tous les hommes, puisqu'on en court d'autant plus le danger, qu'on porte dans la nature de ses goûts plus de principes de haine, de trouble, d'inquiétude & de chagrin.

CHAPITRE XVI.

Où l'on prouve que la Philosophie morale est à la portée de tous les hommes.

LES Philosophes & la plupart des Législateurs condamnent le Peuple à une ignorance grossière ; ils n'ont presque connu d'autre frein pour le contenir, que la terreur des suppli-

ces. Platon lui-même, dans cette République, où il s'est permis les idées les plus hardies, n'a pas osé former un Peuple vertueux par raison; il ne confie qu'au Magistrat le dépôt de la Philosophie morale. Mais quelles sont donc les profondeurs de cette science réservée à des âmes privilégiées? Il me semble qu'on peut toute la comprendre dans quelques maximes, qui sont comme le résultat de la science des sentimens.

Soumettons-nous avec respect aux lois d'une intelligence bienfaisante, à laquelle nous sommes nécessairement assujettis.

Cherchons dans une suite d'occupations assorties à nos talens &c à notre état, la légère portion de bonheur à laquelle il nous est permis d'aspirer ici bas.

N'attachons point notre perfection à la possession des biens qui sont hors de nous.

Prenons avec les autres hommes une façon de vivre qui soit de nature à porter dans le cœur des mouvemens de bienveillance , & à en écarter tout mouvement de haine , d'inquiétude , de trouble , & de chagrin.

Or , pour sentir qu'on ne peut être heureux que par l'observation de ces maximes , il n'est pas besoin de s'élever jusqu'aux cieux , ni de percer dans les abîmes ; il s'en offre à nous tous les jours des preuves aussi faciles à saisir , que les principes des arts les plus communs.

Faut-il de grands efforts pour apercevoir que nos maux deviendront plus légers , & nos biens plus

précieux, par l'idée que c'est une intelligence bienfaisante qui en règle la distribution ?

Le Bourgeois dont parle Horace, auroit suffi pour persuader à tous ses concitoyens, qu'on ne peut être heureux que par un genre de vie assorti à son état & à ses talens : une suite d'occupations obscures lui formoit une félicité trop peu enviée, pour qu'il en sentît tout le prix. Le beau-père d'Auguste l'enrichit par le présent d'une terre, à condition qu'il y établiroit son domicile, & qu'il s'y livrerait à toute la tranquillité qu'elle pouvoit lui procurer. La gaieté qu'il avoit eue jusqu'alors, fit bientôt place à l'inquiétude, au chagrin, à l'ennui : Reprenez vos dons, vint-il dire à son bienfaiteur, & rendez-moi mes premières occupations.

On fait par Lucien , que le Peuple d'Athènes avoit si bien appris de Socrate & de ses disciples , qu'on se flétrissoit soi-même , en voulant s'illustrer par des biens qui nous sont étrangers , qu'il n'envisageoit qu'avec mépris ceux qui paroissent vouloir surprendre son estime par la magnificence de leur cortége.

Enfin, il nous suffit d'être capables d'aimer & de haïr, pour pouvoir nous assurer que notre genre de vie ne fera jamais plus heureux , que quand il portera dans le cœur des mouvemens de bienveillance , & en écartera tout mouvement de haine.

Il n'en est donc pas de la Philosophie morale comme de la plupart des autres sciences , qui semblent ne rendre leurs oracles que dans des déserts presque inaccessibles à la plu-

part des hommes ; elle n'a point de mystère qu'elle ne soit prête de révéler à tous ceux qui sont capables de la réflexion la plus légère.



ÉCLAIRCISSEMENT*Sur l'harmonie du style.*

UN de nos meilleurs Ecrivains assure que les sources de l'harmonie du style ne sont pas encore entièrement découvertes. Il me semble néanmoins qu'on les trouve toutes dans Cicéron, & dans les anciens Rheteurs, & qu'avec leur secours on peut entreprendre de les indiquer. Mais il faut, pour y réussir, mesurer des syllabes, des mots, des périodes. Quels objets pour des goûts tendres & délicats ! Et oseroit-on faire sortir ces observations grammaticales des réduits obscurs où il semble qu'elles soient reléguées ? Pourquoi cependant aurions-nous

une délicatesse que n'ont jamais eue les plus grands hommes d'Athènes & de Rome. On a vu des Consuls & des Empereurs, dans le sein de la grandeur & de la victoire, ne point dédaigner d'approfondir les principes d'un art, qui est comme la base de tous les autres, le nœud de tous les esprits, & qui, sous des minuties apparentes, cache des sources fécondes de plaisirs très-réels. Il est vrai que l'ambition anoblissoit alors des recherches, qui aidoient à dominer dans les assemblées populaires par le charme de l'éloquence ; mais la Philosophie les anoblira encore davantage, lorsqu'elle les destinera à nous faire sentir jusqu'à quel point l'Auteur des lois du sentiment a porté son attention bienfaisante.

J'entends par harmonie du style,

l'agrément attaché à l'ordre des parties d'une phrase (1).

Les phrases les plus simples sont susceptibles d'une forte d'harmonie, dès qu'on peut y marquer les dernières places aux idées les plus importantes, aux expressions les plus sonores, & aux mots les plus longs.

Nous aimons à présenter d'abord les idées qui nous intéressent davantage ; mais cet arrangement dicté par l'amour-propre est bien différent de celui que prescrit l'art de plaire. La principale des lois qu'il nous impose, est de paroître toujours nous oublier nous-mêmes en faveur d'autrui. Or, il en est des périodes

(1) Je ne prétends point donner ici une définition complète de l'harmonie du style ; je me propose seulement d'y indiquer ce qui fait le sujet de la Dissertation.

comme des Tragédies , & de tous les ouvrages des beaux Arts , dont les parties se montrent successivement ; l'intérêt & le plaisir de l'Auditeurs'évanouissent sitôt qu'ils diminuent. Les idées les plus intéressantes, de même que les expressions les plus sonores, doivent donc, autant qu'il est possible, se présenter les dernières.

Cette règle, qui est inviolable, quand on parle pour plaire ou pour toucher, souffre quelque exception, quand on se propose de persuader ou d'instruire. Les Rhéteurs recommandent, que si l'on emploie un moyen plus foible avec d'autres moyens plus décisifs, on ne commence point par offrir ce qui pourroit faire préjuger la foiblesse de la cause. Que le premier moyen pré-

vienne donc favorablement , que le plus foible se perde dans la foule , & que le dernier soit toujours le plus frappant. Il convient quelquefois d'avoir une pareille attention dans l'arrangement des idées d'une période ; & l'on doit même présenter d'abord la plus intéressante , lorsqu'elle peut répandre plus de jour sur la matière qu'on a entrepris d'éclaircir.

Quand les idées sont également importantes , c'est la longueur des mots qui doit , autant qu'il est possible , décider de leur arrangement. Les anciens Grammairiens ont observé , que lorsqu'il y en avoit dans une phrase de beaucoup plus longs que les autres , & par conséquent plus difficiles à retenir , leur position la plus favorable étoit la dernière

place (1) : ils y auront plus de prise sur la mémoire : jugeons-en par la facilité qu'ont les enfans à répéter les dernières parties du discours.

J'observerai ici que plusieurs monosyllabes rassemblés terminent bien une phrase, parce qu'ils ne font pour l'oreille qu'un seul & même mot.

Telle est la structure des fibres de l'ouïe ; elles saisissent cette théorie, lors même qu'elle échappe à la connoissance de l'esprit. L'Auteur de la Prosodie Française a remarqué, que dans notre langue les syllabes qui sont brèves, devenoient longues quand elles terminoient le discours.

(1) *In verbis observandum est ne à majoribus ad minora descendat oratio ; melius enim dicetur : vir est optimus, quàm, vir optimus est.*

Diomed. lib. 2, cap. de Structura perfecta orationis. Voyez aussi Hermog. liv. 1, & Harpocrat. 204.

Nos pères avoient senti, de même que les Grecs & les Latins, qu'il étoit agréable pour l'oreille, que la dernière portion d'une phrase fût la plus longue; & ils ont en conséquence eu le raffinement de varier la prononciation du même mô (1).

Il arrive quelquefois que l'idée la plus importante se trouve renfermée dans le mot le plus court : faudra-t-il lui refuser, pour ainsi dire, la place d'honneur, ou surcharger la phrase d'un poids inutile ? Non sans doute, il faut sacrifier les sons aux idées ; les agrémens du style doivent être pour l'Ecrivain, ce que sont pour l'homme sage les faveurs de la fortune ; il en fait usage si elles s'offrent à lui ; le

(1) C'est ainsi que *voire* qui est bref, devient long quand il termine la phrase : Je suis *voire* sçaviteur ; & moi le *voire*.

suiuent-elles, il dédaigne de les poursuivre.

Un ordre d'expressions conforme à la dignité des idées, peut être néanmoins si contraire à l'harmonie, que, suivant la remarque de Cicéron, il semble alors que l'esprit consente à la préférence des intérêts de l'oreille sur les siens.

C'est principalement dans les périodes que l'éloquence déploie toute la magnificence du style.

Je n'entrerai point ici dans le détail des distinctions que les Rhéteurs ont établies, soit entre les périodes, soit entre les diverses sortes de parties qui les composent; & je ne m'astreindrai à leurs définitions, qu'autant qu'elles me paroîtront pouvoir contribuer à éclaircir la nature de l'harmonie.

J'entends

J'entends ici par période une phrase composée de plusieurs parties, qui, séparées l'une de l'autre, ont quelque sens, mais qui n'en ont cependant un complet que par leur réunion, & qui, pour être prononcées avec plus de facilité & de grâce, doivent être détachées l'une de l'autre par le repos de la voix : or, toutes ces phrases sont susceptibles d'agrément, soit par la symétrie de leurs membres, soit par leur gradation mesurée. Croyons-en Cicéron qui nous en assure, d'après l'observation qu'en avoient faite les Philosophes Grecs (1).

(1) *Si membra in extremo breviora sunt, infringitur ille quasi verborum ambitus ; sic enim has orationis conversiones Græci nominant : quare aut paria esse debent posteriora superioribus , extrema primis , aut quod & jam est melius & jucundius , longiora ; atque hæc quidem ab iis Philosophis quos tu maxime*

Ce sont, comme l'a observé Quintilien, les rapports symétriques, qui ont donné naissance à la Poésie; mais ils ne lui ont pas été réservés : la Rhétorique en a composé plusieurs de ses figures; ornemens ridicules dès qu'ils paroissent recherchés, mais dont les Orateurs font souvent un usage heureux. L'histoire nous a conservé à ce sujet le souvenir d'un événement mémorable. Gorgias le Sicilien (1) fut le premier qui apprit à mettre en œuvre ces jeux de l'éloquence. Il fut envoyé à Athènes en ambassade par les Léontins ses compatriotes, pour demander du secours contre une Puissance voisine; il ha-

diligis, Catule, dicta sunt : quod ed sapius testifcor, ut auctoribus laudandis ineptiarum crimen effugiam. De Orator. l. 3, c. 103.

(1) Diodor. liv. 12.

rangua les Athéniens, & les éblouit bientôt par des ressemblances de sons, de mesures, & d'idées ménagées avec art. Il les détermina autant par le brillant de ses figures, que par la force de ses raisons, à porter la guerre en Sicile en faveur de sa Patrie.

La gradation dans les membres d'une période, est encore plus agréable que la symétrie; l'art s'y cache mieux, & s'y diversifie davantage; & puisque dans l'arrangement des expressions, & même des syllabes, c'est une chose agréable pour l'oreille, que les plus longues soient placées les dernières; une pareille disposition dans les membres d'une période aura sans doute un semblable agrément: en voici quelques exemples:

T ij

Les plaintes de ceux qui souffrent ,
dit M. Flechier ,

*Remplissent l'âme d'une tristesse im-
portune.*

On sent , ce me semble , que toute
période formée sur ce modèle sera
toujours agréable.

Et quand M. Bossuet dit d'une
Reine d'Angleterre ,

Issue de tant de Rois ,
*Son grand cœur surpassa sa nais-
sance ;*

L'oreille n'est pas moins flattée
par la cadence des sons , que l'esprit
par la grandeur de l'idée.

Peut-être refusera-t-on à ces
phrases , & à quelques autres que je
citerai dans la suite , le nom de pé-
riodes , & celui de membres aux
parties qui les composent ; mais
toutes ces dénominations sont in-

différentes : il me suffira , pour pouvoir indiquer toutes les sources de l'harmonie , qu'on reconnoisse que ces différentes phrases s'en prononceront toujours avec plus de facilité & de grâce , quand on détachera , par le repos de la voix , celles de leurs parties qui renferment quelque sens.

L'exposition de ce qui fait le nombre des périodes à deux membres , comprend presque toute la théorie du style nombreux : c'est d'ordinaire la fin d'une phrase qui décide de son agrément ; l'impression récente des deux derniers membres semble effacer celles des précédens. Si néanmoins dans les périodes de plus de deux membres , des gradations mesurées sont pour l'oreille des plaisirs qu'elle n'exige point , elle n'y est

pas insensible, quand on les lui propose ; en voici la preuve :

● *Déjà*, dit M. Flechier, en parlant de Montecuculli, qui commençoit à se retirer,

Déjà prenoit l'effor,

Pour se sauver vers les montagnes,

Cet aigle, dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos Provinces.

Tel est l'agrément de la gradation dans les membres d'une période ; il mérite qu'en sa faveur on renverse l'arrangement ordinaire des termes.

Voici quelques autres exemples que j'emprunterai de Cicéron. Il suffit d'ouvrir ses harangues ; elles nous offrent de toutes parts des modèles parfaits de périodes nombreuses. Ce grand Orateur, pour prouver que Cécilius ne peut se rendre l'accusa-

teur de Verrès, lui demande s'il lui
fiéroit de dire, j'accuse celui

Quicum quæstor fueram,

*Quicum me fors consuetudoque ma-
jorum;*

*Quicum me deorum hominumque ju-
diciū conjunxerat.*

Le Peuple Romain, dit-il dans le
même discours, a plusieurs gages de
mon exactitude dans l'accusation de
Verrès ;

Habet honorem quem petimus,

C'étoit l'Edilité,

*Habet spem quam propositam nobis
habemus,*

C'étoit le Consulat,

*Habet estimationem multo sudore,
labore, vigiliisque collectam.*

Lorsque dans ces fortes de pro-
gressions, les idées s'élèvent par de-
grés, en même tems que les membres

de la période, il se forme une espèce de concert également enchanteur pour l'oreille & pour l'esprit.

Voici d'autres périodes qui sont encore parfaites dans leur espèce; elles ont des membres égaux, & un membre inégal.

Si le membre inégal est le moindre, il se présente d'abord.

Cicéron cite ainsi l'Afrique en témoignage de la valeur de Pompée;

Testis est Africa,

Quæ magnis oppressa hostium copiis,

Eorum ipsorum sanguine redundavit.

Le membre inégal est-il le plus grand, il doit terminer la période; comme dans celle-ci de Crassus, que Cicéron nous a conservée, & qu'il assure avoir charmé l'oreille de tout le Peuple Romain;

Eripite nos ex miseriis,

*Eripite nos ex faucibus eorum ,
Quorum crudelitas nostro sanguine
non potest expleri.*

Si dans toutes ces périodes on renverse l'ordre des membres , on sentira bientôt , qu'en y détruisant la gradation , on y détruira l'harmonie.

Il y a des périodes nombreuses qui s'affranchissent de cette loi générale. Quoique le dernier membre y soit moins long que celui qui le précède , il y règne d'ailleurs des proportions si marquées , qu'elles suppléent au défaut de gradation.

M. de Fénelon dit en parlant de Calypso ;

Dans sa douleur

Elle se trouvoit malheureuse

D'être immortelle.

Le premier & le dernier membre

sont égaux , & celui qui les sépare est double de chacun d'eux. La justesse de ces accords a au moins le même agrément pour l'oreille , qu'une symétrie continue.

Le principe qui règle l'agrément des consonances , doit sans doute influencer sur la Musique , sur la versification , & sur l'harmonie du style ; ce sont différentes espèces de Musique , qui ont pour objet de plaire par les sons , & qui ne peuvent puiser que dans une source commune. La Musique , pour jeter plus de variété & de ressemblance dans ses tableaux , met quelquefois en œuvre les rapports les plus bisarres ; mais ceux qu'elle emploie par préférence sont l'unisson , l'octave , la quinte , &c. c'est - à - dire , ceux d'égalité , d'un à deux , de deux à trois , &c.

ce sont aussi ceux dont la versification dans toutes les langues fait un usage continuel ; & si dans la Prose il y a un agrément attaché à des rapports symétriques, répandus avec discrétion (1) ; à plus forte raison peut-on y plaire à l'oreille par des rapports presque aussi faciles à saisir que la symétrie, & toujours moins suspects d'une affectation vicieuse. La Versification & la Musique ne rendent point agréables ces rapports, parce qu'elles aiment à les

(1) *Poeta quæstionem attulerunt , quidnam esset illud quo ipsi differrent ab oratoribus : numero maximè videbantur , &c. . . . Nunc apud oratores numerus jam ipse increbruit : quidquid est enim quod sub aurium mensuram aliquam cadit , numerus vocatur. Orator , c. 37 ; & de oratore , l. 1 , c. 36.*

Fieri potest ut non planè par sit numerus syllabarum , & tamen esse videatur : si unâ aut etiam alterâ syllabâ membrum alterum est brevius. Lib. 3 ad Hæreanum , c. 175.

mettre en œuvre ; mais elles aiment à les mettre en œuvre , parce qu'ils sont agréables ; & il est impossible qu'employés sans affectation dans le discours , & s'y assortissant avec la fin qu'on se propose , ils n'y conservent pas tout l'agrément que la nature leur a attaché.

Reconnoissons donc la vérité de ce que dit Cicéron , que le style nombreux a ses mesures aussi-bien que la Poésie ; & que ce qui le distingue , c'est uniquement de n'être point astreint à un nombre précis de syllabes , & de pouvoir en négliger quelques-unes de plus ou de moins.

Ces mesures pourroient sans doute s'exprimer par des nombres , puisque sans cela elles ne seroient point mesures.

Elles s'exprimeroient par des nom-

bres aisés à saisir & à retenir, puisqu'elles plaisent à l'oreille la moins exercée, & offrent une prise facile à la mémoire.

Enfin, elles sont en assez grand nombre, & assez diversifiées pour que l'art puisse aisément s'y cacher & s'y perdre : une suite de périodes visiblement mesurées, qui charme dans les Vers, blesseroit dans la Prose : le Poète doit se montrer également attentif, & à flatter l'oreille, & à toucher le cœur ; mais l'Orateur ne doit laisser apercevoir d'autre dessein que de parler à l'esprit : on reçoit volontiers de lui les fleurs qu'il a cueillies dans son chemin, & l'on dédaignera toujours celles qui paroîtront l'en avoir détourné.

C'est ainsi qu'outre une harmonie formée par le rapport des brèves &

des longues, & qui étoit particulière aux langues des Grecs & des Romains, il y en a encore une autre que peuvent s'approprier toutes les langues de l'univers, & qui est attachée aux rapports de grandeur des différens membres d'une période.

Mais peut-être y a-t-il des hommes qu'une sorte de surdité rend insensibles à cette Musique, & qui, pour s'en consoler, entreprendront d'annéantir le sentiment que la nature leur a refusé. Par quelle voie pourons-nous les détromper ? Comment prouver à un aveugle l'agrément des couleurs ? Tentons - le néanmoins, & essayons de démontrer que dans toute langue, des périodes peuvent acquérir de l'harmonie par la disposition de leurs membres.

Tout ce qui s'offre à nous est sus-

ceptible d'agrémens, dès que ses parties sont susceptibles de proportions faciles à saisir, ou d'une structure qui annonce un rapport marqué à leur destination. Ce principe incontestable est démontré par la pratique de tous les arts qui ont pour objet de plaire à l'esprit. Or, il n'est aucune proportion facile à saisir, dont les membres d'une période ne soient susceptibles ; puisque, séparés l'un de l'autre par un intervalle sensible, leur longueur est variable à notre gré. Ils ne sont pas moins susceptibles d'un rapport marqué à leur destination. L'objet du discours est de se graver dans la mémoire : or, quand les membres d'une période sont égaux, leur ressemblance les y fixe, & les y retient comme liés l'un à l'autre ; & s'ils sont inégaux,

l'ordre favorable sera celui qui marquera les dernières places aux membres les plus longs, comme étant les plus difficiles à retenir. Il est donc évident qu'il y a pour toutes les langues un style nombreux, puisqu'il n'en est aucune où des périodes ne puissent flatter l'oreille, soit par la symétrie de leurs membres, soit par leur gradation mesurée.

Mais faudra-t-il donc qu'un Ecrivain, lors même qu'il est occupé des plus grands objets, prenne toujours la balance en main pour peser des mots & des membres de périodes ? Cette recherche d'ornemens frivoles ne prendroit-elle pas infiniment sur la force de la pensée & du sentiment ? On ne peut guère se défendre de le croire. Jetons cependant les yeux sur Cicéron ; il semble n'être que
l'interprète

l'interprète de la raison ; il la fait parler avec toute l'énergie possible, & néanmoins dans la multitude prodigieuse de ses écrits, il n'y a pas une seule de ses phrases qui ne paroisse avoir toute l'harmonie dont elle étoit susceptible. Croirons-nous que ce grand homme, occupé des spéculations de Philosophie les plus profondes, ou des affaires les plus importantes de l'Etat, livrât une partie considérable de son temps, & de son attention à des occupations puériles ? Non sans doute ; mais né avec un génie & un goût excellent, possédant parfaitement, & sa langue, & les principes de l'harmonie, & la matière qu'il entreprenoit de traiter, les tours les plus nombreux venoient d'eux-mêmes s'offrir à lui, ainsi que les idées, les sentimens, & les ex-

pressions les plus convenables ; & tous ceux qui , nés avec de pareils talens , les auront cultivés avec le même soin , en recœuilleront certainement le même fruit. Si une mesure rigoureuse & inflexible , loin de gêner les grands Poètes , semble les aider & les servir , à plus forte raison dans la Prose une harmonie infiniment plus variée & assujettie à des lois bien moins austères , pourroit-elle aisément se prêter à la pensée ?

On pourroit approfondir cette matière bien davantage que je ne l'ai fait (1). Je me contente d'en avoir légèrement indiqué les premiers principes. Mais avant que de terminer cet éclaircissement , j'examinerai une idée de M. de la Motte : Il y a

(1) On peut voir les Dissertations de M. l'Abbé Batteux dans son *Cours de Belles-Lettres*, Tome 3.

quelques gens, dit-il, qui interdisent aux Orateurs les mesures que les Poètes se sont appropriées. Par quelle bisarrerie choqueroient-elles dans la Prose, & plairoient-elles dans la Poésie? L'oreille, par le même ordre des sons, peut-elle avoir deux sensations opposées? Aussi ces mesures ne choquent-elles point réellement, & c'est le caprice qui les bannit de la Prose.

Ce petit nombre d'hommes à qui M. de la Motte reproche la bisarrerie de leurs goûts, ce sont toutes les Nations qui ont cultivé l'Eloquence. Croirons-nous que le caprice, en dépit de la nature, fasse ainsi conspirer le genre-humain à tirer du néant un sentiment désagréable? Au lieu de récuser le jugement de tant d'oreilles savantes, essayons plutôt

de découvrir la raison d'un fait certain.

Ceux qui ont approfondi la théorie de la Musique, ont cru que par les proportions qui règlent l'agrément des consonances, la quarte devoit être plus agréable qu'elle ne l'est ; mais ils ont prétendu , que le rapport qui forme la quarte , étoit de nature à rappeler l'idée de la quinte , qui, rapprochée de celle de la quarte, en effaçoit l'agrément, & le fesoit en quelque sorte disparoître. N'en feroit-il pas à peu près de même d'un vers qui fait partie d'une période ? N'y jeteroit-il pas un léger désagrément, parce qu'il rappelleroit à l'esprit l'idée d'une harmonie supérieure à celle de la Prose ? Toutes les parties d'un tout doivent, par leurs beautés particulières , former une sorte de

concert, où l'une d'elles n'efface point l'autre : un morceau fleuri dans un style simple devient une difformité ; & il en est apparemment de même, au jugement de l'oreille, d'un vers qui fait partie d'une période.

Mais pourquoi des vers cités dans la Prose n'y font-ils qu'un effet agréable ? C'est que ce sont des parties détachées, qui s'annoncent d'une nature différente, & qui ne promettent point pour la suite une harmonie pareille à la leur. Quelqu'un qui, habillé modestement, étale une étoffe riche, ne présente point aux yeux un contraste choquant ; il les blesseroit, si un morceau de cette étoffe bigarroit son habillement. Au reste, cette bigarrure est d'autant plus difforme, qu'elle rassemble des objets plus disproportionnés ; & il faut

convenir que l'harmonie de la versification n'est pas assez supérieure à celle des périodes , pour que des vers qui échappent dans la Prose y fassent des difformités considérables : ce sont des taches si légères, qu'Isocrate, Cicéron, & nos meilleurs Ecrivains n'ont jamais consenti à les effacer par le sacrifice d'une expression heureuse.

Fin de la Théorie des Sentimens.





I^{er} DISCOURS

*Prononcé par M. DE POUILLY,
Lieutenant des Habitans de la
Ville de Reims, à la renovation
des Officiers, le 6 Mars 1748.*



VOUS touchez, Messieurs, à l'événement que j'ai eu l'honneur de vous annoncer l'année dernière : une eau salutaire va couler dans vos places publiques ; & ce bien que vous étiez dans l'impuissance de vous procurer , que vous aviez cru ne pouvoir obtenir que de la magnificence de nos Rois , ce bien si grand & si précieux , est le présent d'un de vos Citoyens ; Citoyen dont la Patrie , dans toute la suite des siècles , fera remplie d'autant de Héraults

312 *1^{er} DISCOURS.*

qui publieront sa gloire , qu'elle contiendra d'Habitans qui lui devront la santé.

Ce n'est pas assez pour votre Sénat , Messieurs , que par cet insigne bienfait l'un de ses Membres tarisse dans l'enceinte de vos murs une source fatale des maladies les plus cruelles : ce qui surpassoit votre espérance ne borne point nos desirs. Votre bonheur entier pourroit seul les remplir ; mais par quelles voies pourions-nous parvenir à vous le procurer ? quel dessein pourions-nous former qui répondit à l'étendue de nos vœux ?

Osons cependant , Messieurs , dans le cercle étroit où nous sommes renfermés , osons faire éclater un grand zèle à l'exemple de la nature , qui , dans les moindres de ses ouvrages , fait briller une attention bienfaisante.

Oui , Messieurs , malgré les bornes que la fortune a mises à votre pouvoir , vous êtes les maîtres de vous ouvrir , par les ressources de l'industrie & du génie , des routes à la richesse , à la considération , à la félicité ; vous le pouvez , & j'en atteste

1^{er} D I S C O U R S. 313

les mânes du grand Colbert votre illustre Compatriote , celui de tous nos Ministres qui auroit à plus juste titre obtenu des autels , si la reconnoissance des Peuples en érigeoit encore à la mémoire de leurs bienfaiteurs. Ce grand Homme , aussi ardent qu'ingénieux à travailler au bonheur de la Nation , n'a point vu de moyen plus sûr pour y réussir , que d'y faire fleurir les Arts , les Manufactures & les Sciences.

J'ai déjà eu l'honneur de vous tracer ici une légère esquisse de nos vues ; elle a paru obtenir vos suffrages ; permettez-moi d'y ajouter aujourd'hui de nouveaux traits , & de faire en sorte , s'il m'est possible , que dans le concert flatteur que forment les approbations dont vous voulez bien honorer ce projet , il n'y ait pas même une seule voix discordante qui en trouble l'harmonie.

Ne croyons pas , Messieurs , que la fortune soit la seule dispensatrice des richesses : l'industrie partage cet honneur avec elle. Tous les riches sont ses tributaires ; ils semblent n'être que les dépositaires de ses biens , toujours prêts à les lui remettre ,

pour recevoir d'elle en échange ses différentes productions : la faire éclore , la favoriser , la mettre à portée de prendre toutes sortes de formes , c'est ouvrir une mine cent fois plus précieuse que celles du nouveau monde ; mine que le temps n'épuise point , dont les frais n'absorbent pas le produit , & dont les fruits ne sont point ternis par les larmes d'une multitude de malheureux.

Or , Messieurs , pour éclairer l'industrie , les Mathématiques & l'art du Dessin sont les deux flambeaux qu'il faut allumer : c'est à la faveur de leur lumière bienfaisante qu'elle enfante tous ses miracles , soit qu'elle nous étonne par la difficulté & par l'utilité des ouvrages qu'elle exécute , soit qu'elle nous charme par l'agrément & par la beauté des spectacles qu'elle nous offre.

Chez des Peuples grossiers , un morceau de toile & un bloc de pierre ne sont que des matières viles & informes ; ils deviendront dans les mains d'un grand Artiste plus précieux que l'or même ; ils embelliront les plus-superbes Palais , & feront l'ob-

Jet de la recherche empressée des Grands
& des Souverains.

Ici une main, guidée par la Géométrie ,
trace quelques lignes , & des masses énormes
de pierres sembleront suspendues dans
les airs.

Là, des roues , des vis , des manivelles ,
mises en œuvre par la mécanique , ou par
l'hydraulique , exécutent sans peine ce qui
auroit été impossible à tous les efforts de
mille bras réunis.

Ailleurs des Artisans grossiers font un
tableau charmant d'un tissu de laine ou
de soie , instrumens aveugles de l'intelli-
gence cachée du Machiniste & du Dessi-
nateur.

A quel degré de perfection , Messieurs ;
votre Manufacture , déjà si florissante , ne
poura-t-elle point s'élever par l'établissement
que nous vous proposons ? Quel encourage-
ment pour ses travaux , que la perspective
flatteuse de pouvoir devenir , par ses ou-
vrages mêlés de soie & de laine , rivale de
cette Manufacture célèbre , qui doit à l'art
du Dessin l'avantage qu'elle a d'effacer par

316 1^{er} D I S C O U R S.

ses étoffes de soie toutes les Manufactures de l'Europe!

A quelle fortune ne pourront point parvenir ceux de vos Concitoyens que la voix de la nature , l'inspiration secrète de leurs talens appellera à cultiver les beaux arts ! Ils n'auront point à lutter contre les obstacles que fait toujours naître le manque d'encouragement ou d'instruction , & ils trouveront dans le sein de leur Patrie des secours favorables , qui , dès leur tendre jeunesse , développeront toute l'étendue de leur intelligence , & en animeront tous les efforts.

De tous les Ouvriers qui travaillent sur le bois , sur la pierre , sur le gazon , sur les métaux , en sera-t-il aucun qui , joignant à d'heureuses dispositions une théorie savante , ne rendra ses travaux plus utiles à la société , & ne s'ouvrira un chemin plus facile à la fortune ?

Enfin , quel avantage pour votre Ville si devenue comme un centre de lumière qui attire tous les jeunes Artistes , ils viennent en foule des Provinces & des Nations

voisines lui payer par leur séjour une sorte de tribut.

La considération ne marche pas moins que les richesses à la suite de l'industrie & des talens ; c'est un hommage que nous rendons à ceux qui rassemblent dans leur personne la puissance & la volonté de contribuer à la félicité publique : ces deux qualités réunies nous présentent une image de la Divinité, & s'attirent une sorte d'adoration ; elles se montrent avec éclat dans la plupart de ceux qui dispensent aux autres hommes les trésors des Sciences & des beaux Arts.

Si de grands Capitaines défendent nos Provinces , de grands Artistes les embellissent : ceux-là nous garantissent des horreurs de la guerre ; ceux-ci nous font jouir des agrémens de la paix. Jetez les yeux , Messieurs , sur le Temple de la gloire , vous y verrez , à côté des Scipions & des Turennes , les Phidias , les Archimèdes & les Raphaëls : on a vu des Villes leur préparer des entrées triomphantes , & célébrer leur présence par des fêtes publiques ; on a

Si nous n'avons pas l'avantage d'aller aussi loin qu'eux, nous aurons du moins celui de marcher sur un chemin semé de fleurs, & de pouvoir jouir de la félicité autant que le permet la foiblesse de notre condition.

Félicité ! objet de nos vœux les plus ardens, qui semblez nous fuir à mesure que nous vous approchons ; ne seriez-vous qu'un fantôme brillant destiné à enflâmer nos desirs plutôt qu'à les satisfaire ? Par quel art, au milieu des maux qui nous affligent, pourons-nous nous former une chaîne continue de plaisirs assez variés pour ne point devenir insipides, assez indépendans pour ne point nous être enlevés, assez purs pour n'être point empoisonnés par des reproches secrets ? Adressons-nous, Messieurs, pour former cet heureux tissu, adressons-nous principalement aux Sciences & aux beaux Arts : les plaisirs qu'ils nous offrent s'assortissent avec toutes nos situations, & se diversifient au gré de nos desirs ; ils ne sont point à la merci d'une puissance étrangère ;

étrangère ; ni l'injustice de la fortune , ni le caprice d'autrui ne peuvent nous les enlever ; ils naissent dans le sein même de nos propres facultés : enfin , loin de dégrader & d'avilir notre être , ils l'élèvent & l'agrandissent : loin de porter le trouble dans la société , ils en font le lien , le trésor , l'ornement & la gloire.

Telle est la condition de la plupart des hommes : ceux qui sont affranchis du travail , languissent dans l'inaction ; leur vie est surchargée d'ennui ; elle eût été une suite de sentimens agréables , si les Sciences & les beaux Arts eussent développé en eux tous les germes précieux que le défaut de culture y a laissé périr.

Me seroit-il permis , Messieurs , pour exprimer cette vérité importante , d'emprunter de nos anciens Romans , une de ces peintures frivoles , mais riantes , qui faisoient les délices de nos ancêtres. Des Héros , qu'un enchanteur ennemi avoit plongés dans un sommeil létargique , un enchanteur favorable les en tire , leur pro-

322 *1^{er} Discours.*

cure une société délicieuse, & rassemble pour eux de toutes parts une foule d'objets agréables. Ces chimères brillantes semblent être le fidèle tableau de la vertu magique que les Sciences & les beaux Arts exercent en notre faveur ; ils nous arrachent à une sorte de sommeil où l'univers étoit anéanti pour nous ; ils font revivre les plus grands Hommes de l'antiquité : pour nous faire jouir des charmes de leur commerce, ils nous font entrer en possession de tous les lieux, de tous les temps, de toutes nos facultés, de toute la nature.

De quel mérite ne doit pas être à vos yeux un établissement, qui deviendra pour vos Compatriotes une source toujours ouverte des plaisirs les plus purs, les plus précieux & les plus nobles ?

Mais pour réaliser le spectacle que j'étais à votre imagination, il faudroit peut-être divertir une portion considérable du patrimoine public, ou surcharger le Peuple de quelque imposition odieuse. Non, Messieurs, votre Sénat trouvera des fonds

suffisans pour l'exécution de ce dessein dans son économie , dans la sage administration de vos finances , dans les secours généreux de vos Concitoyens , enfin dans la location des fanges de vos rues , abandonnées jusqu'à ce jour à un peuple de jeunes fainéans que réclamoit en vain votre Manufacture ; & par l'heureux usage de cette nouvelle portion de vos finances , nous imiterons en quelque sorte la Chymie , qui des matières les plus viles fait sortir les phosphores les plus brillans.

C'est à la faveur de ces différentes ressources , Messieurs , que nous osons vous promettre un établissement capable de faire fleurir parmi vous les Arts , les Manufactures & les Sciences ; & pour garant de cette promesse , nous vous présentons ce Corps illustre , la demeure éternelle des Génies qui ont animé les Lhopitals , les Leibnits & les Newtons.

Ces hommes , de qui les Sciences & les Arts empruntent la voix pour prononcer leurs Oracles , applaudissent à votre projet ,

veulent bien se l'approprier, en prendre la direction, & s'associer à votre Sénat, pour donner aux Ecoles qui seront sous leur dépendance, toute la perfection dont elles seront susceptibles.

Que ne devons-nous point espérer d'une association si flatteuse ? Ne marquons aucune borne aux avantages qu'elle nous promet. Si le partage de nos Rois est de triompher de l'injustice par la force de leurs armes, ils vous autorisent, Messieurs, à triompher de l'ignorance par la sagesse de vos établissemens. Poursuivez dans tous ses retranchemens cette ennemie redoutable du genre-humain ; qu'il n'y ait aucun genre de connoissance, qui n'ait ici des Ministres pour en dévoiler les mystères les plus secrets ; & plus sages que ces Peuples qui consacroient à des objets de leur superstition les lieux destinés à leurs assemblées, faites de votre Hôtel de Ville le Sanctuaire des Sciences & des beaux Arts.



II^e DISCOURS

*Prononcé par M. DE POUILLY,
Lieutenant des Habitans de la
Ville de Reims, à la renovation
des Officiers, le 17 Février
1750.*



ANS un jour destiné à vous marquer ma reconnoissance particulière (1), me sera-t-il permis, Messieurs, de me livrer à la satisfaction d'être l'interprète de notre reconnoissance commune envers un bienfai-

(1) M. de Pouilly finissoit alors la quatrième année, & a été continué Lieutenant des Habitans pour la cinquième.

326 II. D I S' C O U R S.

teur, dont la perte nous est aussi présente que s'il venoit de nous être enlevé? Profitons de la circonstance qui nous rassemble, pour célébrer à l'envi ses bienfaits; mais ne nous bornons point à lui rendre un hommage stérile : formons le tableau de son zèle pour le bien public : ce tableau, s'il est fidèle, fera le monument le plus glorieux qu'on puisse élever à sa mémoire, & ce sera aussi pour les bons Citoyens un modèle semblable à ce beau idéal, dont les grands Artistes doivent essayer d'approcher, lors même qu'ils ne peuvent pas espérer d'y atteindre.

Mais par quels coups de pinceau pourrois-je vous peindre assez noblement un homme que vous avez vu marquer tous ses jours par des bienfaits, insensible à tout autre plaisir qu'à celui de consacrer son loisir & ses biens à l'embellissement ou à l'utilité de la Ville qui lui avoit donné la naissance ?
(1) Ici, il décore un Temple auguste, par

(1) Les sommes consacrées par M. Godinot,

II^e D I S C O U R S. 327

des ouvrages qui en découvrent toutes les beautés , & y en ajoutent de nouvelles.

(1) Là , il ouvre un asile à des malades infortunées , qui portent dans leur sein toutes les horreurs de la mort , & qui , par la cruauté d'un mal , dont on redoute les plus légères influences , trouvoient d'autant moins de secours , qu'elles en avoient plus de besoin. (2) Ailleurs , il donne de l'écoulement à des eaux croupissantes , qui répandoient dans les airs des vapeurs empoisonnées. Des bâtimens ajoutés à vos Hôpitaux , l'embellissement de vos promenades publiques , annoncent ses attentions

pour les différentes décorations de l'Eglise de Reims , montent à plus de quarante mille écus.

(1) Il a donné à l'Hôtel-Dieu quarante-deux mille livres , tant pour la fondation de l'Hospice destiné aux personnes attaquées de cancers , que pour d'autres bonnes œuvres.

(2) Aqueducs , embellissemens de promenades publiques , bâtimens ajoutés aux Hôpitaux , vingt mille livres.

328 II^e D I S C O U R S.

généreuses. (1) Les enfans dans quelques-unes de vos Paroisses manquent-ils des secours nécessaires à leur éducation ? la charité bienfaisante leur ouvre des Ecoles. (2) Enfin, est-il convaincu que la nature du terrain ne fournit à la plupart de vos Concitoyens que des eaux pernicieuses ? il en fait couler dans vos murs d'aussi excellentes pour la santé, que favorables pour les opérations du Commerce.

Qu'il est digne de tous vos regrets, Messieurs, ce Citoyen vénérable, qui, observant à son égard une parfaite frugalité, étoit si attentif à vous combler de ses bienfaits, à les assortir à vos besoins, & à en assurer la durée ! Les annales de la Grèce

(1) Les Ecoles gratuites, vingt-sept mille livres.

(2) La dépense des fontaines amenées dans la Ville monte à cent mille livres ; & pour continuer cet ouvrage si utile, M. Godinot a laissé à sa mort le reste de ses biens.

Enfin, ce bienfaiteur a consacré pour le bien public plus de cinq cents mille livres.

II^e D I S C O U R S. 329

ont éternisé le souvenir d'un riche Athénien, qui ouvroit à ses Compatriotes ses jardins, ses greniers, & ses trésors. C'étoit dans le sein de la magnificence qu'il exerçoit sa libéralité, & il ne l'étendit jamais qu'à ses Contemporains. Votre bienfaiteur, Messieurs, l'emporte sur le Citoyen le plus généreux dont l'histoire fasse mention. Avare envers lui-même, pour être prodigue envers vous, à peine eût-il cru vous obliger, s'il n'eût obligé tous vos descendans. O vous, qui habiterez cette grande Ville dans toute la suite des siècles, vous vivrez pour sa gloire. Ceux-ci lui devront l'éducation; ceux-là l'air pur qu'ils respireront; tous, le précieux bienfait d'une eau salubre.

De tous ceux à qui la renommée a fait connoître cet homme rare, en est-il aucun qui n'ait ressenti à son égard ces mouvemens de surprise & de reconnoissance qu'inspire l'idée d'un mortel en qui chaque homme croit apercevoir son bienfaiteur ?

330 H^e D I S C O U R S.

Tout ce qu'il y a de plus grand dans l'Eglise & dans l'Etat s'est empressé de lui donner les témoignages les plus flatteurs ; & nous avons été les témoins d'un spectacle plus grand que celui qu'admira autrefois la Grèce , quand Alexandre s'écria , que s'il n'étoit pas Alexandre , il voudroit être Diogène. Ce Prince ambitieux , qui vouloit tout conquérir , respecta un Philosophe orgueilleux , qui osoit tout mépriser. Pour nous , Messieurs , nous avons vu le plus puissant Roi de l'Europe , qui fait n'user de ses victoires , que pour faire régner la justice & la paix , révéler la vertu d'un Sujet généreux , qui savoit n'user de ses richesses , que pour contribuer à la félicité publique.

Sa générosité a été pure & irréprochable : il est des hommes qui , injustes pour être bienfaisans , enrichissent des étrangers par la ruine de leur propre famille , à qui ils enlèvent des biens que l'intention de leurs ancêtres & l'ordre de la société leur avoient

destinés. Votre bienfaiteur, Messieurs, bien loin de croire qu'on pût jamais commettre cette injustice envers les proches, a pensé que nous étant présentés par les mains mêmes de la nature pour être les premiers objets de notre affection, ils doivent toujours être les premiers objets de nos largesses : il ouvrit donc la distribution de ses biens par celle qu'il fit en leur faveur ; il leur rendit beaucoup plus qu'il n'avoit reçu de ses pères : quitte envers eux par ce trait de libéralité, il a cru qu'il pouvoit regarder les biens qui lui restoient comme des dépôts entièrement consacrés à l'utilité publique.

Ce génie ferme & élevé avoit pensé que la loi, qui défend aux Ministres des Autels, de travailler à augmenter leurs richesses, devoit, en certaine circonstance, recevoir des exceptions, & céder à la loi éternelle, qui ordonne de faire aux autres hommes tout le bien dont on est capable. Il avoit donc cru devoir exercer en leur

332 II^e D I S C O U R S.

faveur tous les dons singuliers qu'il avoit reçus de la nature ; & dans cette vue , il renouvela en partie ce qu'ont exécuté autrefois , dans une sphère beaucoup plus étendue , les Fuggers , les Jacques Cœurs , & les Médecis : il nous a rendu croyable le succès prodigieux de leurs talens ; mais y aura-t-il dans toute la suite des temps aucun homme , dont l'exemple autorise la postérité à croire qu'un de vos Citoyens a , par l'excellence de ses vins , tiré des tributs immenses de toute l'Europe , sans en avoir jamais voulu recueillir d'autre avantage , que les dons qu'il en faisoit à vos Hôpitaux , à l'Eglise , & à sa Patrie ?

Ce n'est pas assez d'être le bienfaiteur du genre-humain pour en mériter l'admiration : on a bien peu de droit à ce tribut flatteur , quand on le recherche. Il entre dans le caractère du grand homme , que la vanité ne soit point le mobile de sa conduite , & qu'il ne cherche pas à faire un trafic ignoble de ses actions vertueuses contre de frivoles adulations.

II^e D I S C O U R S. 333

Mais peut-on discerner si, dans un homme qui se dévoue à l'utilité publique, le désir de la gloire n'a point de part à des entreprises éclatantes, & si elles ne sont point l'effet de cette disposition naturelle, qui rend certaines âmes plus sensibles aux attraits de la louange, qu'à ceux de la richesse ? Oui, Messieurs, on peut, ce me semble, malgré la nuit épaisse qui couvre à nos yeux la profondeur du cœur humain, on peut apercevoir que les motifs de votre bienfaiteur ont été aussi héroïques que ses actions.

Ceux qui méritent le plus la reconnoissance du public, ne l'obtiennent pas toujours toute entière de leur vivant ; on ne découvre bien toute leur grandeur, que quand ils se montrent à nous dans l'éloignement des lieux ou des temps : mais est-on leur Compatriote & leur Contemporain, on aime à secouer le joug de la supériorité qu'ils semblent usurper sur nous par leurs bienfaits, & l'on cherche à s'en

venger par des censures : est-on forcé de louer leurs actions , on se dédommage sur leurs motifs : ne peut-on se défendre d'applaudir à la fin qu'ils se sont proposée , on se console par la critique des moyens qu'ils ont choisis. Un retour si contraire à celui qu'un bienfaiteur seroit en droit d'espérer, le décourage presque toujours , & l'abat , s'il n'a que la vanité pour appui.

Or , Messieurs , quand le Citoyen que nous regrettons a , dans le cours de ses différens bienfaits , essuyé les traits de cette malignité , ont - ils jamais suspendu , ou même ralenti son inclination bienfaisante ? N'a - t - il pas eu quelquefois à combattre des contradictions d'autant plus capables de déconcerter l'amour - propre , qu'elle^s étoient suggérées par des intentions droites , & appuyées par des raisons spécieuses ? Sa générosité toujours égale , soit qu'il fût contredit ou loué , annonçoit qu'un principe supérieur à la vanité présidoit à tous

II^e D I S C O U R S. 335

ses mouvemens , & dirigeoit toute sa conduite.

Il est mort, cet homme illustre , qui semble avoir été formé pour nous apprendre jusqu'où , dans les conditions privées , on peut signaler son zèle pour le bien public : il est mort ! qu'il vive éternellement dans nos cœurs , & que ses sentimens particuliers ne soient pas pour nous des titres d'ingratitude ; ils ne nous dispensent pas de payer à ses bienfaits le tribut qui leur est dû. Il en est des bienfaiteurs comme des pères & des Rois : le malheur de se tromper sur les points , même les plus importans , n'efface pas en eux ces traits sacrés de ressemblance avec la Divinité , qui exigent de nous les hommages les plus respectueux.

A P P R O B A T I O N .

CET Eloge du bienfaiteur de la Ville, est également celui de l'illustre Auteur qui l'a prononcé. Les grands Hommes se peignent, sans le vouloir, dans leurs ouvrages. On reconnoît dans celui-ci cette noblesse d'âme & de sentimens qui caractérisoit toutes les actions du savant Magistrat qui vient de nous être enlevé, & si digne des larmes qu'on répand sur son tombeau. Les regrets universels qu'on donne à sa mémoire annoncent que Reims, en perdant un Consul si distingué par son amour pour le bien public & par l'étendue de ses talens, a perdu le bienfaiteur & l'ornement de la Patrie. A Reims, ce 12 Mars 1750.

**DE SAULX, Recteur
de l'Université.**

DESCRIPTION



DESCRIPTION D'UN MONUMENT

*Découvert dans la Ville de Reims
en 1738.*



SOUS la tour du clocher de la Paroisse de Saint Martin, est à vingt pieds du rez-de-chaussée un Mausolée, qui a quinze pieds & demi de longueur, huit de largeur, & dix & demi de hauteur sous clef. On y descend par un escalier de pierre de vingt degrés (Pl. I. A), & l'on y trouve une fosse B construite en maçonnerie, de huit pieds en quarré sur huit de profondeur, où sont encore plusieurs ossemens.

Tout l'intérieur du Mausolée est orné de peintures à fresque sur un enduit de

338 DESCRIPTION

tuile battue : elles composent deux tableaux de six pieds trois pouces de hauteur, renfermés dans des cadres qui sont formés par des bandes d'une même couleur.

Dans le premier de ces tableaux (Pl. I) sont trois figures, qui, à leur taille & à leur habillement, paroissent être celles d'un père, de son fils & de sa fille : le père 1 a trois pieds quatre pouces, le fils 2 trois pieds, & la fille 3 deux. L'habillement du père & du fils est pareil : il diffère en quelque chose de celui que les Romains portoient en Italie ; il est moins long, est ouvert par les côtés, & fermé en haut & en bas par deux boucles de forme circulaire, telles qu'on en voit de gravées dans *Bergérus* & dans le Père Montfaucon : la fille a deux boucles d'oreille & un collier ; sa robe est entièrement fermée, comme étoit celle des Dames Romaines, ainsi que l'a observé Plutarque dans la vie de *Licurgue*.

Le second tableau (Pl. II) représente un

D'UN MONUMENT. 339

Homme *c*, qui porte une espèce de lit de repos, & une personne à demi effacée *d*, qui tend la main vers un autel où le feu du sacrifice est allumé.

Au-dessus de ces différentes figures sont suspendues des guirlandes de fleurs *aa* (Pl. I & II); & à côté sont des oiseaux *bb* posés sur des urnes : il y avoit des fleurs sortant d'une espèce de caisse & elles sont presque entièrement effacées.

Dans le plafond de la voûte *cc* sont des roses peintes à fresque, & comparties en façon de mosaïque.

Le côté opposé au premier tableau (Pl. I) offre une niche *C* cintrée, qui a un pied dix pouces de largeur, deux pieds dix pouces de hauteur, & un pied & demi de profondeur. Il y a une niche *D*, un peu moins profonde que celle-ci dans chacun des deux autres côtés, & tout l'intérieur de ces trois niches est orné de fleurs.

A côté de la principale niche est pratiqué un soupirail *E*, qui a de largeur environ deux pieds quarrés; il est comme les niches,

340 DESCRIPTION

décoré de fleurs dans toute son étendue.

Ce monument est un de ces Mausolées que les anciens appeloient Hypogées, c'est-à-dire, souterrains ; ils étoient assez grands pour pouvoir être quelquefois la retraite des vivans ; & c'étoit dans un de ces Hypogées que cette Dame d'Ephèse, si fameuse par sa tendresse & par sa légèreté, avoit résolu de terminer ses jours.

On plaçoit d'ordinaire les tombeaux hors des Villes & sur le bord des grands chemins, pour inviter les voyageurs à rendre hommage à la mémoire des défunts ; aussi ce Mausolée étoit-il placé dans la campagne & sur le bord du grand chemin, que Saint Remi dans son Testament appelle *Via Casarea*, & qui, suivant l'observation de Bergier (1), tiroit en droite ligne de la Porte Bazée jusqu'au lieu où est une vieille porte murée, qu'on appelle la Porte Saint Nicaise.

On employoit d'ordinaire (2) la Sculp-

(1) L. 3, c. 39.

(2) Voyez Boissard & Montfaucon.

ture, & quelquefois la Peinture, pour conserver dans les Mausolées le portrait de ceux pour qui ils étoient construits : les trois figures qu'on voit dans le premier tableau de ce Mausolée sont apparemment les trois personnes à la mémoire de qui le monument a été érigé.

Le tableau de la personne *d* qui est près d'un autel d'où s'élève une flamme (Pl. II) ressemble extrêmement à un marbre antique qu'a fait graver Boissard : c'étoit un monument qu'une Dame appelée Cypris (1) avoit fait élever à la mémoire de son fils & de ses petits fils : l'inscription nous l'apprend. Ce mausolée ne seroit-il point aussi l'ouvrage de la personne qui, comme dans le marbre de Boissard, sacrifie aux Dieux Mânes ?

Le lit de repos (Pl. II) qu'un homme soutient sur ses épaules, est apparemment ce brancart qu'on appeloit *Lectica*, & qui servoit à porter les corps au bûcher, &

(1) *Cypris lacrymis confecta Filio & Nepotib.*

342 DESCRIPTION

cet homme est un de ceux qu'on appeloit *Vespillones* ou *Sandapellones*, dont la fonction étoit de porter ces lits.

Les ornemens qui accompagnent ces figures ressembloit à ceux qu'on voit dans les (1) Mausolées d'Italie.

On voyoit, au rapport de *Bartoli*, des pions, des urnes & des fleurs dans les peintures de la *Vigne Corsini*, avant qu'elles eussent été effacées par les impressions de l'air.

Le nombre & la forme des trois niches de ce Mausolée nous apprennent leur destination ; elles ressembloit parfaitement à ces niches des anciens tombeaux, dans lesquelles se plaçoient les urnes qui conservoient les cendres des corps qu'on avoit brûlés ; & l'on ne peut guère se défendre de croire que ces trois niches n'aient été destinées à conserver les cendres des trois personnes peintes dans le premier tableau (Pl. I) : la plus grande avoit été destinée

(1) *V. Bartol. lib. de Sepolcri antiq.*

pour le père, les deux autres l'avoient été pour le fils & pour la fille.

Leurs Affranchis ou leurs Esclaves ont été, selon toute apparence, inhumés dans la fosse B, où l'on trouve encore une partie de leurs os.

A Rome on brûloit les corps des Affranchis; & leurs cendres, renfermées aussi dans des urnes, avoient leurs niches particulières dans les Mausolées de leurs Maîtres. Les inscriptions qui accompagnent ces monumens ne permettent pas d'en douter.

Quant au corps des Esclaves, on ne les brûloit point, on les enterroit hors de Rome dans un champ qu'on appeloit Esquilies.

Voici donc une circonstance particulière qui distingue ce Mausolée de ceux de l'Italie : ce sont des Affranchis ou des Esclaves qui ont été enterrés dans la fosse B qu'on y voit ; si ce sont des Affranchis, on les a inhumés, quoiqu'on eût brûlé le corps de leurs Maîtres ; si ce sont des

344 DESCRIPTION

Esclaves, le même Mausolée leur a été commun avec leurs Maîtres. L'une ou l'autre de ces pratiques étoit contraire à l'usage qui s'observoit dans la Capitale.

On allumoit des lampes dans les Mausolées, & l'on affranchissoit quelquefois (1) des Esclaves, à la charge d'entretenir la lumière de ces lampes.

Le soubirail E de ce Mausolée paroît avoir été pratiqué pour ouvrir un passage à la fumée de la lampe qu'on allumoit à côté de la niche du père, & vis-à-vis des trois figures du père & de ses enfans : il faut convenir cependant qu'on n'y remarque aucun endroit où une lampe paroisse avoir été suspendue, & qu'on n'y voit aucune trace de fumée.

Quoi qu'il en soit, ce soubirail avoit au moins l'avantage de donner issue aux vapeurs qu'élevoit la corruption des cadavres. Il est vrai qu'au-dessus de ce soubirail est présentement la tour de Saint Martin ; mais

(1) *Digest. l. 44. de Manumissis testamentis.*

D'UN MONUMENT. 345

avant qu'elle fût bâtie, c'étoit la campagne, ou peut-être même étoit-ce un jardin attaché au Mausolée, de même qu'il y en avoit un près du Mausolée de la Vigne *Corfini*.

Il n'y a dans ce Monument aucune inscription qui puisse nous apprendre précisément le tems où il a été construit ; mais il y a apparence qu'il l'a été dans l'espace des trois premiers siècles de l'Ere Chrétienne.

Il ne peut être antérieur à la conquête de la Gaule Belgique par les Romains.

Les habillemens y sont tout-à-fait différens de ceux des Belges, & la Peinture n'avoit jamais été cultivée parmi eux.

Il ne peut pas non plus être postérieur au quatrième siècle, puisque Macrobe (1), qui vivoit au commencement du cinquième, assure qu'il y avoit déjà longtemps que l'usage de brûler les morts étoit entièrement aboli : mais voici une observation qui fait remonter bien avant le

(1) *Saturnal.* 6, 7, 17.

346 DESCRIPTION.

temps de Macrobe l'époque de ce monument.

Quoique les Peintures de ce Mausolée ne soient pas à beaucoup près aussi belles que les Peintures antiques qu'on voyoit dans la Vigne *Corfini*, & que le *Bartoli* (1) dit avoir été excellentes, ou que celles qu'on voit au Palais Barberin, & qu'au rapport de l'Abbé Dubos (2) bien des connoisseurs prennent pour des ouvrages de Raphaël ou du Corregge, on ne peut disconvenir néanmoins que les figures n'y soient assez bien dessinées, & qu'on n'y aperçoive des vestiges du goût des anciens.

Or, les beaux Arts fleurissent toujours infiniment davantage dans la Capitale que dans les Provinces éloignées : ainsi, la Peinture étoit florissante à Rome lorsque ce Mausolée a été construit ; il l'a donc été avant l'an 260, puisqu'il est certain, comme l'a prouvé l'Abbé Dubos (3), que

(1) *Bartol. de Sepolcri antiq.*

(2) Réflexions sur la Peinture & sur la Poésie.
4. Edit. Section 87.

(3) *Ibid.*

D'UN MONUMENT. 347

depuis Galien jusqu'à la renaissance des beaux Arts au treizième siècle, l'art de dessiner a été entièrement éteint en Italie.

Quand on a bâti l'Eglise de Saint Martin sur ce Mausolée, on en a sans doute eu connoissance ; mais on eut l'attention de l'épargner, & on n'y fit aucun tort, si ce n'est peut-être celui d'enlever les urnes qui étoient dans les niches.

En 1738, il fut découvert par hasard, & ses peintures que le temps avoit respectées pendant plus de quinze siècles, furent alors entièrement endommagées par la foule de ceux qui entrèrent dans ce monument, avant que le Magistrat pût prendre des mesures pour leur conservation.

Quelque défigurées néanmoins qu'elles aient été, elles offrent encore aux curieux des objets dignes de leur attention.

On voit à Rome plusieurs peintures à fresque des anciens Romains ; il y en a aussi dans les ruines de l'ancienne Capoue, & dans quelques autres endroits de l'Italie : mais hors de l'Italie, & dans toute l'étendue

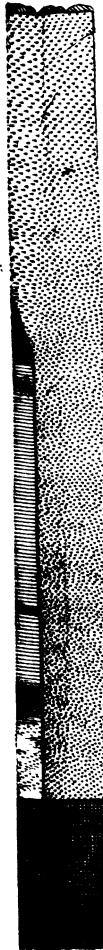
348 *DESCRIPTION, &c.*

immense des pays qui ont été assujettis à l'Empire Romain, on n'en connoît aucune autre que celles de ce Mausolée : elles ne font pas à la vérité assez belles pour mériter l'admiration des amateurs des beaux Arts ; mais elles font trop anciennes pour n'être pas précieuses à tous ceux qui aiment l'antiquité.

FIN.

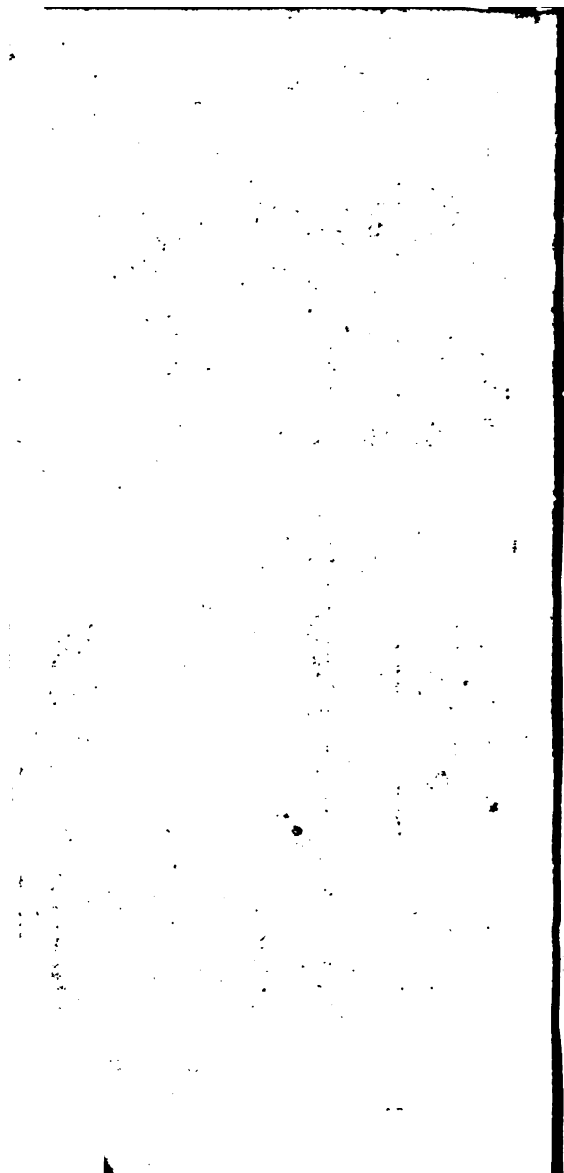
Pl. I.

Pl. II.



PREMIER

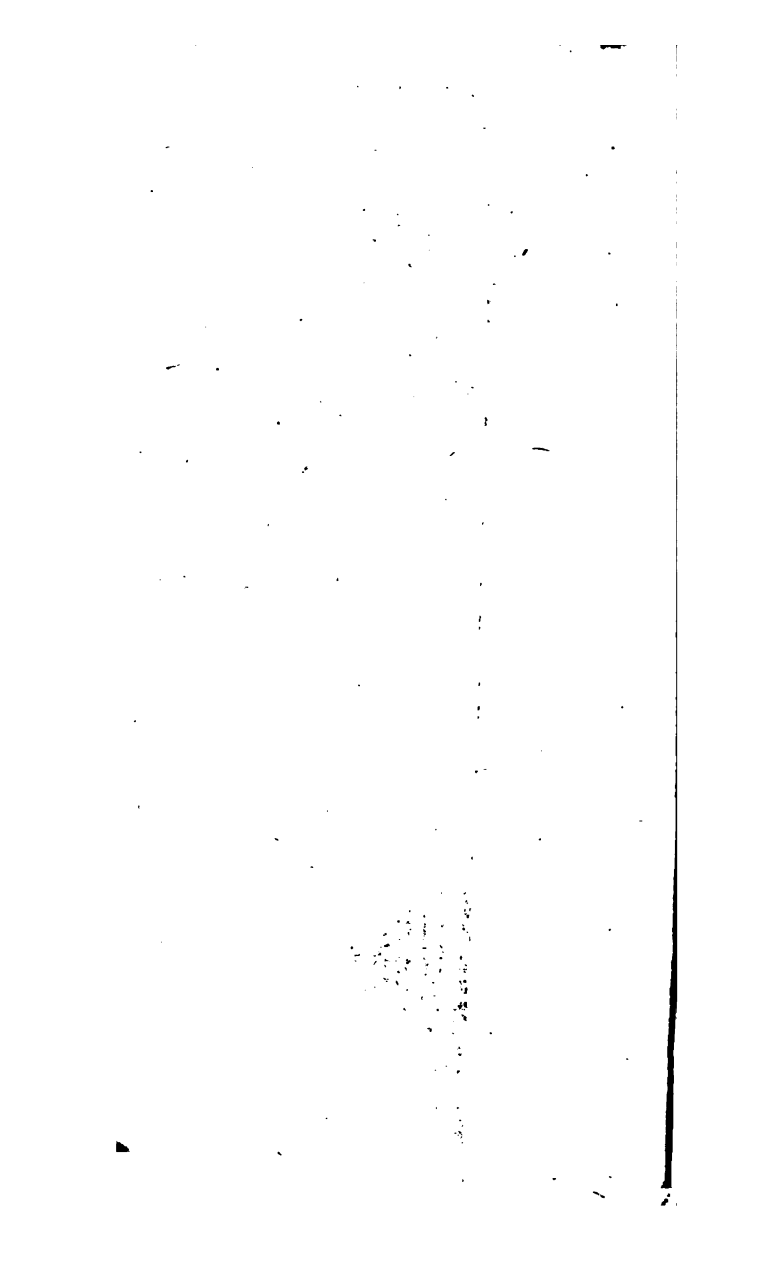
at 1774.





Grav

par J. Robert 1774.



TABLE

DES CHAPITRES.

AVERTISSEMENT. Page viiij
ELOGE historique de M. de Pouilly.

I
THÉORIE DES SENTIMENS
AGRÉABLES. CHAP. I. *Il y a une science des sentimens aussi certaine & plus importante qu'aucune science naturelle.* 83

CHAP. II. *Il y a un agrément attaché à ce qui exerce les organes du corps sans les affoiblir.* 93

CHAP. III. *Il y a un agrément attaché à ce qui exerce l'esprit sans le fatiguer.* 103

350 T A B L E.

CHAP. IV. *Il y a un plaisir attaché à tous les mouvemens du cœur, où la haine & la crainte ne dominent point.* 122

CHAP. V. *De la beauté du corps, de l'esprit & de l'âme.* 136

CHAP. VI. *De l'agrément attaché aux biens honnêtes, c'est-à-dire, à ceux qui nous prouvent notre perfection.* 149

CHAP. VII. *Des modifications du cerveau qui précèdent ou accompagnent les sentimens agréables.* 162

CHAP. VIII. *Du rapport que les lois du sentiment ont à notre conservation.* 175

CHAP. IX. *Où l'on recherche*

T A B L E. 351

*pourquoi les lois du sentiment,
étant les mêmes pour tous les
hommes, il y a tant de diffé-
rence dans les goûts. 179*

CHAP. X. *Les lois du sentiment
sont l'ouvrage d'une puissance
intelligente & bienfaisante. 190*

CHAP. XI. *Du plaisir attaché à
l'accomplissement de nos devoirs
envers Dieu. 210*

CHAP. XII. *Du plaisir attaché à
l'accomplissement de nos devoirs
envers nous-mêmes. 213*

CHAP. XIII. *Du plaisir attaché à
l'accomplissement de nos devoirs
envers les autres hommes. 234*

CHAP. XIV. *Du bonheur attaché
à la vertu. 248*

352 T A B L E.

CHAP. XV. Où l'on recherche quels sont les genres de vie les plus heureux.	269
CHAP. XVI. Où l'on prouve que la Philosophie morale est à la portée de tous les hommes.	275
Eclaircissement sur l'harmonie du style.	281
Premier Discours.	311
Second Discours.	325
Description d'un Monument dé- couvert dans la Ville de Reims en 1738.	337

Fin de la Table.

Faute à corriger.

Page 66, ligne 8, teurs de ; lisez auteurs de.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier l'ouvrage qui a pour titre ; *Théorie des Sentimens agréables* ; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir empêcher la réimpression d'un ouvrage aussi généralement estimé. Fait à Paris, ce premier Mars 1774.

ARTAUD.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grâce de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Conseils Supérieurs, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le sieur DEBURE pere, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public *la Théorie des sentimens agréables par M. de Pouilly*, s'il Nous plaïsoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Pré-

sentes , de faire imprimer ledit Ouvrage
autant de fois que bon lui semblera, & de
le vendre, faire vendre & débiter par-tout
notre Royaume, pendant le tems de trois
années consécutives, à compter du jour de
la date des Présentes. Faisons défenses à
tous Imprimeurs, Libraires, & autres per-
sonnes, de quelque qualité & condition
qu'elles soient, d'en introduire d'impression
étrangere dans aucun lieu de notre obéis-
sance; à la charge que ces Présentes seront
enregistrées tout au long sur le registre de
la Communauté des Imprimeurs & Libraires
de Paris, dans trois mois de la date d'i-
celles; que l'impression dudit Ouvrage sera
faite dans notre Royaume, & non ailleurs,
en beau papier & beaux caractères; que
l'Impétrant se conformera en tout aux Ré-
glemens de la Librairie, & notamment à
celui du 10 Avril 1725, à peine de dé-
chéance de la permission; qu'avant de
l'exposer en vente, le manuscrit qui aura
servi de copie à l'impression dudit Ouvrage,
sera remis dans le même état où l'appro-
bation y aura été donnée, ès mains de notre
très-cher & féal Chevalier, Chancelier,
Garde des Sceaux de France, le sieur DE
MAUPEOU; qu'il en sera ensuite remis deux
Exemplaires dans notre Bibliothèque pu-
blique, un dans celle de notre Château du
Louvre, & un dans celle dudit sieur DE
MAUPEOU; le tout à peine de nullité des

Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé & ses ayans cause , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , foi soit ajoutée comme à l'original. **COMMANDEONS** au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis , de faire , pour l'exécution d'icelles , tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de haro , charte normande & lettres à ce contraires : **CAR** tel est notre plaisir. **DONNÉ** à Paris le sixième jour du mois d'Avril , l'an de grâce mil sept cent soixante-quatorze , & de notre règne le cinquante-neuvième.

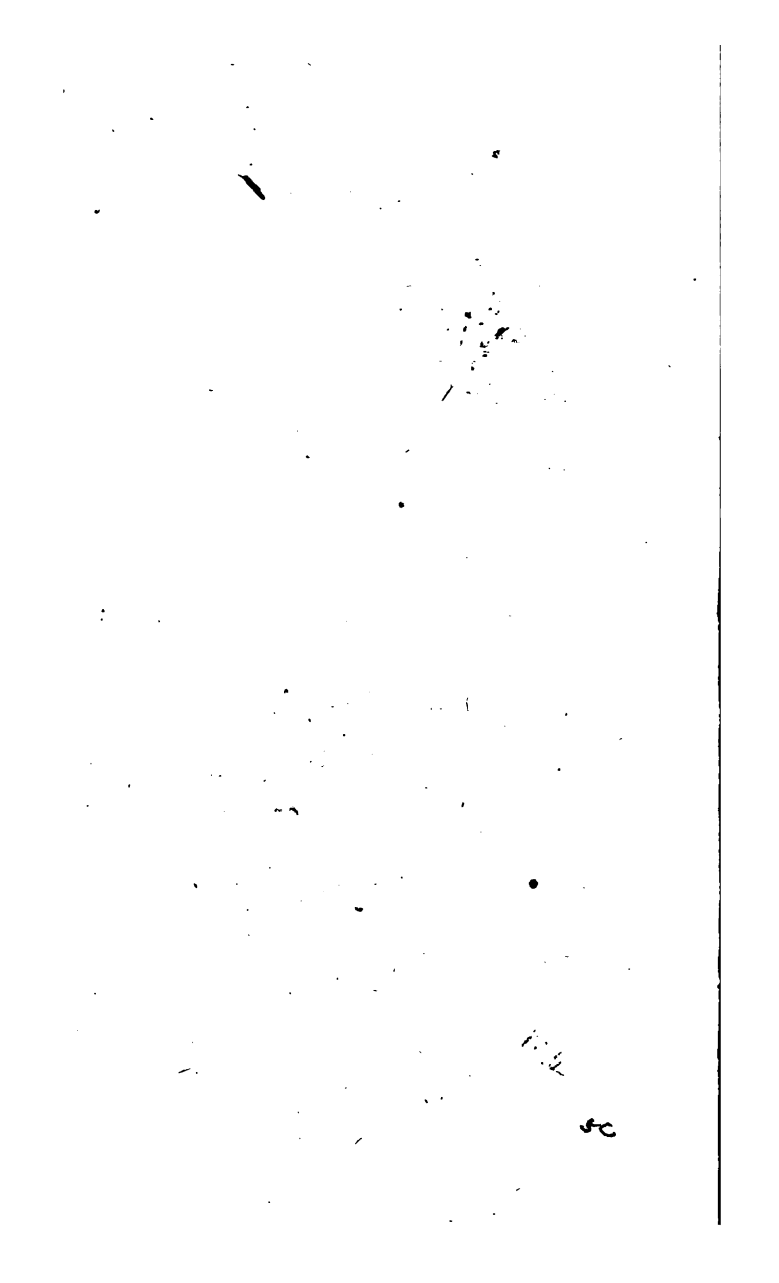
Par le Roi en son Conseil.

Signé , **LE BEGUE**.

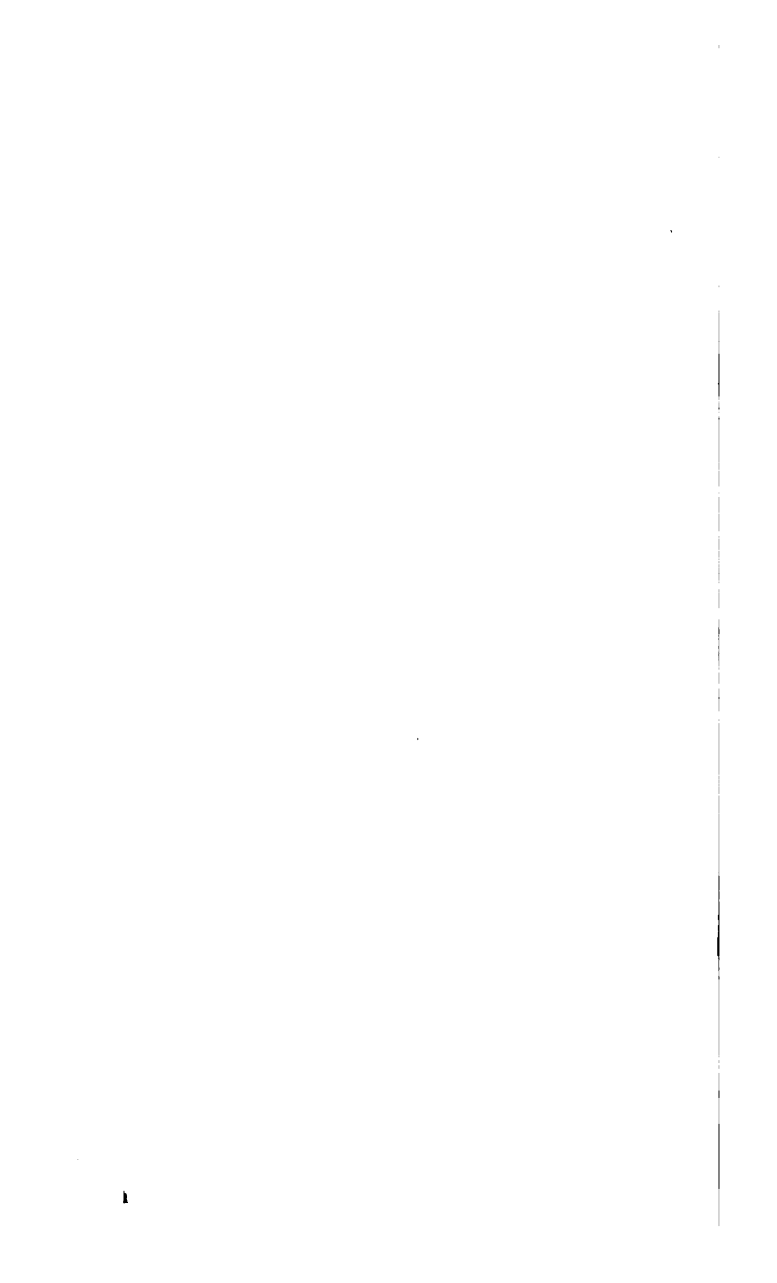
Registré sur le Registre XIX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris , N^o. 2907 , folio 258 , conformément au Règlement de 1723. A Paris , ce 31 Mai 1774.

C. A. JOMBERT pere, Syndic.

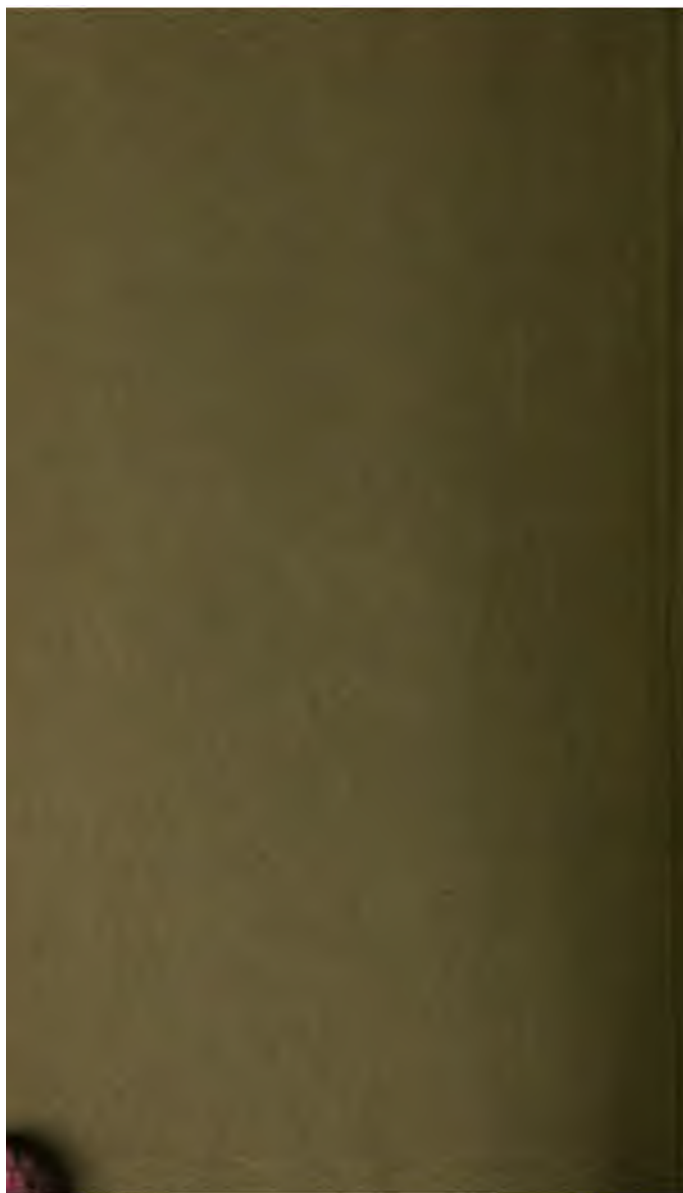
De l'Imprimerie de **P. G. SIMON**, Imprimeur du Parlement. 1774.







1. The first part of the document is a list of names and titles, including "The Hon. Mr. Justice" and "The Hon. Mr. Justice".



MAY 4 - 1936



